

Witch & Wizard

Les Rebelles du Nouvel Ordre 2

Rust

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

WITCH & WIZARD

LES REBELLES DU NOUVEL ORDRE

TOME 2



JAMES PATTERSON
ET NED RUST

WITCH & WIZARD

LES REBELLES DU NOUVEL ORDRE

TOME 2



JAMES PATTERSON
ET NED RUST

JAMES PATTERSON
ET NED RUST

WITCH & WIZARD

LES REBELLES DU NOUVEL ORDRE

TOME 2

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Aude Lemoine

hachette

Illustration de couverture : © 2009 by Mikhail /
Shutterstock

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Aude Lemoine

L'édition originale de cet ouvrage a paru en langue
anglaise

chez Little, Brown and Company, a division
of Hachette Book Group, Inc., sous le titre :
WITCH & WIZARD : THE GIFT

This edition published by arrangement with Little,
Brown and Company, New York, New York, USA.
All rights reserved.

© 2010 by James Patterson

© Hachette Livre, 2012, pour la traduction
française.

Hachette Livre, 43, quai de Grenelle, 75015 Paris.

ISBN : 978-2-01-202742-8

*À Jack qui m'a mis sur la voie
après que je l'ai mis sur la sienne.
J.P.*

*À Ruth qui rit toujours au bon moment.
N.R.*

AVIS D'EXÉCUTION PUBLIQUE À L'ATTENTION DE TOUS LES CITOYENS :

WISTERIA ROSE ALLGOOD — LEADER ET DERNIER
ESPOIR DE LA PERNICIEUSE « RÉSISTANCE »
QUI A DÉRANGÉ NOTRE PAIX MENTALE ET CONTRARIÉ
LES EFFORTS ET LES RESSOURCES D'UN SI GRAND
NOMBRE DE NOS CONCITOYENS — A ÉTÉ APPRÉHENDÉE
ET SERA **EXÉCUTÉE DANS LA COUR DU PALAIS
DE JUSTICE, À UNE HEURE, CET APRÈS-MIDI.**

SON FRÈRE, **WHITFORD P. ALLGOOD,**
EST TOUJOURS RECHERCHÉ POUR
COMPLICITÉ, CONSPIRATION ET PRATIQUE
DES ARTS VILS ET OBSCURS.

Conformément à la déclaration
de Le Seul-L'Unique,
en ce deux cent trente-cinquième jour de l'an
premier de l'empire du Nouvel Ordre.

PREMIÈRE PARTIE

LA FILLE AU DON

CHAPITRE 1

WHIT

Écoutez-moi bien. Nous n'avons pas beaucoup de temps.

Je m'appelle Whit Allgood. Vous avez dû entendre parler de moi et de ma sœur Wisty, et de tous les trucs délirants qui sont arrivés, mais voilà le topo : c'est bien pire que ce que vous pensez !

Croyez-moi quand je vous dis que nous vivons la pire époque ayant jamais existé et qu'il vaut mieux oublier la définition de l'expression « jours heureux ». Mais le plus terrible, c'est que tout le monde a l'air de s'en fiche royalement. C'est votre cas ?

Vous êtes toujours là ?

Imaginez que toutes les choses auxquelles vous tenez le plus au monde – et que vous tenez sûrement pour acquises, d'ailleurs – soient soudain interdites par la loi. Vos livres, vos albums préférés, les films que vous adorez et toute forme d'art en général... Tout ça : confisqué ! Brûlé ! C'est le calvaire que nous vivons sous le Nouvel Ordre, le pseudo-gouvernement – disons plutôt régime totalitaire – qui s'est emparé de ce monde. Aujourd'hui, il faut lutter tous les jours pour défendre le peu de libertés qu'il nous reste. Même notre imagination est en danger. Vous vous rendez compte si votre gouvernement essayait de vous voler ça aussi ? C'est inhumain. Il n'y a pas d'autre mot.

Le pire : c'est *nous* qu'ils traitent de criminels !

Non, non, vous ne rêvez pas. Wisty et moi sommes les grands méchants de cette effrayante saga propagandiste signée le Nouvel Ordre. Vous vous demandez de quel crime nous sommes coupables ? Recours à la pensée libre et usage de créativité... Ah ! et j'oubliais : pratique des « arts vils et obscurs ». Autrement dit, la magie.

Vous êtes largués ? OK, je vais remonter encore un peu en arrière.

Il n'y a pas si longtemps, des soldats ont débarqué chez nous en pleine nuit. On nous a arrachés, Wisty et moi, aux parents, pour nous

jeter en prison – un camp de la mort pour enfants. Pour quelle raison ?

Ils nous ont accusés d'être des sorciers.

Le plus drôle, c'est que là-dessus, le NO avait vu juste. Nous l'ignorions à l'époque, mais Wisty et moi avons effectivement des pouvoirs. Des pouvoirs magiques. Et maintenant, nous sommes condamnés à être exécutés en public, nous et nos parents.

Notre heure n'a pas encore sonné, mais cela ne saurait tarder. Je peux assurer à ceux d'entre vous qui sont assoiffés de suspense, d'aventure et de sang que vous ne serez pas déçus. Surtout si vous faites partie des « con-citoyens » au cerveau prélavé de notre pays.

En revanche, si vous appartenez aux quelques rares évadés des griffes du NO, il est primordial que vous écoutiez mon histoire. Et celle de Wisty. Ainsi que celle de la Résistance. Alors, après notre mort, il restera quelqu'un pour propager le message.

Quelqu'un qui mène le bon combat.

Notre récit débute donc avec une nouvelle exécution publique : un malheureux accident, un coup du sort ou du destin, question de point de vue. En un mot – bien que je rechigne d'ordinaire à l'employer en toutes circonstances : une tragédie.

CHAPITRE 2

WHIT

Voici comment les choses se sont passées. Enfin, ce que je me rappelle.

Je me souviens de l'intense solitude, extrême, pesante, que j'ai éprouvée en marchant dans cette ville grise, surpeuplée et condamnée. *Où est ma sœur ? Où sont les autres Résistants ?* pensais-je en boucle, à moins que je n'aie marmonné ces paroles tout haut tel un fou sans foyer, sans nulle part où aller.

Comment le Nouvel Ordre a-t-il fait pour défigurer une ville autrefois si belle ? On dirait un corps en putréfaction, pullulant d'asticots. Le ciel, chargé et bas, étouffe les immeubles sans âme ; les visages des gens qui se pressent autour de moi sont aussi dénués de vie et de couleurs que le béton sous mes pieds.

Je sais que la population a subi un véritable lavage de cerveau de la part du Nouvel Ordre, seulement ces citoyens me paraissent un peu trop discrets, un peu trop pressés, un peu trop accros à la propagande qu'ils serrent entre leurs doigts comme si c'était la Bible.

Tout à coup, un mot, en gras sur la feuille placardée, me saute aux yeux : « EXÉCUTION ». Ensuite, les écrans géants qui surplombent le boulevard s'allument et tout devient clair dans mon esprit. Les piétons se figent telles des statues, tous les regards levés comme à l'heure d'une éclipse.

À l'écran, un prisonnier cagoulé, de petite corpulence et d'apparence frêle, se tient à genoux sur une estrade baignée d'une lumière crue.

— Wisteria Allgood, beugle une voix à vous glacer le sang, confessez-vous avoir eu recours aux arts obscurs dans l'intention de porter atteinte à tout ce qui est bon et bien dans notre société ?

Ce n'est pas possible. Ma gorge se serre dans un nœud. *Wisty ? J'ai bien entendu ? Wisteria Allgood, c'est ce qu'a dit la voix ? Ma sœur est sur*

un échafaud ?

J'empoigne par le revers de son manteau gris déprimant un adulte, pendu aux images, la mâchoire béante, et lui crie :

— Ça se passe où, cette exécution ? Répondez ! Vite !

— Dans la cour du Palais de Justice, pardi ! répond-il en clignant des yeux, la mine furieuse, comme si je l'avais sorti d'un sommeil profond.

— Le Palais de Justice ? C'est où ? dis-je d'une voix rugissante en agrippant le type par le cou.

Je jure que si je dois le jeter contre le mur, je le ferai.

— Sous l'Arc de la victoire... par là, halète-t-il, un doigt pointé en direction du boulevard, sur ma gauche. Maintenant, lâchez-moi ou j'appelle la police !

Après l'avoir repoussé, je pars en trombe vers l'arc monumental, à plusieurs centaines de mètres de là.

— Hé ! Vous là-bas ! hurle l'homme après moi. Je vous ai déjà vu quelque part !

Oh que oui ! Et tous ses concitoyens pourraient en dire autant s'ils prenaient la peine de baisser le nez pour voir le criminel recherché qui s'enfuit parmi leurs rangs.

Seulement, ils sont scotchés aux écrans. Leur appétit pour les ragots sordides est insatiable, leur malveillance, intarissable, sans oublier leur goût pour le morbide et les récits à sensation mettant à l'honneur la destruction.

Même lorsque les personnes condamnées à tort sont des enfants. Et rien que des enfants.

Un murmure, au loin, s'élève, porté par la soif de justice, la soif de sang.

Je me fraye un passage parmi le lamentable troupeau de moutons. *Je ne les laisserai pas me prendre ma sœur ni lui faire du mal.* Pas sans me battre à mort en tout cas.

Je tourne à l'angle d'une rue et, par-dessus la marée de têtes, découvre... *Ma sœur ? C'est bien elle sur l'estrade ?* Fièvre et vaillante, sur ses deux jambes, elle porte une cagoule et des vêtements noirs.

Un homme – enfin, c'est beaucoup dire – est planté à ses côtés, appuyé sur un bâton tordu. Étonnamment, sur lui, son costume sombre ne bouge pas d'un pouce malgré le vent qui bat la place

publique. Ses traits anguleux transpirent la suffisance.

Je connais cet individu et je l'exècre. Le Seul-L'Unique détient probablement le record de cruauté dans toute l'histoire de l'humanité.

Combien de minutes, de secondes – qui sait ? – reste-t-il avant cette abominable exécution ? Si seulement je le savais.

Sur mon passage, je bouscule plusieurs badauds. Ou devrais-je dire « salauds » rien que parce qu'ils sont ici présents ? Un cordon de soldats armés jusqu'aux dents tient les spectateurs à distance de l'échafaud. J'en mettrais bien un K-O pour lui prendre son arme...

Je lève les yeux sur le podium juste à temps pour voir L'Unique lever son bâton noueux et, dans une attitude triomphale, en menacer ma sœur.

— Non !

Mon cri, cependant, se perd dans la cohue et les grondements de la foule. Tout le monde sait ce qui est sur le point d'arriver. Et je ne fais pas exception. La question, c'est : comment l'empêcher ? Il doit y avoir une solution.

— Noooooon ! Vous n'avez pas le droit ! C'est un meurtre de sang-froid !

En un éclair – non pas de lumière, mais plutôt le contraire –, elle disparaît. Wisty. Ma sœur. Ma meilleure amie.

Ma petite sœur n'est plus.

CHAPITRE 3

WHIT

Si je continue à remplir mes poumons d'air, ce n'est pas parce que je tiens à la vie.

Le dernier membre de la famille Allgood qui, à ma connaissance, était en vie, celle qui me connaissait mieux que personne et à qui je servais de modèle dans toutes les situations, a *disparu*. Quel gâchis. Un faible mot pour une incroyable vie.

Wisty est morte sous mes yeux et je n'ai rien pu faire pour l'aider.

L'Unique l'a réduite en fumée... et ce monstre, sans un sursaut de remords, n'a même pas eu l'air de verser une goutte de sueur. Il jette les bras en l'air comme un joueur de foot qui vient de marquer un but. L'existence humaine n'a donc vraiment aucun prix à ses yeux ? Mes jambes se dérobent sous moi ; je crois que je vais vomir quand j'entends tout à coup des clameurs d'approbation assourdissantes, renvoyées par les parois du canyon en béton de cette ville, devenue si laide, rongée par le Mal jusqu'au trognon.

L'Unique vient de récolter son plus grand triomphe en matière de relations publiques. Il se délecte un moment des acclamations de ses adorateurs, mais son impatience légendaire et sa colère ont tôt fait de reprendre le dessus.

— Silence !

Son ordre fond sur la place pour en avaler tous les bruits.

Personnellement, il ne m'atteint pas, je suis trop choqué par la mort de ma sœur pour réagir. Je ne sens plus mes membres ; j'ignore même par quel miracle je tiens encore debout.

— Chers concitoyens, commence-t-il d'une voix tonitruante qui se passe largement d'un micro. Aujourd'hui est un jour à marquer d'une pierre blanche, une occasion unique et sublime d'observer l'anéantissement de la dernière menace qui pesait sur notre contrôle

du Monde d'En Haut. Wisteria Allgood, une des chefs de la Résistance, vient d'être éradiquée de cette dimension. Pour toujours.

Il lève à nouveau les bras et une autre rafale balaye sur la foule une poussière de cendres accompagnée d'une odeur infâme de cheveux brûlés. La masse de « bons citoyens » se remet à pousser des hourras.

Je tomberais à genoux si je n'étais encerclé de toutes parts, étouffé par la masse de gens. Soudain, pourtant, les rangs se desserrent et j'ai de la place pour bouger. Les acclamations se changent en hurlements, la foule se disperse, reculant en foulées précipitées, et une gigantesque explosion survient à moins de cinquante mètres de moi.

Je les reconnais, ces flammes.

— Oh, oui ! crié-je, si plein de joie que j'ai la sensation que mon cœur va éclater. Oui, oui, oui !

C'est ma sœur ! Wisty est vivante ! Elle vient de s'enflammer et ça – croyez-moi si je vous le dis –, c'est ce qui pouvait arriver de mieux.

CHAPITRE 4

WISTY

Aussi vrai que mon nom est Wisteria Rose Allgood, je sais une chose : je vais tout cramer ici, tout et tout le monde autour de moi.

Je commencerai par ce podium de l'enfer, puis par cette place à l'architecture d'une prétention ridicule, avant de m'attaquer à cette cité de pierre, froide et hostile, incarnation même du cauchemar qui s'est abattu sur notre monde. Et tant pis si je dois finir grillée à sec moi aussi, mes flammes ne s'éteindront pas avant que j'aie tout réduit en cendres.

Le Seul-L'Unique vient de tuer mon amie Margo sur cette estrade fatale. Même cagoulée, je l'ai reconnue, à ses baskets violettes et à son pantalon à poches assorti. En apercevant les bandes argentées et les étoiles sur ses chaussures, j'en ai eu la preuve absolue. Margo, la dernière rockeuse punk de la planète. La fille la plus courageuse et la plus dévouée que j'aie jamais rencontrée. Margo, ma tendre amie.

Ne me demandez pas pourquoi le monstre en costume de soie noire a fait croire qu'il s'agissait de moi. Je n'en sais rien. Mais le truc dont je suis certaine, c'est que je vais ratatiner ce malade en minuscule tas de poussière.

Voilà pourquoi j'en suis venue à me transformer en torche vivante comme à d'autres occasions auparavant. Si ce n'est que cette fois, je n'ai aucune retenue. Et des flammes de trois mètres, six mètres, dix mètres dansent brusquement autour de moi, embrasant l'air jusque-là frais de l'après-midi.

La foule bat en retraite en poussant des hurlements. C'est plus fort que moi : je ne peux pas m'empêcher de sourire. Je suis même à deux doigts d'éclater de rire.

Je m'apprête carrément à monter encore la température, à lancer des flammes plus virulentes, plus méchantes, plus violentes et cuisantes que jamais... quand quelque chose me coupe subitement le

souffle.

Je le sens. Je sens son esprit dérangé, son regard de cinglé me transpercer.

Un millier de soldats se tournent vers moi dans un seul élan. C'est au tour de L'Unique de sourire. Puis, très vite, il éclate de rire. Il se moque de moi.

Je suffoque. Le manque d'air m'arrache une grimace. Comment peut-il être aussi puissant ?

Pas le choix : je dois m'enfuir. Ou, en tout cas, tenter d'échapper à sa fureur.

Je me jette dans l'océan de spectateurs paniqués, évitant les barrières de coudes et d'épaules. Malheureusement, L'Unique est trop près. Ses bouffées de glace me poursuivent telles les phalanges d'un squelette de givre qui m'érafleraient le visage, la nuque. Les frissons qui se propagent dans tout mon corps sont si forts qu'ils en deviennent douloureux.

L'ironie de la situation m'apparaît enfin : qu'une torche humaine puisse mourir gelée. Mais une enveloppe de chaleur se referme brutalement sur moi. On m'attrape, on me soulève, avec une violence telle que j'en perds presque la respiration.

CHAPITRE 5

WISTY

C'est mon frère. Whit.

En un clin d'œil, il m'emporte à cent, deux cents pas de là, comme si je ne pesais pas davantage qu'une plume. On se réfugie alors derrière un grand mur de pierre, hors de vue et de danger pendant quelques précieuses secondes.

Je serre Whit de toutes mes forces. C'est lui qui relâche son étreinte en premier pour me permettre de respirer.

— Mais alors... si c'est bien toi...

— Margo, dis-je dans un murmure. Il a tué Margo à ma place.

Je fonds en larmes aussitôt, parcourue de soubresauts, les dents claquant les unes contre les autres.

Margo est morte. Pas plus tard que la semaine dernière, elle m'aidait à me percer une troisième fois les oreilles. Le matin, à 5 heures, c'est elle qui nous réveillait tous pour qu'on aille au rapport : elle était plus motivée pour combattre l'oppression du Nouvel Ordre que nous tous réunis. Elle n'avait que quinze ans.

— Je l'ai prévenue de ne pas entrer dans le bâtiment avant l'arrivée des renforts. Je l'ai suppliée, même, raconte mon frère. Alors, pourquoi elle y est allée ? Pourquoi ?

— C'était toujours la plus dure à convaincre qu'il fallait abandonner une mission, lui rappelé-je comme pour me persuader moi-même que sa mort n'est pas notre faute. La première sur place et la dernière sortie : c'était son credo, pas vrai ? Je sais... c'était stupide.

— Je dirais plutôt courageux.

À cet instant, je lis dans ses yeux et je comprends pourquoi les filles aiment autant Whit. Pourquoi *je* l'aime autant. Parce qu'il est honnête, sincère, et qu'il ne craint rien ni personne.

Lors de la mission en question, une parmi la dizaine de tentatives de sauvetage du mois dernier, nous avons essuyé la pire de nos défaites. Nous tentions de libérer une centaine d'enfants kidnappés et enfermés dans une prison expérimentale du Nouvel Ordre. Seulement, on nous avait mal renseignés, et, au lieu de victimes, nous sommes tombés nez à nez avec une armée de soldats. Bien sûr, ils nous attendaient.

— Je dirais plutôt que c'est une chance qu'aucun d'entre...

— Trouvez-la ! m'interrompt une voix crachée par les enceintes de la place qui vibrent sous l'effet de la colère de L'Unique. Il y a une autre conspiratrice dans la foule ! Elle est rousse ! Barriadez toutes les issues. Il faut la capturer !

Whit vole un chapeau gris sur la tête d'un homme d'affaires qui passait par là et me l'enfonce sur le crâne.

— Cache tes cheveux ! Vite !

Je m'exécute sur-le-champ, mais un policier, à une vingtaine de mètres, me repère.

Il saisit le sifflet au bout du cordon qui pend à son cou... Plus que quelques secondes avant qu'il recueille l'attention générale de tous les soldats. Sans oublier celle de L'Unique, même si ça me fait mal de l'avouer.

Au même instant, toutefois, une petite silhouette noire bondit sur l'homme et le cloue au sol.

Whit et moi échangeons un regard de surprise.

— Tu as vu ce que..., dit-il.

Avant qu'il ait pu finir, la tache sombre – une vieille femme en réalité – se tient à nos côtés. Elle enfonce dans la paume de ma main une boulette de papier couverte de gravier en me priant :

— Prends-la ! Prends-la !

Jamais je n'ai vu un personnage aussi étrange. Pourtant, j'ai l'impression de la connaître.

— Qui êtes...

— Suivez ce plan ! me coupe-t-elle. Allez-y ! Je suis de votre côté. Filez, tous les deux. Allez-vous-en ! Ne vous arrêtez surtout pas. Sinon, c'est la fin. Pour nous tous ! Allez !

Comme par enchantement, elle se retrouve dans notre dos et nous donne, à Whit et à moi, un coup de pied dans les fesses qui nous propulse parmi la cohue déferlante.

Je pivote sur moi-même... mais elle a disparu.

— Tu as entendu comme moi ! s'exclame Whit. Dépêche ! Tirons-nous !

CHAPITRE 6

WISTY

La feuille chiffonnée que la vieille femme a écrasée dans le creux de ma main est une carte. Elle a dit qu'elle était de notre côté, n'est-ce pas ? Et puis, nous n'avons pas d'autre plan, alors... Avec Whit, nous décidons donc d'explorer cette piste.

La ligne pointillée dessinée à main levée sur le morceau de papier sali nous conduit vers le sud de la ville. Jusque-là, tout va bien : mon frère et moi sommes en vie.

— Je n'arrive pas à la remettre, dis-je d'une voix songeuse alors que nous quittons le périmètre urbain en direction d'une voie ferrée. Une copine... des parents peut-être ?

— Quelle importance ? rétorque Whit avec un haussement d'épaules. Il faut être une amie pour risquer sa vie en sautant sur un officier du Nouvel Ordre. Une bonne amie, je dirais.

Whit arrache une affiche placardée au poteau d'un haut-parleur sur laquelle est écrit « AVIS D'EXÉCUTION ». Il la réduit en confettis.

— À propos, depuis quand tu es passée « chef de la Résistance » ? me lance-t-il avec un gloussement, ses pupilles bleues rieuses.

— Hé, si c'est L'Unique qui le dit...

— Tu as envie de devoir ta gloire à un despote sanguinaire ? Enfin, ça te regarde...

— C'est bon. La ferme ! répliquée-je en m'élançant à ses trousses sur les rails, riant aux éclats malgré moi. Tu es jaloux, c'est tout !

Whit se met à tirer sur ses bras et accélère comme au temps de ses exploits sur les terrains de football.

— C'est pas juste ! Tu triches ! criée-je après lui.

Il est plus grand et plus fort. Et naturellement, il court aussi plus vite. Beaucoup plus vite que moi.

L'espace de quelques délicieuses minutes, nous retombons en enfance. Une sœur qui court après son frère sur des rails de chemin de fer, feignant un instant d'ignorer qu'une de leurs meilleurs amis vient de se faire exécuter et que la moitié du monde est à leur recherche.

Grisés par cette illusion, nous parcourons à toutes jambes les derniers kilomètres qui nous séparent de notre destination finale : un bâtiment de brique marqué d'un « X » sur la carte avec pour instruction en marge : « ALLEZ DANS LA CABANE DU SÉMAPHORE ».

— Tu as la clé ? hurlé-je à Whit en remarquant la chaîne fermée par un cadenas sur la porte.

— Tu as une formule magique ? s'écrie-t-il en retour.

Mais oui ! J'oubliais. Moi, je suis la sorcière, et Whit, le sorcier.

C'est le genre de détails qu'on est susceptible d'oublier quand on cavale pour rester en vie. Seulement, Whit a raison : je connais des formules magiques et, de temps à autre, il se trouve qu'elles fonctionnent pour forcer les cadenas.

Et c'est ainsi que nous réussissons à échapper aux ennemis du Nouvel Ordre.

Pour le moment, en tout cas.

CHAPITRE 7

Il est entouré d'une dizaine, si ce n'est plus, d'œuvres d'art, toutes confisquées – des tableaux signés Pepe Pompano, Pondrian, Cezonne, Feynoir : les plus grands maîtres. Autant de toiles bannies et décrétées sa propriété absolue.

— Allez me chercher L'Élu qui Dirige la Chasse à l'homme, rugit L'Unique.

Il en a assez de tous ces incompetents, ces incapables idiots avec leurs prétendus progrès pour capturer Wisteria Allgood – « on est passés à ça, monsieur » – et la ritournelle sur le don « extra-ordinaire » qu'elle aurait.

Comme par hasard, le responsable de la Traque apparaît dans l'encadrement de la porte juste à ce moment. En dépit de ses cheveux gris et de son ventre bedonnant de cinquantenaire, il ressemble à un étudiant pâlot n'ayant pas révisé pour l'examen auquel il est convoqué.

— Vous avez raté la capture de Wisteria Allgood, n'est-ce pas ?

L'homme se racle fébrilement la gorge et reconnaît :

— En effet, monsieur.

Il préfère jouer la carte de l'honnêteté, trop troublé par les histoires qu'il a entendues au sujet d'autres personnes ayant tenté de se défendre face à L'Unique dans des circonstances similaires.

— Et diriez-vous que les événements d'aujourd'hui n'étaient rien de moins qu'un désastre dans l'histoire des relations publiques ? Votre avis sur la question m'intéresse.

— Eh bien... vous avez exécuté l'autre sorcière de façon plutôt... radicale, Votre Excellence. Les citoyens ont été portés par...

— Ce n'était pas une sorcière ! Mais une simple amie de la sorcière. Disons même qu'elle a servi d'appât à la véritable sorcière.

— Soit, mais... quand même... c'était un élément actif de la Résistance et la manière dont vous vous en êtes débarrassé était sublime et édifiante aux yeux du public ém...

— L'Élu qui Fabrique les Nouvelles devra couper une partie du reportage aux informations, ce soir. Vous avez une brillante idée pour expliquer comment, juste après l'exécution de Wisteria Allgood, on se retrouve à pourchasser une autre sorcière adolescente rousse au travers de la place publique ? Répondez franchement. Et vite !

— Voyons... c'est-à-dire...

— Silence ! tonitruie L'Unique d'une voix de stentor qui fait trembler les murs.

Un ange passe et, pour autant que le commandant sache, cela pourrait aussi bien être l'ange de la mort.

Finalement, L'Unique soupire et esquisse ce qui se rapproche vaguement d'un sourire.

— Bon, je suppose que ça aurait pu être pire.

Dans son ton, une sorte de jovialité a effacé toute trace de sa colère.

— Dites-moi, commandant, si j'ai bonne mémoire, tous vos hommes sont amateurs de cigares, non ? Je suis certain que oui.

— Euh... effectivement... oui. Mer... merci.

Mais l'homme ne peut s'empêcher de douter qu'il soit soudain dans les bonnes grâces de son chef. Pour autant, il ne rechigne pas à accepter le cigare raffiné et le briquet que lui offre L'Unique.

— J'ai toujours été fasciné par le feu, commandant... Pas vous ?

Le militaire n'a pas le temps de répondre.

L'extrémité incandescente de son cigare se propage, telle une traînée de poudre, sur toute sa longueur, jusqu'au visage de l'homme, puis au fond de sa gorge et jusque dans son cou. Le commandant, en quelques secondes seulement, se mue en statue de cendres.

Puis Le Seul-L'Unique frappe légèrement sa canne sur le sol et la montagne poussiéreuse s'effondre dans une volute.

— Vous avez failli à votre tâche en ne capturant pas Wisteria Allgood et l'échec n'est pas toléré dans le Nouveau Monde qui est le mien.

CHAPITRE 8

WHIT

Vous me prendriez pour un fou si je vous disais que ce qui nous a sauvés dans cette baraque de chemin de fer est un portail qui nous a aspirés Wisty et moi à travers plusieurs dimensions avant de nous catapulter dans notre cauchemar actuel, mais à un tout autre endroit ?

Il y a un an, je me serais enfermé moi-même dans un asile pour moins que ça, sauf que « fou » signifie « sain d'esprit » dans la société d'aujourd'hui, telle que les cinglés du Nouvel Ordre l'ont définie. Pour votre information, un portail revient à une sorte de passage secret où la composition du monde... s'attendrit, si vous voulez. En emprunter un, en revanche, peut se révéler tout sauf tendre. Il peut vous propulser à des années-lumière, des milliers de kilomètres... voire dans une tout autre dimension. Pire, il vous force parfois à pénétrer dans des mondes que vous auriez préféré ne jamais connaître. Et tout ça, sans aucune... tendresse.

Un exemple ? Ce trou noir comme la suie où nous avons atterri avec Wisty. Si on me disait que c'était le placard à balais de L'Unique, je ne serais pas étonné. L'air est rare et... irrespirable. Mon épaule est en feu et ma tête me fait un mal de chien.

— Whit ? Tu es là ?

C'est un murmure à peine audible. Je perçois également un léger raclement de pieds à quelques mètres de là.

— Ouais, je réponds, hébété de douleur.

Entendre une voix féminine, douce et chaude, m'apaise toutefois.

— Ça va ? reprend celle-ci, inquiète.

Celia ? Je pense aussitôt à ma petite amie, kidnappée et tuée par les soldats du Nouvel Ordre. Je l'imagine qui s'approche, se penche au-dessus de moi, assez près pour me toucher, me soigner, me sauver...

— Mmmmm...

Je peux déjà sentir son parfum, ses bras autour de moi.

— À t'entendre, je jurerais que tu es... bourré.

Oh ! Wisty. Évidemment.

Je pousse un grognement.

— C'est mon épaule. Je me la suis démise en passant par le portail, je crois.

— Sérieux ? Moi, j'ai traversé celui-là comme une lettre à la poste.

Je lève les yeux au plafond, même si je doute qu'elle puisse me voir.

— Je suppose qu'il était juste à la taille de ton petit derrière de sorcière, ronchonné-je mais sur un ton affectueux. D'après toi, on est où ?

— Je parierais sur... une prison. Cela semble être notre repaire de prédilection ces temps-ci.

Personnellement, je n'aurais pas misé là-dessus pour une fois.

— Non. Cette odeur... ça ne ressemble pas à celle d'une prison. C'est une odeur... positive. Elle me rappelle...

— La maison, disons-nous à l'unisson.

Wisty projette une petite flamme depuis l'extrémité d'un doigt afin de nous éclairer. Je suis impressionné par la maîtrise avec laquelle elle contrôle ses poussées enflammées pour en faire bon usage. Autrefois, j'avais la réputation d'être une star là où j'habitais – meilleur joueur de l'équipe de football du championnat interrégional, toujours classé sur les podiums des compétitions d'athlétisme et nageur hors pair – tandis que Wisty, elle, était passée maître dans l'art de faire l'école buissonnière. Aujourd'hui, c'est elle l'as de la sorcellerie : elle brille dans la nuit grâce à son halo, est capable de se transformer, de se déplacer à la vitesse de l'éclair et plein d'autres trucs super cool. Le seul hic, c'est que, parfois, ça arrive sans qu'elle ait rien demandé.

Dans la pénombre, je distingue tout juste la silhouette de ma sœur ainsi que des piles de cartons sur lesquels est écrit : « À INCINÉRER ».

— Des livres, commente Wisty avec révérence en feuilletant un ouvrage d'une boîte restée ouverte.

De ma main valide, je secoue doucement un des cartons et découvre des titres signés d'auteurs aussi célèbres que B.B. White et Roy Royce.

— Une cargaison de livres destinés au bûcher, suggéré-je.

Le Nouvel Ordre est en plein processus de destruction de tous les

livres connus dans le Monde d'En Bas et publiés avant la prise de pouvoir de L'Unique.

Une douleur vive se déclare soudain dans mon épaule.

— À propos... dis-je en grimaçant. Tu veux bien m'aider à replacer mon épaule démise, Wist ?

— Beurk ! C'est répugnant, réplique-t-elle bien qu'elle s'approche quand même. Il va falloir que tu apprennes une incantation pour ça, grand frère. C'est censé être votre rayon, à vous les sorciers.

— Qui ne tente rien... Mais donne-moi un coup de main avec mon journal, tu veux bien ?

Mon père m'a donné ce livre vierge avant qu'on nous emmène, cette nuit terrible, il y a plusieurs mois. Depuis, je ne l'ai pas quitté. Wisty, elle, se trimballe partout avec la vieille baguette – magique – que notre mère lui a léguée. La plupart du temps, les pages de mon livre sont blanches et je m'en sers pour écrire – en général des poèmes d'amour tristes qui parlent de Celia. Mais de temps à autre, des pages de magazine apparaissent, des cartes, des romans entiers... ou, quand nous avons de la chance, des formules magiques. D'après moi, les sorciers doivent savoir comment contrôler leurs pouvoirs, mais, jusqu'à présent, j'ai plutôt avancé à l'aveuglette.

Wisty, après avoir sorti mon livre de mon sac, cherche une incantation qui aiderait à guérir les blessures. Pour finir, on trouve cette expression à coucher dehors : *Voron klaktu scapulatti*.

— Ça sonne tout droit sorti de la bouche du diable ! estime ma sœur sur le ton d'une vieille bonne femme bougonne.

Mais tout à coup, une sensation de chaleur envahit mon épaule et hop ! elle se remet d'elle-même en un battement de cils. Je peux à nouveau lever le bras sans avoir mal du tout.

— Je suppose qu'on vient de lui vendre notre âme alors, rétorqué-je. Maintenant, dépêchons-nous de retrouver le chemin du Monde Libre.

Alors que nous nous dirigeons vers le fond de l'espace exigu, nous devinons que nous sommes dans un conteneur d'expédition. Au passage, j'attrape quelques exemplaires pour les enfants des QG de la Résistance, *L'Invention de Bruno Genet* et *Le Troisième Tournoi*, notamment.

— Prête à affronter ce qu'il y a derrière ? lancé-je à Wisty, face à la porte.

— Ou *qui* il y a derrière... rectifie-t-elle sur un ton de méfiance. Mieux vaut que je me concentre. On ne sait jamais... des fois que je

doive m'enflammer.

À trois, on soulève le portail du conteneur.

Et là, deux paires d'yeux fixes nous accueillent : nos parents.

CHAPITRE 9

WHIT

Enfin, ce sont leurs têtes en tout cas.

Les photos de nos parents sont imprimées sur des affiches de cinq mètres de haut ; leurs visages sont tristes et perdus dans cette gare ferroviaire abandonnée. Sous les images, un message qui jamais ne cessera de nous hanter :



RÉCOMPENSE DE TROIS MILLIONS

EN ÉCHANGE DE TOUTE INFORMATION

PERMETTANT D'APPRÉHENDER ET D'INCARCÉRER

BENJAMIN ALLGOOD ET ELIZA ALLGOOD

POUR LEURS CRIMES ODIEUX CONTRE L'HUMANITÉ

ET LE NOUVEL ORDRE

*Envoyez vos SMS à Rapporteur 2020
ou rendez-vous dans votre Bureau des
renseignements du NO le plus proche*

D'accord, on sait que nos parents sont des criminels recherchés pour les mêmes raisons bidon que nous. Mais voir leurs visages en noir et blanc placardés ainsi à la vue de tous – sans oublier la carotte des trois millions agitée au-dessus de leurs têtes – est comme une gifle en pleine figure : le rappel que ce cauchemar éveillé ne connaîtra peut-être jamais de *happy end*.

Wisty, comme à son habitude, lit dans mes pensées et tente de me

redonner un semblant d'espoir.

— Ça signifie qu'ils sont encore en vie et libres.

— En tout cas, au moment où cet avis de recherche a été affiché.

Le papier est décoloré, corné et même déchiré par endroits. Ensemble, nous gardons le silence tandis que le parfum des pages des romans – fragilisées par le temps mais couvertes des rêves, des tragédies, des rires nés de l'imagination de leurs auteurs – semble s'échapper du conteneur derrière nous pour raviver le douloureux souvenir de la maison.

Comment apprendre à vivre avec quelque chose quand on ne sait pas ce que c'est ? Nous ignorons si nos parents sont encore en vie ou non, s'ils ont été arrêtés et qu'on les interroge à l'heure qu'il est dans une prison du Nouvel Ordre, ou encore... s'ils ont terminé dans le Royaume des Ombres à l'instar de Celia. Souffrent-ils ? Qu'est-ce qui est en notre pouvoir pour les aider ? Ou bien sommes-nous aussi impuissants et inutiles que j'en ai le sentiment, à cet instant ?

Je frappe le panneau si fort que mon poing traverse la planche, sous l'affiche.

Je le retire aussitôt avec une mine innocente. Wisty me considère avec inquiétude. Je lui réponds d'un haussement d'épaules. Mes jointures sont probablement ensanglantées, mais je n'éprouve aucune sensation.

Je jette un œil à ses traits soucieux – pire ! malheureux – avant de détourner rapidement le regard. Je me retiens de la prendre dans mes bras : je ne voudrais pas qu'elle me voie dépassé par mes émotions. Je déglutis un bon coup pour chasser la balle de golf imaginaire coincée dans ma gorge, puis je prends ma sœur par la main.

— Ne restons pas là.

La périphérie de cette ville sinistre et inquiétante est déserte. Rien que des entrepôts aux fenêtres brisées, des rues jonchées de détritits avec, ici et là, de nouvelles constructions : panneaux d'affichage géants et tours d'enceinte.

En chemin vers le centre-ville, j'essaie d'imaginer quel genre d'endroit ça a dû être avant. Un endroit pittoresque, probablement. J'aperçois les murs de brique rouge d'un lycée, une cage à poules, un parc avec un kiosque, un tricycle à l'envers. Mon cœur se serre face au spectacle de ce qui me rappelle notre ancienne ville avec ses clochers d'église, ses épiceries de quartier et ses vrais, beaux arbres.

Ma nostalgie redouble. Nostalgie des parents, de la maison... du

lycée même. Un peu.

— Je me demande où sont passés tous les gens, chuchote Wisty.

— Moi pas. Enfin... je ne suis pas certain de vouloir avoir la réponse à cette question.

Quand, soudain, j'entends une voix :

— Pas toi ?... Pas toi ? Pourquoi ? Pourquoi, Whit ?

Je jette des regards autour de moi. Wisty me dévisage.

J'ai bien entendu. Et ce n'était ni la voix de ma sœur ni la mienne.

C'était celle de Celia.

Et si nous étions dans une ville fantôme ? Au premier sens du terme.

CHAPITRE 10

WHIT

Je m'élance à sa recherche – un vrai boulet de canon. La question ne se pose même pas. C'est une évidence pour moi. C'est écrit.

— Celia !

Je m'engouffre dans des rues fantomatiques, dépasse des magasins vides, un commissariat de police désert, un collègue aux fenêtres obturées par des planches de bois, un cinéma désaffecté... Je ne la vois nulle part, ni elle ni personne d'ailleurs. Tout paraît si surnaturel. Cette ville désolée est-elle réelle ou bien suis-je en train de rêver ?

— Celia !

— Whit ! Attends-moi !

L'écho de la voix de Wisty me rattrape, rythmé par le battement de ses baskets sur le macadam alors qu'elle s'efforce de me rejoindre.

— Attends, Whit ! Arrête-toi ! S'il te plaît ! C'est peut-être un piège ?

Je sais que c'est elle. J'en suis persuadé. La voix de quelqu'un qu'on aime, ça ne s'oublie pas. Qu'il s'agisse d'un murmure, un cri, un souvenir, je la reconnaîtrais entre mille. Mais Wisty ne peut pas comprendre. Elle n'est jamais tombée amoureuse.

À cet instant, la voix de Celia resurgit. Plus proche, cette fois. Étrangement, elle semble m'entourer.

— Tu n'as pas envie de savoir ?... savoir... savoir... Ce qui nous est arrivé ?... arrivé... arrivé...

Je suis à bout de patience. Celia paraît si près de moi à présent.

Sa voix est tellement forte qu'on pourrait croire qu'elle émane directement de l'intérieur de mon crâne. C'est insoutenable... et, en même temps, on ne fait pas plus beau comme douleur. Le genre de torture pour laquelle je supplierais. Ça a du sens ce que je dis ?

— Si ! Je veux savoir !

Je me fige net et tombe à genoux en plein milieu du square.

— Cel ? Où es-tu ? J'ai besoin de te voir.

— Lève les yeux, Whit. Elle est juste là.

C'est la voix de Wisty. Elle vient de la gauche. En relevant la tête, je comprends ses paroles.

Ma petite amie est là, affichée sur grand écran. Celia, un outil de propagande du Nouvel Ordre ! Son visage sublime fait deux fois ma taille, et chacun de ses traits est aussi parfait, lisse, magnifique et doux que dans mes souvenirs. On dirait une star de cinéma.

CHAPITRE 11

WHIT

— Tu nous as oubliés, Whit ? Tu m'as oubliée ? (Celia semble si triste que ça en devient pénible de la regarder.) Je ne te reproche rien : c'est normal que tu aies avancé.

— De quoi tu parles, Celia ? Je ne t'oublierai jamais. Tout le monde sait ça. Je n'arrête pas de penser à toi. Je te cherche partout. On me prend pour un fou.

— Peut-être ne m'as-tu pas complètement oubliée, Whit. Mais je parlais de nous. Les disparus, les kidnappés, les assassinés. Les Semi-Lumières. (Je frissonne en l'entendant mentionner les Égarés du Royaume des Ombres.) Je ne suis plus tout à fait... *moi*. J'appartiens à quelque chose de plus... grand maintenant.

— Celia, tu seras toujours toi. Le Royaume des Ombres ne te détruira pas. Pas pour moi. Où es-tu ? La vraie toi ?...

— Tu ne comprends pas, Whit, m'interrompt-elle avec un sourire triste. Je reconnais que tu es le joueur de football le plus sensible que la Terre ait jamais porté. Mais de bien d'autres façons, tu n'es pas différent des autres mecs : tu es un petit garçon. Tu ne vois que ce que tu veux voir et protéger. Le reste n'a pas d'importance pour toi.

— Non, objecté-je en secouant la tête. Ça n'est pas vrai. Et tu le sais !

Pour quelle raison essaie-t-elle de me faire souffrir avec ses mots ?

— Si, c'est vrai, insiste-t-elle, les yeux plongés dans les miens. Et ta réaction le confirme. Où est ta sœur ?

Je pivote sur moi-même. Wisty est...

Partie ?

— Mais..., commencé-je en jetant des regards affolés à travers tout le square. Wisty !

Ce n'est pas possible. On l'a kidnappée ?

— Il faut que tu apprennes à regarder plus loin que le bout de ton nez, Whit.

C'est un véritable supplice : la voix de Celia jaillit en moi telle une source vive et je n'ai de cesse que je ne me fonde en elle, que je ne me livre corps et âme. Mais il y a ma sœur...

— Je sais que tu as peur, reprend-elle sans réagir, étonnamment, à la disparition de Wisty. Tu viens de perdre quelqu'un à qui tu tenais beaucoup et tu ignores comment réagir. Réfléchis, Whit. C'est la clé.

— Wisty !

La seule réponse que j'obtiens est celle d'un sac plastique filant à travers le jardin public.

— Whit ! Par ici. Regarde en l'air. Il y a d'autres choses que je dois te dire même si tu ne veux pas les entendre. Wisty et toi devez arrêter de fuir le Nouvel Ordre. Cessez de tenter d'échapper à L'Unique.

— Jamais de la vie ! Je vais retrouver Wisty et on va regagner le Royaume des Ombres et, là, on te retrouvera. Toi, pas une image sur un écran !

L'épaisse chevelure brune et ondulée de Celia se met à voleter et à lui chatouiller les lèvres, en étrange synchronie avec le vent sur la place. Le sac plastique se colle brusquement à mon visage. Je l'arrache d'un geste nerveux.

— Whit, tu m'écoutes ? Ou bien faut-il que je hausse encore le volume ?

Si elle fait ça, ma tête va exploser.

— Je t'entends parfaitement, crois-moi. C'est juste que, pour le moment, je n'y comprends pas grand-chose.

— Wisty et toi devez vous rendre pour sauver vos parents... et le reste d'entre nous. Je crois que Wisty, elle, l'a compris... Pas vrai, Wisty ?

Celia tourne la tête et là... juste derrière elle sur l'écran, ma sœur apparaît. J'hallucine complètement.

— Wisty ! hurlé-je. Comment...

— Tout va bien, Whit. J'ai pigé. Je sais exactement ce qu'on doit faire.

Les cheveux de Celia, à nouveau face à moi, commencent à flotter dans ma direction, quittant littéralement l'écran. Leur force m'attire

irrésistiblement. J'ai la sensation de voler vers le visage de Celia où je ne ferai plus qu'un avec ses yeux, ses lèvres, sa douce voix apaisante.

— Je dois y aller, Whit. Rendez-vous. Sauvez-nous. Tu en es capable, Whit.

Sur ces paroles, l'écran devient flou et j'entame une chute sans fin dans le néant.

CHAPITRE 12

WISTY

Je dirais que c'est le truc le plus *space* qui nous soit jamais arrivé jusque-là. Un autre mystère au cœur des arcanes de cette énigme.

Je n'ai quasiment pas de souvenirs. En tout cas, pas après avoir demandé à Whit de lever les yeux sur l'écran... et Celia. Là, je me suis étalée face contre terre sur la place. Ma tête me lance atrocement.

Après un quart de tour, je découvre Whit à peu près dans le même état : la tête entre les mains, il sanglote. Il n'y a pas grand-chose de pire que de voir son grand frère pleurer. Hormis, peut-être, ses propres parents.

Je me précipite à son chevet et l'aide à se redresser tandis qu'il me raconte ce qui s'est passé. Son récit est un peu sans queue ni tête ; en revanche, une chose est claire : Celia lui a dit que nous devons nous rendre. *Merci du conseil, Cel. N'empêche, je ne te garantis rien sur ce coup. D'abord, reparlons de ta relation avec le Nouvel Ordre. Comment as-tu atterri sur un des écrans de propagande ?*

— Hors de question qu'on se rende, dis-je sans appel à mon frère. C'est un coup monté. La vidéo est truquée. Le NO ne sait plus quoi inventer.

— C'est des conneries ! s'indigne-t-il brusquement en se relevant encore plus. J'ai pigé. Ce n'était pas Celia qui parlait. C'est impossible. Ce n'est pas en nous constituant prisonniers ou en nous laissant tuer que nous allons pulvériser ce régime !

Je me hisse sur mes jambes.

— La vache ! m'exclamé-je. (J'époussette mon pantalon par la même occasion.) J'ai rêvé ou j'ai reçu une décharge de testostérone, tout de suite, là ?

Whit parvient à rire de ma blague stupide, puis il me surprend en feignant de m'envoyer son épaule dans le ventre.

— Ouais ! On va les mettre au tapis ! s'écrie-t-il.

— Hiiii-haaaa ! rugissent soudain de concert plusieurs petites voix.

Quoi encore ?

Sous nos yeux, une bande de grunges typés chanteurs de raggamuffin passent le nez par la porte d'une arcade de jeux vidéo condamnée par des planches.

— Vous êtes qui ? demandé-je, les yeux exorbités.

De toute évidence, ils sont suffisamment rassurés pour se montrer, mais pas assez pour s'approcher.

Un garçonnet à la crinière blond-châtain semblable à un sac de nœuds s'avance.

— Vous êtes normaux, tous les deux ? veut-il savoir.

Je lui donne dans les huit ans.

— Si, par normaux, tu entends « non lobotomisés par le Nouvel Ordre », alors la réponse est oui, lui dis-je. On est normaux. Où sont tes parents ?

— Ils ont disparu. On ne sait pas où. Ils ont été emmenés.

— Emmenés ?

— Des soldats les ont emportés dans un camion.

Les plus petits, derrière, essuient les larmes sur leurs joues.

Un déferlement d'émotions défile sur le visage de mon frère : compassion, empathie, appelez ça comme vous voudrez. Whit n'est pas du genre sentimental, sauf lorsqu'il le faut. Il pose son sac à dos par terre et, paupières closes, le couvre de ses mains.

Et là, le truc le plus incroyable se produit : un chiot et deux chatons sortent la tête du sac.

Le chagrin des enfants est instantanément balayé par les rires et l'émerveillement lorsque les bébés animaux émergent du sac. Les enfants ameutés qui n'ont pas encore la place de les caresser couvent Whit d'un regard admiratif. Et en toute franchise, moi aussi.

— Ça alors ! m'écrié-je.

À cet instant, Whit tire sur son col de chemise, des colombes blanches s'en échappent et s'élèvent vers le ciel dans de grands battements d'ailes. Après quoi – là, c'est plutôt dégoûtant –, il éternue et une nuée d'abeilles jaune et noir émergent de ses narines pour filer rejoindre les oiseaux. C'est l'hystérie générale parmi les petits.

— Ça vient d'où ces tours de magie pour épater la galerie ? lancé-je à Whit. C'est mignon. Un mélange entre le charmeur d'enfants et le magicien.

— J'ai pensé que je pourrais faire un truc sympa pour changer au lieu de passer mon temps à m'inquiéter pour nous, explique-t-il avec un haussement d'épaules. (Il se tourne vers la joyeuse marmaille.) Vous venez avec nous ?

Ouah ! Incroyables, les trucs qui se passent quand on perd connaissance quelques minutes. Mon frère s'est métamorphosé en Maître Whitford Allgood Fontaine-de-Charité-Ambulante.

— Tu comptes ouvrir une antenne de soupe populaire, maintenant ? le taquiné-je avec un large sourire aux lèvres.

— Pourquoi pas ?

Sur ce, mon frère fait apparaître des bols, des cuillères et une énorme soupière remplie de velouté de tomate en quantité parfaite pour tout le monde.

CHAPITRE 13

WISTY

Grâce à des formules apparues dans le journal de Whit, nous parvenons à rentrer chez Garfunkel, situé heureusement à quelques kilomètres de là seulement. En revanche, laissez-moi vous dire que passer inaperçus aux yeux des officiers du Nouvel Ordre quand on doit se coltiner une ribambelle de gamins crasseux et criards n'est pas de la tarte. Moi, monitrice de colo ? Jamais.

À notre entrée remarquée dans le magasin, tandis qu'en queue de peloton, telle une assistante maternelle, je m'assure que nous ne perdions personne en route, mes yeux se posent instantanément sur Janine. Après Margo, c'est notre icône du Monde Libre la plus fiable. Elle s'élance devant les comptoirs vides de cosmétiques, les pupilles brillantes, pour saluer son héros.

Autrement dit, mon frère. Pardonnez-moi si je me répète, mais je ne compte plus les filles carrément dingues de Whit. Ce qui rend sa fidélité à Celia d'autant plus impressionnante.

— Tu as réussi !

Janine l'étreint avec force avant même qu'il ait le temps d'expliquer que ces enfants ne sont pas ceux que nous étions censés libérer.

— On ne s'attendait pas à un tel succès ! On croyait...

Whit l'écarte délicatement, un voile de regrets douloureux sur les yeux.

— C'est plus compliqué que ça en a l'air, Janine.

Au même moment, Feffer, le chien qu'on a adopté, déboule en jappant, tout content.

— Où est Margo ? demande avec perplexité Sasha, le fanatique de service.

Oh, non. Ils pensent que nous avons réussi notre mission de départ. Ils ne se doutent pas un instant que...

Le quart d'heure suivant, l'assemblée est dévastée par le sinistre récit de l'échec de notre opération.

Margo faisait partie des plus anciens et des plus vénérés chefs du Monde Libre. Nous nous y accrochions comme à un mât. Elle nous procurait la stabilité qui manquait dans nos existences mouvantes, en perpétuel recommencement. Les autres membres de l'opération ayant réussi à s'échapper avaient regagné le Monde Libre sans être témoins de son exécution. Et chez Garfunkel, où l'électricité est principalement générée par une ingénieuse invention consistant à convertir des vapeurs de parfum en énergie, il n'y a pas accès à la chaîne d'informations du Nouvel Ordre. Ce qui, d'ailleurs, est probablement une bénédiction.

— On a simplement monté la garde en attendant que vous rentriez. Tous, ajoute Sasha.

Rien qu'en faisant le récit de la tragédie, je la revis et fonds en larmes. Sans oublier que soutenir le regard des autres n'arrange rien. Les lueurs d'espoir de la bande de raggamuffins semblent éteintes elles aussi. J'ai même de la peine pour Sasha, bien que j'aie cessé d'avoir confiance en lui depuis la fois où il nous a menti. Seulement, Margo et lui partageaient cette fièvre rebelle ; oui, le même virus de résistance coulait dans leurs veines, porté par un dévouement total à notre cause.

Quant à Janine... eh bien, elle et Margo étaient comme des sœurs. Ses yeux verts, qui plus tôt s'étaient illuminés avec tant de ferveur pour mon frère, sont à présent vitreux, marqués par le choc et la douleur. Whit lui caresse les cheveux pour la consoler jusqu'à ce qu'elle enfouisse la tête dans son cou.

— On a grandi ensemble, elle et moi, marmonne-t-elle. On était meilleures amies depuis la maternelle. Tu le crois, ça ?

— Bien sûr que je te crois, murmure Whit à son oreille. Tout le monde adorait Margo.

Emmet, mon meilleur copain ici, s'approche et m'entoure d'un bras. En temps normal, je sauterais de joie parce qu'il faut bien l'avouer : Emmet est absolument craquant. Mais là, bizarrement, ça m'énerve presque.

Je suis fatiguée de tous ces sanglots. Si Margo débarquait soudain et qu'elle nous voyait tous effondrés de cette façon, à la pleurer, elle se révolterait.

Se révolter. Pas une si mauvaise idée finalement.

— Écoutez ! (Je me dégage de l'étreinte d'Emmet pour grimper sur un des comptoirs de maquillage.) Finis les mouchoirs. La dernière

chose que Margo aurait voulue, c'est qu'on pleurniche sur sa mort. (Sasha approuve d'un signe de tête.) Il faut continuer à avancer et nous tenir prêts à tout affronter. Le Nouvel Ordre ne cesse de gagner en puissance, lui.

Jamilla, notre shamane et accessoirement la mère poule de l'équipe, sèche ses larmes. Même Feffer reprend du poil de la bête : je le constate dans son regard d'acier.

— Le Seul-L'Unique veut notre peau et notre âme ! hurlé-je. Margo serait-elle restée les bras croisés face à une telle menace ?

— Non ! répond Sasha en s'époumonant lui aussi. Jamais de la vie !

— Le Seul-L'Unique veut nous arrêter, nous forcer à nous rendre, à abandonner ! poursuivis-je. Margo a-t-elle jamais arrêté de résister ?

— Non ! s'exclame tout un groupe en chœur.

— Le Seul-L'Unique cherche à saboter notre prochaine opération et celle d'après. Margo aurait-elle voulu qu'on aille jusqu'au bout malgré tout ?

— Oui ! s'écrie presque toute l'assemblée réunie.

Alors, Emmet – plus craquant encore que d'habitude – brandit un poing en l'air. Les décibels, dans la pièce, montent d'un cran. J'ai le vertige tout à coup. Quand on sait parler aux foules, ça marche visiblement.

Sauf qu'un nuage noir s'abat brusquement et que je cesse d'avoir le vent en poupe.

La personne que je hais le plus au monde vient d'entrer dans la salle.

Enfin, disons, peut-être pas celle que je déteste le plus. Mais pas loin.

CHAPITRE 14

WISTY

Byron la Fouine-traîtresse-rapporteuse-à-quatre-chandelles se faufile parmi l'assistance, le cou tendu tel un animal sur la piste d'une odeur alléchante, puis fonce droit sur moi. Au lycée, Byron était un fayot de première, puis il est devenu balance pour le compte du Nouvel Ordre et a servi de complice dans notre capture. Pour la petite histoire, je l'ai changé en fouine une fois. Il ne travaille soi-disant plus pour le compte du Nouvel Ordre, mais, en ce qui me concerne, cela ne justifie en aucun cas que je me mette à l'aimer.

— Salut, la compagnie ! braille-t-il de sa voix à filer la migraine.

Ensuite, il se joint à moi sur le comptoir. Je devrais peut-être le transformer à nouveau en fouine : ainsi, je pourrais l'enfermer dans une boîte et l'expédier à l'hôpital psychiatrique de l'État de Bowen. Sans oublier d'inclure son pot de gel gluant pour les cheveux.

— Je suppose que tu n'es pas au courant de la triste nouvelle, dit Jamilla sur un ton hésitant.

— Si, si, j'ai appris la chose.

Il faut s'appeler Byron pour parler de cette manière. Il sort un téléphone dernier cri de sa poche. Allez savoir où il l'a eu.

— Je l'ai même vue de mes propres yeux. (Tout le monde halète d'effroi.) Sur cet écran, raconte-t-il en l'essuyant pour la énième fois.

Il incline le téléphone de sorte que tout le monde voie.

C'est affreux : Margo, cagoulée, est agenouillée aux pieds de L'Unique sur l'échafaud de la cour du Palais de Justice.

— Range ça ! ordonné-je. (J'essaie de lui confisquer son téléphone.) Ce genre de film est interdit.

— Mais pas du tout ! rétorque Byron en serrant l'objet encore plus fort. Il faut qu'ils sachent.

— Tu es monstrueux ! Monstrueux ! hurlé-je.

Je meurs d'envie de lui planter mes ongles dans les mains, seulement Byron n'a pas hérité du surnom de Fouine pour rien : il esquive à merveille et je suis contrainte de bondir sur lui telle une lionne pour lui arracher l'appareil.

— Wisty, intervient subitement Janine qui s'écarte des bras de Whit avec détermination et un regard d'acier. Il n'a pas tort. Je voudrais savoir ce qu'ils lui ont fait.

Après avoir échangé un regard de défaite avec mon frère, je m'éloigne vers un autre comptoir de façon à être le plus loin possible de la Fouine. Il lève son téléphone avec un air triomphant et, malgré tous mes efforts pour détourner la tête, je ne peux pas m'empêcher de regarder.

Et dans le ralenti le plus atroce de l'histoire du film documentaire, nous visionnons la désintégration de Margo par Le Seul-L'Unique. Sa cagoule, ses vêtements, la peau sur ses mains, ses super baskets se changent en gris avant de s'écrouler en un tas de cendres.

— Vous avez compris ? commente Byron au fur et à mesure que les images défilent. Ils veulent faire croire à la population que Wisty est morte. Mais grâce à mes contacts haut placés au ministère des Renseignements – mon père, plus précisément –, j'ai réussi à pirater leur système pour pouvoir rétablir la vérité dans le monde.

J'observe l'écran avec plus d'attention. Visiblement, il a mis ses pattes de fouine sur la chaîne télévisée de Le Seul-L'Unique et a changé la programmation. Au bas de l'écran, on peut à présent lire : « La personne exécutée sous vos yeux n'était pas Wisteria Allgood, mais une jeune fille innocente du nom de Margo. Ceci est un meurtre. »

Aussitôt, la présentatrice réapparaît à l'écran, l'air passablement énervée.

— Peuple du Nouvel Ordre, comme vous avez pu le constater, un groupe minoritaire de terroristes tente d'infiltrer nos émissions. Ne prêtez aucune attention au commentaire absurde que vous avez aperçu sous les images. Le Bureau des exécutions nous confirme à l'unanimité que l'ennemi public à l'écran est effectivement Wisteria Allgood.

Alors, les commentaires de Byron reprennent instantanément : « S'il s'agit bien de Wisteria Allgood, pourquoi porte-t-elle une cagoule sur la tête ? »

La présentatrice appuie sur son oreillette afin, sans aucun doute, de

recevoir les instructions du ou des producteurs de l'émission.

— Citoyens du Nouvel Ordre, reprend-elle, le Bureau des exécutions tient à vous informer que l'unique raison pour laquelle Wisteria Allgood est cagoulée est qu'il s'agit d'un moyen d'empêcher les sorcières de jeter des sorts.

Byron esquisse un sourire suffisant. Un autre sous-titre s'affiche sous le visage de la journaliste : « Menteuse ! Votre nez s'allonge ! »

Whit et moi restons sans voix. Mon frère semble néanmoins un tantinet impressionné par les efforts de Byron, même si, personnellement, ce que je vois, c'est qu'il a anéanti toutes mes chances de me faire oublier des cafards du Nouvel Ordre dans le quartier.

Je bondis une nouvelle fois sur Byron, mais Whit me rattrape au dernier moment.

— Arrête de te mêler de ma vie, imbécile ! Ça ne t'est jamais venu à l'esprit que je sois en réalité ra-vie d'être présumée morte ?

— Moi je dis chapeau, Byron, nous interrompt judicieusement Sasha. Tu vas probablement être nommé chef de la semaine sans tarder.

— Il faudra me passer sur le corps, dis-je en foudroyant Sasha du regard.

Il veut parler de la tradition du Monde Libre d'élire un chef pour une semaine seulement afin d'éviter les abus de pouvoir.

— Il va falloir t'en remettre, décrète M. Je-sais-tout. Vous êtes tous des têtes de liste dans le cadre du programme d'appel aux rapporteurs publics du Nouvel Ordre diffusé aux heures de grande écoute. Grâce aux raids, ils ont même des photos de tout le monde, y compris Janine, Jamilla, Emmet et Sasha.

Le silence tombe sur l'assemblée telle une chape de plomb. Pour finir, Janine pose la question qui brûle les lèvres de tout le monde.

— Comment ?...

— Les écrans qu'on voit dans la rue, dans leur partie du Monde d'En Haut ? Ils marchent dans les deux sens. Et si vous regardez le journal télévisé sur l'un d'eux, il y a de grandes chances pour qu'eux vous observent, de l'autre côté.

— C'est impossible, affirme Whit.

— Tu mets ma parole en doute ? Alors vise un peu ça. Non seulement L'Unique s'est emparé de toutes les chaînes du Nouvel

Ordre, mais il s'immisce peu à peu dans nos réseaux de communication à nous aussi.

Byron se prend en photo avec son téléphone. Je le lui retire violemment des mains et découvre, bouche bée, le visage de Le Seul-L'Unique, juste au-dessus de l'épaule de Byron.

— Tout ce que ça prouve, c'est que tu es probablement un traître, lancé-je en lui rendant son joujou.

— Ah ouais ? réplique-t-il. Alors, pourquoi est-ce pour tout le monde pareil ?

Il pivote pour prendre la photo de Whit.

Mon frère saisit le téléphone pour juger par lui-même. Aussitôt, son visage devient livide. Il se met à frissonner et son petit tic à l'œil gauche reprend comme jamais.

— Qu'est-ce que je disais ?

Whit me repasse le téléphone en remuant la tête de gauche à droite. Ses tremblements redoublent et son tic s'accroît encore.

Je comprends enfin pourquoi : sur la photo, ce n'est pas L'Unique, mais Celia.

Elle est entre ses griffes.

CHAPITRE 15

WHIT

Une douleur lancinante bat à mes tempes ; ma vue se brouille sur les côtés. Une énorme boule se forme dans ma gorge. Il faut que je trouve Celia. Je dois retourner dans le Royaume des Ombres. J'ai besoin de plonger mes yeux dans les siens, d'enfouir mon visage dans ses cheveux, de m'enivrer de son parfum, même si c'est la dernière fois.

Je laisse le téléphone à ma sœur et me fraye un passage pour sortir de la foule et me précipiter vers l'aire de chargement du magasin. Sur place, il y a un portail ; un portail que j'ai promis à Wisty de ne jamais emprunter sans elle.

C'est dommage, mais je n'ai pas le choix : il faut que je le prenne. J'ai besoin de Celia. Ma volonté n'a rien à voir là-dedans.

Je fonds droit sur le mur du portail en songeant que s'il s'est refermé depuis mon dernier passage, heurter un mur de parpaings de plein fouet me remettra peut-être les idées en place.

La porte cède, mais la traversée me fait l'effet de nager dans une mer de pierre. La tâche semble impossible. Pourtant, passé un moment, je sens le froid humide caractéristique du Royaume des Ombres me pénétrer.

C'est un endroit inclassable, au summum du bizarre, coincé entre deux mondes réels et peuplé de Semi-Lumières errantes – les âmes des morts enfermés ici qui parviennent, de temps à autre, à rejoindre un autre monde mais sans jamais pouvoir y rester longtemps. À mes yeux, ce sont des fantômes sortant et rentrant au purgatoire.

— Celia ! m'écrié-je. Celia, c'est moi ! Whit ! Je suis là.

Je voudrais être partout en même temps, effacer le néant et combler l'étrangeté de cet endroit en une fois. L'ennui, c'est que se repérer dans le Royaume des Ombres revient à essayer de se repérer au beau milieu de l'océan dans un brouillard à couper au couteau. Sans GPS.

Ni boussole. Voire avec un seau sur la tête.

Je n'ai pas le droit à l'erreur pourtant. Je ne peux pas me permettre de me perdre. Sauf que je n'ai aucune idée d'où aller.

— Celia ! crié-je en me tournant dans une autre direction.

M'éloigner trop du portail pourrait se solder par un désastre. Je ne suis encore jamais venu seul ici auparavant. On m'avait prévenu de toujours venir accompagné.

Cette fois, j'obtiens une réponse.

Seulement, ce n'est pas celle que j'attendais. Un terrible gémissement éclate et, dans mon cœur, j'ai l'impression qu'on enfonce un pic à glace.

La plainte s'étire, suivie d'une autre, plus proche et surtout plus forte.

L'horreur. Les Égarés m'ont repéré, ces humains qui n'ont rien d'angélique et qui croupissent au Royaume des Ombres depuis si longtemps que leurs âmes sont pour ainsi dire pourries. Ils règnent ici en monstres.

Après une volte-face, je me mets en quête d'une issue de secours. Où est le portail ?

Je ne le vois nulle part. Le brouillard froid et humide recouvre tout.

Ils se rapprochent encore. Leur froid me gagne ; je détecte également leur odeur de moisi. *Réfléchis ! Trouve quelque chose !*

Maintenant, c'est certain : une forme s'avance vers moi. Sombre, basse, elle perce le brouillard en boitant, à l'affût. Je pivote d'un quart de tour sur la gauche. Mauvaise surprise ! Une autre forme dans la brume... et puis trois... et puis six.

Mon heure a sonné ? Possible.

Nouveau quart de tour : le portail devrait être en face. Ou peut-être un brin sur la gauche...

Là... je sens quelque chose. À moins...

Je suis par terre. Sur le dos. La respiration coupée. Un bruit de tissu qu'on déchire. Ma chemise ?

Mes yeux sont ouverts, mais je ne discerne que des silhouettes, moitié chair, moitié fumée. Une dizaine de mains froides m'agrippent, me clouent sur place comme si j'étais sur une table d'opération.

Est-ce le cas ? Que me veulent-ils ?

C'est quoi, ce bruit de claquement ? Et cette sensation dans mon épaule ? On dirait qu'on la dépiaute, qu'on en arrache la chair, qu'on la tord. Ce n'est pas douloureux pourtant. Le froid est-il en train de m'anesthésier ? Ou bien suis-je en état de choc ?

La seule chose que je reconnais avec certitude, ce sont de vilaines dents cassées qui s'approchent.

J'ai beau me l'interdire, je ne peux pas m'empêcher de hurler avec l'énergie du désespoir à l'idée que ce sont probablement mes dernières paroles :

— Celia ! Je t'aime !

Ils m'immobilisent par terre, ils me mordent. Ils me mangent ! C'est ça ?

Mais alors, j'entends un autre son. Je rêve ?

Un jappement !

— Feffer !

Les aboiements cessent subitement. Ou, en tout cas, ils s'interrompent un temps. Les Égarés sentent-ils les animaux ? Y voient-ils un morceau de chair fraîche en plus à se mettre sous la dent ?

J'examine les spectres des visages aux bouches béantes ; leurs pupilles jaunes dardent des éclairs affamés en direction de la source du bruit. L'un d'eux reprend sa plainte. En scrutant son visage fantomatique, je le reconnais. La découverte est effarante.

Est-ce une hallucination ou s'agit-il bien du traître de tous les traîtres en personne ? Jonathan ?

C'était un habitant du Monde Libre ; il nous a trahis lors d'une de nos principales missions. Wisty a failli y perdre la vie. L'espace d'un court instant, j'éprouve presque du plaisir à le voir en créature du mal assoiffée de sang.

— Jonathan ? risqué-je, mais déjà il a disparu, englouti par la brume.

Une frénésie de gémissements et de grognements furieux se déclare alors soudain à ma gauche. Soit Feffer a pris le dessus, soit la chienne est sur le point de pousser son dernier souffle. Avant que j'aie le temps de trouver réponse à la question, une masse marron tire sur ma chemise en lambeaux.

— Feff ! haleté-je juste comme Jonathan refait surface pour bondir vers moi, flanqué d'une demi-douzaine d'autres créatures morbides à la bouche baveuse.

Je titube derrière le chien sans peur. J'ai beau n'avoir jamais été aussi heureux d'être en vie, j'hésite presque à emboîter le pas à Feffer à travers le portail. Une question me hante.

Où est Celia ?

CHAPITRE 16

WHIT

Vous vous êtes déjà réveillés en sursaut au beau milieu de la nuit à cause d'un vacarme inconnu ? Alors, vous avez une idée de la décharge d'adrénaline qui s'est déclenchée à la seconde où j'ai émergé. Le moteur, sous le capot, tournait à quatre cents tours par minute. Une référence aux voitures de sport, pour ceux qui se demanderaient.

Je n'en mettrais pas ma main à couper, mais je suppose que c'est pour cette raison que Janine s'est retrouvée par terre, à côté de moi, étendue à plat sur le dos.

Visiblement, elle m'avait pansé et bandé le bras. Le truc était si serré qu'il semblait m'étouffer. Vous connaissez la loi de l'action et de la réaction ? Eh bien, malgré moi, je l'ai retournée comme une crêpe et plaquée au sol.

Feffer avait dû me sauver du Royaume des Ombres, mais, après ça, je n'avais plus aucun souvenir. Jusqu'à maintenant.

— Han ! Je suis désolé, Janine. Je t'ai prise pour une Égarée. J'ai cru que j'étais encore au Royaume des Ombres. Ça va ?

— Quoi, tu crois que je ne suis pas capable d'endurer un plaquage ? Je vais bien. (Janine se redresse en prenant appui sur ses mains.) Mais on ne peut pas en dire autant de toi.

Je baisse les yeux sur mon bras.

— Ça ? Une petite blessure de rien du tout. Elle va guérir.

— Elle, peut-être... (Janine plisse le front.) Mais il y a d'autres fonctions vitales endommagées. Des blessures potentiellement irréversibles. Je pense à ton cœur, Whit.

Écrabouillé, décimé même, ça, je lui accorde.

Elle se réfugie dans son rôle d'infirmière-Janine en s'attaquant à un nouveau bandage.

— Tout le monde sait qu'aller dans le Royaume des Ombres seul est du suicide, à moins d'avoir beaucoup d'expérience ou une astuce pour en sortir sans aide. Wisty et moi, on est furax contre toi. Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, ta sœur tient terriblement à toi !

— Je vais bien.

Même à mes oreilles, ça sonne faux.

— Les opérations suicide n'ont rien de « bien ». On a besoin de toi. J'ai besoin de toi. Mais tu t'en fiches, pas vrai ?

— Non ! Je t'assure que non, Janine. Je m'excuse d'avoir été si...

Le mot de Celia m'échappe.

— Égocentrique ? (Enfin, elle esquisse un sourire.) Ça arrive. Même aux meilleurs.

— Celia m'a dit de regarder plus loin que le bout de mon nez. Mais il y a des jours où... la seule chose à laquelle je peux penser, c'est... à elle.

Je suis conscient que ce n'est pas le truc idéal à avouer à Janine. Pourtant, elle ne cille même pas.

— Raconte. Comment tu gères ça ?

Elle termine le pansement et plonge ses yeux dans les miens.

— Ben... je ne sais pas trop quoi dire. Ni par où commencer d'ailleurs. Celia a brusquement disparu et, depuis, il y a cette brèche que je ne parviens pas à colmater. Dans mon cœur. Dans ma vie. Et rien que je fasse... n'arrange quoi que ce soit. On partageait tout, Celia et moi. Et un beau matin, plus de Celia ! C'était vachement brutal.

Janine remarque tout à coup mon journal.

— Et si tu essayais d'écrire ce que tu ressens plutôt que de le formuler oralement ?

— En fait... j'ai déjà essayé. (Hum... j'hésite à lui dire.) J'ai rédigé un poème, avoué-je avec un rire nerveux. Ce n'est pas grand-chose. C'est bête même.

— Un poème ? s'étonne Janine. Tu serais prêt à me le lire ?

— Euh... je ne crois pas que...

— Allez, Whit. S'il te plaît.

— Bon, d'accord. Mais tu dois me promettre de n'en parler à personne. Et surtout *pas* à ma sœur. Ça reste entre nous, OK ?

— Je te le jure.

Après Wisty, c'est la personne en qui j'ai le plus confiance. À dire vrai, Janine est adorable.

N'empêche, je n'en reviens pas d'avoir accepté de lui lire mon poème.

*Il me semble que la joie et la santé seules aient pu être
Là où je n'étais pas – remplacées par la douleur et le chagrin ici.
Alors voici ? Ainsi que je l'avais prédit,
Et bien au-delà encore ; car l'esprit se replie
Sur lui-même et le cœur qui saigne se refroidit...
Nous restons transis, empêchés de vivre...*

À la fin, face au regard perdu dans le vide de Janine, je suis incapable de dire si elle a aimé ou pas. Mais aussitôt après, des larmes naissent au bord de ses yeux.

— Ça va ? demandé-je, une main tendue pour lui toucher le bras.

Sa peau est chaude et douce.

— C'est... magnifique, dit-elle en essuyant une larme avec sa manche. Tout sauf bête. Ça, c'est sûr.

Et avant que j'aie le temps de réagir, Wisty sort de derrière une penderie pleine de vêtements.

— C'est de lady Myron ! s'exclame-t-elle, incrédule. Et si ma mémoire est bonne, on l'a étudié en cours de littérature avec Mlle Magruder, en cinquième.

CHAPITRE 17

WISTY

Whit est tellement rouge que j'en viens à culpabiliser.

— Humm... marmonné-je, désolée de vous interrompre.

J'aurais vraiment dû me boucher les oreilles et m'éloigner dès que mon frère s'est mis à parler poésie. Saut que rater la première lecture publique du poète en herbe qui me sert de grand frère aurait été... indigne d'une petite sœur, non ?

Janine me décoche un regard assassin – à croire que je suis *sa* sœur, la petite morveuse, et non pas celle de Whit.

— Tu écoutes aux portes maintenant ?

— Qu'est-ce que tu crois ? Je suis espionne au service de la Résistance : j'ai une réputation à entretenir, moi ! riposté-je sans me laisser démonter par son regard noir. Et je vous conseille de ne pas l'oublier, les gosses.

Whit lève les yeux au plafond. Il s'est clairement levé du pied gauche. Ou disons plutôt qu'il est tombé du placard. Voire d'un autre étage. Mieux vaut changer de sujet.

— À propos, frerot, tu as entendu parler de la nouvelle mission ? Corsée, pas vrai ?

— J'ai délibérément éludé la question, explique Janine en me foudroyant de nouveau du regard. Je me suis dit qu'il voudrait à tout prix y aller, mais il n'est pas du tout en état de...

— C'est à moi d'en juger, la coupe Whit. Tu n'es pas ma mère.

Aïe ! Les parents sont un sujet que nous avons cessé, mon frère et moi, d'aborder même en passant, une fois de temps en temps.

Janine affiche d'abord une mine blessée, puis elle se ressaisit. Debout, elle lisse machinalement son pantalon à poches de la main.

— En vérité, je suis contre cette mission tout court. D'après nos

indics, c'est encore plus risqué que l'opération lors de laquelle Margo a été tuée.

— La mission au cours de laquelle Margo a été tuée est précisément la raison d'être de celle-ci, Janine. On doit y aller ! décidé-je, la mine renfrognée et les narines dilatées, semblables à des naseaux de taureau. Il faut finir ce qu'on a commencé.

— Ça se passera où ? veut savoir Whit qui lutte pour se relever.

— Dans ce qu'ils appellent un Centre d'acculturation, répond Janine en s'accroupissant pour l'aider. Ils soutiennent que c'est une école et non une prison, mais en vérité... c'est pire. Ça se rapproche du camp de travail. Avec seulement des jeunes enfants détenus.

— Combien ?

— Près d'une centaine. Mais ce qui m'inquiète le plus, c'est la lobotomie qu'ils subissent là-bas. Au lieu d'une centaine de captifs impatients de s'échapper, on risque fort de les voir se retourner contre nous. D'ailleurs, c'est exactement ce que cherche le Nouvel Ordre dans ces pseudo-« écoles ».

— Il faut y aller. On n'a pas le choix, insisté-je.

— Oui, renchérit Whit. L'Unique doit nous imaginer en train de panser nos blessures à l'heure qu'il est. Il ne se doute pas qu'on aura le cran de faire un truc pareil, maintenant.

Mon frère attrape un sweat-shirt tout neuf sur un cintre, près de lui, puis il l'enfile.

Janine montre des signes croissants d'impatience. Elle croise les bras, dans une attitude de mère supérieure.

— Whit, ce n'est pas *du tout* une bonne idée.

Elle détourne les yeux en direction d'un portique de cyclistes d'où émerge soudain une tête.

Byron !

— J'ai bien peur d'être le messenger de mauvaises nouvelles, déclare-t-il sur un ton mielleux. Je me lance ?

— Tu n'étais pas en train de nous épier, par hasard ? l'interrogé-je avec indignation.

Il éclate de rire.

— Je suis espion au service de la Résistance : j'ai une réputation à entretenir, moi, m'imité-t-il.

Bref ! Pas l'énergie de m'abaisser à ces petits jeux débiles.

— Alors, tes mauvaises nouvelles, ça vient ? le pressé-je.

— Le fait que Margo ait été... *éliminée*, insiste Byron, ne signifie pas que Janine est soudain passée chef de la semaine. Ni toi, Wisty, ou toi, Whit. La décision de poursuivre ou non cette mission ne dépend pas de vous.

— Alors de qui ?

— De moi, articule Byron en gonflant sa poitrine tel un coq risible. Pendant que Whitford récitait de la poésie et que Janine s'autoproclamait infirmière personnelle du héros blessé, vous avez raté le vote pour élire le chef de la semaine. Je viens d'être élu à la majorité au rayon ameublement.

Il glousse en découvrant nos mines stupéfaites et nos bouches béantes.

— La prochaine fois, vous réfléchirez peut-être avant de négliger vos devoirs civiques.

Décidément, le morveux a beau être sorti des rangs du Nouvel Ordre, son idéologie lui colle trop à la peau pour qu'on l'en décrotte.

CHAPITRE 18

WISTY

Vous avez déjà essayé de faire une tête à Toto à quelqu'un en utilisant une paire de ciseaux seulement ?

Cela relève du miracle si l'on veut éviter le look tout-droit-sorti-de-l'asile. Personnellement, je m'en tire plutôt bien avec Whit. Son physique rappelle celui du personnage principal dans un film de guerre. Le travail bâclé d'Emmet sur mes cheveux, en revanche, ne semble pas pouvoir entrer dans la même catégorie. (Jamais je ne laisserais mon frère s'approcher de moi avec une paire de ciseaux.)

— Le point positif, c'est que tu ne dois plus t'inquiéter d'avoir la tête de l'emploi, madame la Sorcière Rousse, caquette Byron alors que nous arrivons au Centre d'acculturation. Exception faite de deux ou trois endroits, évidemment.

— Rappelle-moi qui t'a laissé entendre que tu étais le bienvenu pour participer à cette mission, B. ? grogné-je tout en sachant que nous n'avions pas eu le choix, de toute façon.

Sans lui, nous n'entrions pas. Pour autant, je ne peux pas m'empêcher d'imaginer qu'il s'agit d'un piège. Impossible de me résoudre à une totale confiance envers Byron Swain. Ce jour n'est pas encore arrivé. Loin de là.

Par chance, Sasha et quelques autres membres de la bande nous accompagnent. Mais pour l'instant, ils sont restés en arrière pour s'occuper des véhicules cachés derrière les arbres, avec lesquels nous allons nous échapper.

Byron déploie son assortiment de badges en tout genre – médailles, cartes de membre et d'identité du Nouvel Ordre – aux gardes à l'entrée avant de nous traîner, menottés, par les portes de l'accueil.

L'établissement est fadasse – c'est à cela qu'on reconnaît les locaux du Nouvel Ordre. Dans un catalogue de vente par correspondance, on qualifierait probablement la teinte de « couleur vaisselle mal lavée ».

— Je vous amène Stephen et Sydney Harmon, proclame Byron avec une emphase autoritaire exagérée.

Son rôle lui colle vraiment à la peau. Normal, B. joue son propre personnage !

— Ils ont été transférés du CA n° 625. L'Élu qui se Charge des Réassignations les attend ; on s'est parlé il y a une heure à peine.

— Très certainement, monsieur Swain. Nous les attendions en effet. L'ascenseur est au bout du couloir sur la gauche.

Byron s'acquitte à merveille de la tâche de nous malmener jusqu'aux ascenseurs. Deux étages plus bas, il nous pousse hors de l'ascenseur en s'exclamant avec un sourire jusqu'aux oreilles :

— Voilà, les Harmon, je vous laisse ici. Vous vous débrouillez à partir de maintenant. Rendez-vous de l'autre côté.

J'ai beau exécrer Byron, je dois admettre que nous n'avons jamais éprouvé aussi peu de difficulté à entrer dans un établissement du NO. Le timing est parfait. Juste au moment où les portes de l'ascenseur se referment dans notre dos, un groupe de détenus passe justement et nous nous fondons dans la masse en queue de file.

Ces pseudo-« élèves » sont affligés de pathétisme : rachitiques, sans vie, l'air désespéré et aussi silencieux que des moines. Toute trace de colère ou de rébellion a disparu avec leur lavage de cerveau. Ni plainte ni sarcasme, rien. Silence radio. Ils sont tellement abattus qu'ils ne remarquent même pas notre arrivée.

La procession franchit des doubles portes à l'extrémité du couloir, et Whit et moi suivons.

Nous sommes d'abord éblouis par la lumière vive, aux reflets bleus et blancs, mais, une fois nos pupilles habituées, nous découvrons ce qui a autrefois dû être un amphithéâtre universitaire, aujourd'hui reconverti en quelque chose d'autrement plus sinistre.

Tous les sièges ont été enlevés, remplacés, ainsi que l'estrade, par des machines, des cuves remplies de produits chimiques et des dizaines d'enfants chétifs, vêtus de chemises numérotées qui rappellent les esclaves exploités dans les anciennes mines de diamants. Certains portent des sacs, d'autres mélangent des solutions quand d'autres, encore, poussent des chariots de matériel technique.

Nos yeux piquent, comme si du poison flottait dans l'air, saturé par une odeur immonde de caoutchouc brûlé, d'ozone et, si étonnant cela soit-il, de chocolat. Le chocolat toxique, ça existe ?

Il y a aussi une drôle de note jouée à la flûte. Un *do* si je ne

m'abuse. Tout à coup, les enfants portant le matricule 12 s'arrêtent tous de travailler.

J'aperçois alors le seul adulte de la salle, un homme au dos droit comme un piquet, en blouse blanche de laboratoire, une sorte de diapason argenté en bouche, accroché à une corde.

— Équipe numéro douze, votre attention ! crie-t-il. (Il marque une pause et la veine, énorme, sur son cou se dégonfle peu à peu.) Vous avez déjà oublié ? Il est interdit – *strictement* interdit – de lâcher les agitateurs !

Il siffle une nouvelle note dans sa drôle de flûte et tous hochent la tête telle une armée de robots.

— Étant donné que ces deux sacs contiennent des spécimens endommagés... (Il illustre ses propos en les soulevant au-dessus de sa tête.)... vous êtes tous contraints et forcés de travailler toute la nuit sans dormir.

— M... commence une fillette aux yeux creux avant de se rattraper au dernier moment.

— Mais ? hurle l'homme. J'ai rêvé ou j'ai bien entendu un « mais » ? Dois-je vous rappeler que la punition lorsqu'on répond à un scientifique gradé est établie à 2 sur l'échelle des châtimens corporels ?

Le bourreau se rue vers la fille qui ne doit pas mesurer plus du quart de sa taille pour l'empoigner et la jeter contre le mur.

Non seulement je meurs d'envie d'agripper le type pour lui faire une tête au carré, mais je dois aussi retenir Whit par le bras pour l'empêcher de m'imiter. Hors de question de terminer de cette façon, sacrifiés sur l'autel de la vengeance. Le moment serait mal choisi.

Quelques filles se mettent à sangloter. Premier signe d'émotion dont je suis témoin depuis notre arrivée. Le « scientifique gradé » darde un regard mesquin mêlé de dégoût à la fille, puis il souffle de toutes ses forces un *fa* dièse dans son petit instrument.

Instinctivement, la fille se tape la tête contre le mur.

L'homme éclate de rire et recommence à siffler, les coups dans la cloison reprenant en parfait synchronisme.

Un coup de sifflet. Un coup dans le mur. Un coup de sifflet. Un coup dans le mur. Mon cœur se serre. Je ne peux plus me maîtriser.

— Monsieur ! m'écrié-je sur un ton indigné.

Oh, la vache ! Oh, la vache ! Abrégez mes souffrances.

Bien sûr, le type, après une volte-face, nous fusille du regard.

— Venez ici tous les deux !

CHAPITRE 19

WHIT

J'adore ma sœur, mais on ne peut pas franchement dire qu'elle ait l'étoffe d'une espionne. Elle se laisse guider par ses émotions à... disons 99 %. Le centième restant, c'est pour la stratégie. Seulement, avant que j'aie le temps d'intervenir pour nous sauver la mise, l'espèce de malade aux commandes se rue vers nous tel un zombie bourré à la méthadone.

— Vous n'avez pas encore compris que le port du mauvais uniforme est puni par plusieurs jours à l'isolement ? Je vous donne trois secondes pour vous expliquer avant de déclencher l'alarme et de vous envoyer directement en cellule !

Aussitôt, je pousse Wisty vers l'avant avec assurance.

— Chef ! Stephen et Sydney Harmon au rapport de la corvée de portage pour le compte de l'équipe douze, chef !

J'en rajoute en me mettant au garde-à-vous, imité par ma sœur.

Tout à coup, les artères gonflées de l'esclavagiste de service se dégonflent et recommencent à battre.

— Ah ! Les fameux Harmon ! Je ne vous attendais pas si tôt, mais je suis ravi de vous accueillir.

Il se tourne vers ses « élèves ».

— Écoutez-moi bien vous autres ! Les Harmon sont sortis du Centre 625 avec la mention très bien. Des modèles dans leur catégorie, ils ont reçu la médaille d'honneur et vous serviront d'exemple à partir de maintenant. C'est une excellente nouvelle ! Excellente !

Un point pour nous. Visiblement, les taupes de Byron étaient bien renseignées : le transfert des Harmon était en effet prévu aujourd'hui, mais nos équipes les ont interceptés à temps.

L'esclavagiste de base s'approche de ma sœur et de moi. À son haleine, je reconnais une substance que je n'ai pas sentie depuis

longtemps, mais que je ne connais que trop bien : la vinasse. Formellement interdite par le Nouvel Ordre.

— Votre première tâche consistera à surveiller le laboratoire pendant quelques minutes. Besoin naturel, si vous voyez ce que je veux dire ! confie-t-il avec un rire bête. Évidemment, vous savez comment fonctionne le pipeau de commande, pas vrai ?

— Tout à fait, chef, m'empressé-je de mentir.

Le type flanque le sifflet dans le creux de ma paume avant de faire face au reste des équipes.

— Votre attention ! hurle-t-il comme s'il s'adressait à des sourds. Si la productivité n'a pas augmenté de dix pour cent à mon retour, vous serez tous envoyés au Bureau des corrections électriques !

Sur cette réjouissante image d'électrochocs et Dieu sait quoi d'autre encore, il nous laisse, disparaissant derrière les doubles portes.

— J'ai rêvé ou il nous a donné les pleins pouvoirs sur tout le labo ? me murmure Wisty à l'oreille.

— On dirait, oui. Seulement, je ne suis pas certain de ce qu'on va pouvoir en faire.

— Et tu crois qu'on peut contrôler tout le monde rien qu'avec ce sifflet ?

— Comme des chiens dressés, oui, je réponds en repensant à la fillette qui se tapait la tête contre le mur.

— Enfin, ça ne peut pas être aussi facile, si ?

Je considère un instant l'instrument, essuie de ma manche la salive répugnante de l'autre brute et souffle dedans à pleins poumons tel un arbitre sur un terrain de foot.

Tous les enfants se muent en statues de marbre et, au ralenti ou presque, s'effondrent instantanément. *Non, non, non, qu'est-ce que j'ai fait ?*

CHAPITRE 20

WHIT

— Han ! Whit ! Tu crois que... Ils sont... se met à bégayer ma sœur.

Je lui jette le sifflet et me précipite au chevet du garçon évanoui le plus proche afin de prendre son pouls.

— Il est vivant, lui annoncé-je avec une vague de soulagement. Par contre, on est morts si le Bourreau de service rapplique maintenant. Wist, c'est toi qui as la fibre musicale dans la famille. Essaie ! Dépêche !

Le sifflet en bouche, elle s'applique à jouer méthodiquement la gamme des trois octaves de l'instrument. Au bout de cinq ou six tentatives – alléluia pour mes oreilles –, chaque membre des équipes a repris conscience, les yeux rivés sur nous. Ils ont l'air pétrifiés, mais au moins ils sont en vie.

— Dis quelque chose, me lance Wisty dans sa barbe. Donne-leur un ordre.

— Debout ! commandé-je d'une voix tonitruante.

Sans attendre, ils se lèvent dans un seul élan, et ma sœur et moi, abasourdis, contemplons aussitôt une salle remplie d'enfants qui se mettent à sauter sur place. Et le plus étrange, c'est qu'ils sourient en même temps.

— Hallucinant ! commenté-je.

Mais je devine soudain qu'ils n'ont rien dû faire d'aussi amusant depuis longtemps.

Wisty doit jouer une autre série de notes pour les arrêter. Nous en déduisons qu'une note produit une commande en particulier.

Je commence à trépigner.

— Sydney, le chef, vient de battre un record aux toilettes – si tu veux mon avis, il est constipé –, mais il va revenir d'une seconde à

l'autre, c'est obligé. (Règle en matière d'espionnage numéro un : ne jamais abandonner son rôle.) Essayons !

Ma sœur s'empresse de jouer six gammes et, un doigt pointé vers moi, s'écrie :

— Suivez-le !

Aussitôt, je quitte le laboratoire.

Nous avançons dans le couloir, Wisty fermant notre cortège de blouses blanches aux mines malades.

Le hic, c'est qu'à moins de vingt mètres de là, l'appel de la nature entendu, le Chien de garde revient.

— Arrêtez-vous immédiatement ! C'est un ordre ! Au nom de L'Unique...

Sans prendre le temps de réfléchir, je me rue sur lui. Plutôt suicidaire comme réflexe, je vous l'accorde. Pas même quelques instants afin de réciter une prière et pourtant elle s'imposerait. Je plante mon épaule droite dans le plexus solaire du type et le catapulte sur le linoléum, par terre, où, avant qu'il puisse se protéger, il est piétiné du pas volontaire de vingt-quatre équipes de travailleurs clandestins mineurs.

Des alarmes vrombissent à m'en faire exploser la cervelle. Elles se sont déclenchées en même temps et hurlent de toutes parts. Le couloir est désormais plongé dans le noir, hormis quelques signalisations de sortie de secours.

Tandis que nous nous précipitons vers l'escalier du sous-sol, j'entends des bottes marteler le sol au-dessus. Leur vacarme me rappelle le grondement du tonnerre : il doit y avoir une armée entière.

Dans mon dos, la mélodie que Wisty joue à la flûte servirait à merveille de bande-son à un film d'horreur muet, en noir et blanc. Mais qu'est-ce qu'elle fabrique ?

— Par ici ! résonne une voix à l'extrémité du couloir, à l'opposé de l'escalier.

Byron ?

Après une volte-face, je mène tout le monde dans sa direction, priant pour qu'il soit toujours sous son meilleur jour. Mes « troupes » m'étonnent par leur rapidité ; elles doivent avoir l'habitude de se dépêcher quand on leur donne des ordres, histoire d'éviter les coups de bâton.

Seulement, les enfants ne surpassent pas en vitesse les gardes

bourrés aux stéroïdes. Les brutes bottées ne sont plus qu'à une vingtaine de mètres à présent. Une quinzaine ? une dizaine ?

Schliiiiiink-bzit ! La décharge électrique du pistolet me frôle la tête et heurte la rambarde métallique près de ma main.

Byron fait emprunter aux enfants un autre itinéraire. Une sortie souterraine secrète au sous-sol ? imaginé-je. De son côté, Wisty s'applique à imiter une joueuse de cornemuse zélée.

Dans le halo des sorties de secours, je remarque une forme improbable par-dessus mon épaule. Les soldats ralentissent et entourent ma sœur, hypnotisés par sa musique.

On va y arriver, pensé-je juste comme les décharges de six revolvers m'atteignent en plein dans le dos.

CHAPITRE 21

— C'est elle, marmonne L'Unique avec une haine mêlée de révérence forcée.

Les caméras de surveillance du Centre d'acculturation 73 avaient enregistré l'étrange revirement des gardes – l'élite du Nouvel Ordre, pourtant – soumis au contrôle d'un simple pipeau à trois octaves.

— Seule *elle* disposait des pouvoirs suffisants... reprend-il.

L'image est foncée, il a du mal à distinguer quoi que ce soit à la simple lumière des flashes d'alarme, mais il reste persuadé que Wisteria Allgood est l'auteur de ce crime. Seulement, comment elle et, à n'en pas douter, son frère insipide ont-ils réussi à s'insinuer dans l'école, sachant que ce ne sont que des adolescents stupides ?...

L'Unique se souvient de la dernière fois qu'elle lui a échappé, sur la place, puis de la folle course-poursuite à travers la ville. Elle et son frère sont des Passeurs. Autrement dit, ils peuvent emprunter les portails. Leur était-il possible de...

— Allez me chercher L'Élu qui Dirige les Troupes des portails ! Et que ça saute ! hurle-t-il.

Quelques instants plus tard, un jeune homme – cheveux peignés à la perfection, la raie au milieu, avec un bouc qui lui donne l'air stupide et un menton si peu proéminent que pour un peu on le prendrait pour sa pomme d'Adam – entre dans la pièce, accompagné d'une escorte composée de deux gardiens à la forte carrure. L'homme porte un uniforme militaire à l'insigne métallique des EPNO – les Élités des Portails du Nouvel Ordre. C'est l'emblème officiel des rares Passeurs tolérés dans le Nouvel Ordre qui constituent une équipe de commando spéciale.

— Commandant, l'interpelle Le Seul-L'Unique, pourriez-vous m'expliquer pourquoi personne ne m'a informé qu'il y avait un portail menant au sous-sol du Centre d'acculturation ?

— Votre Éminence, il n'y a pas de portail dans le bâtiment. Tous les rapports d'enquête concordent et sont revenus négatifs.

L'Unique renâcle avec une telle virulence que le commandant

sursaute.

— Vos paroles, si pleines de confiance et d'aplomb soient-elles, sont du vent à mes oreilles. Si je vous dis qu'il y a un portail ici, c'est qu'il y en a un ! Vous comprenez ?

— Je vous assure... Votre Éminence... tous les locaux ont été passés au peigne fin il y a moins d'une semaine.

— Nous avons recueilli des preuves de l'ouverture de petits portails depuis les dernières vingt-quatre heures. Il doit donc s'agir d'un nouveau portail. Vous saisissez maintenant ?

L'intéressé passe d'une jambe sur l'autre, visiblement très gêné.

— Oui, monsieur. (Il s'éclaircit la voix.) Avez-vous... envisagé la possibilité que des pouvoirs magiques soient en jeu, monsieur ?

Il émet un petit rire nerveux, conscient que le mot est banni, hormis dans les cercles haut placés, ou en cas d'urgence comme ici.

— Vous trouvez ça drôle ? rugit L'Unique.

Son ton est si glacial et contenu qu'il envoie des ondes de choc le long de la colonne vertébrale du militaire.

L'Unique se détourne pour regarder une nouvelle fois l'enregistrement vidéo, une grimace sur son visage alors que la sorcière escalade avec hâte une montagne de soldats... morts ? endormis ? pour s'enfoncer dans la pénombre.

— C'est celle qui a le don, aucun doute, grommelle-t-il.

— Je vous demande pardon ? répond le commandant en charge des portails.

— J'ai besoin que vous me disiez où mène le portail et aussi que vous déployiez vos meilleurs hommes sur place afin qu'ils infiltrent les Résistants de l'autre côté. Exécution ! Et vous n'avez pas intérêt à échouer.

CHAPITRE 22

WISTY

Les mots me manquent pour décrire avec précision l'euphorie à notre retour chez Garfunkel, sans oublier le concert de louanges à l'intention du héros. J'ai nommé Sa Majesté Whit Allgood le Vaillant. L'intéressé, à cause de sa vie antérieure de champion sportif, est naturellement habitué à ces témoignages de ferveur admirative. Moi ? La paysanne ? Pas franchement, non.

Janine se jette dans ses bras et mon frère ne semble pas s'en offusquer puisqu'il lui rend son étreinte avec obligeance.

Pendant ce temps, Emmet me désarçonne avec un câlin non seulement inattendu, mais qui dure un peu plus longtemps que ce à quoi je me serais attendue. Disons... qu'il a l'air de s'être lééééégèrement inquiété pour moi.

Il interrompt ma pathétique rêverie en frottant à deux mains ma tête à faire peur.

— La calvitie te va à ravir, poupée !

Et il éclate de rire.

Je rougis mais suis folle de joie malgré tout. Je plane à cent mille, si bien que même le statut de héros conféré à Byron, porté tel un héros de guerre par des enfants à la tête rasée, ne m'agace pas. Je laisse couler ; c'est clair que sans lui, nous n'aurions pas réussi.

Byron braille sottement – un effet indéniable de cet excès d'amour inédit dans sa misérable petite vie fouinesque et qui lui tourne la tête – avant de se laisser tomber à la renverse. La foule rugissante se le passe de bras en bras ; on dirait un chanteur dans la fosse d'une salle de concert. C'est la folie. D'un autre côté, c'est génial de célébrer quelque chose pour changer. Je m'enivre des sourires au lieu des traditionnels bains de larmes et des moues déçues, longues de six pieds.

Sasha me rentre dedans et je lui réponds d'un sourire jusqu'aux

oreilles.

— Si jamais la Fouine vient par ici, je la laisse tomber par terre, menacé-je, fidèle à mon personnage d'éternelle ingrate.

Sasha ignore mon sarcasme et crie pour couvrir le brouhaha :

— Tu ressembles à une chanteuse punk ! J'adore ! Ça te va trop bien.

— Toi, tu as l'air d'un seau de pus de lézard congelé ! rétorqué-je sans cesser de sourire.

— Je suis sérieux : tu fais vachement hardcore. Tu pourrais nous être utile au concert underground.

— Quel concert ? (On me bouscule soudain et je manque de perdre l'équilibre.) Tu ne crois pas qu'on a d'autres chats à fouetter ?

En vérité, je suis intriguée.

— Justement, le concert est super important. C'est l'occasion idéale pour recruter des nouvelles personnes sensibles à notre cause. Fais-moi confiance. Et si ça se trouve, on récoltera aussi des infos grâce à d'autres poches de résistance. Le bonus, c'est que le concert est une atteinte à toutes leurs précieuses règles !

Je mentirais si je disais que je ne meurs pas d'envie d'écouter de la vraie musique. Tout ou presque est interdit par le Nouvel Ordre pour une raison débile. Trop de trouble parmi la population, bla-bla-bla. Sans oublier les foules en liesse.

J'ai une soudaine soif de musique impossible à assouvir et on dirait que Sasha lit dans mes pensées. Il me prend à part et sort sa guitare de sous une vitrine de parfumerie.

— J'ai répété, annonce-t-il en entamant un riff que je reconnais avec joie sur-le-champ.

Je ne l'ai pas entendu depuis une éternité et j'en ai des frissons partout. Sans attendre, je commence à chanter dès la première mesure du premier couplet. Sasha s'arrête net.

— Tu connais ?

— Tu rigoles ? J'ai grandi avec cette chanson ! Passe-moi ta guitare.

Il s'exécute, avec une mine déconcertée. Mais dès que je touche la première corde, j'ai la sensation qu'un interrupteur vient d'être activé et que l'électricité se propage dans tout mon corps. Bien que la guitare ne soit branchée nulle part, on pourrait la croire connectée à une batterie d'amplis.

Je grimpe quelques marches de l'Escalator hors service afin d'avoir une bonne vue sur la foule en contrebas et j'entonne les premières mesures de la célèbre chanson. Les paupières closes, je sens les paroles monter en moi et les déverse dans un mélange d'euphorie et de douleur. Sur ma lancée, je chante *Born To Fly*, un classique écrit et interprété par Luce Winterstein, un de mes chanteurs préférés.

Alors que j'entame le dernier refrain, je rouvre les yeux sur une mer de visages tournés vers moi, Wisteria Allgood. Tout le monde m'acclame, siffle, applaudit. De son côté, Byron continue son pogo.

Je découvre soudain avec stupeur que les décibels, si puissants qu'ils font vibrer mes os, ne sont pas le fruit de mon imagination. Ils sont réels. Un mur d'enceintes s'est matérialisé comme par enchantement grâce à mes pouvoirs magiques.

Je donne le coup de poignet final, je tiens la note de l'autre main et lâche un « Oh yeah ! » en guise de conclusion.

C'est bien. Au moins, je ne suis pas rouillée.

CHAPITRE 23

WISTY

Tout ce qui entoure cet événement est interdit, proscrit et c'est peut-être ce qui le rend si attrayant. Il suffit d'un pas dans le Festival de musique de Stockwood pour être transporté hors du cauchemar du Nouvel Ordre dans un monde de rêve, régi par nous et nous appartenant ; un monde où le souffle pur de la musique, de l'excellente musique – la meilleure ! –, allume le feu du danseur qui brûle en vous, la danse étant également interdite, bien évidemment.

— Je ne sais pas ce qui est passé par la tête de Whit quand il a refusé de venir, dis-je à Janine qui marche derrière moi, se déhanchant elle aussi au son de la musique.

Mon frère, comme je m'y attendais, avait insisté pour rester chez Garfunkel et veiller sur les enfants, qui ne pouvaient pas bouger. Il avait ajouté – cette fois, contre toute attente – qu'il avait un mauvais pressentiment à propos d'une « poche vide de courant » et patati et patata.

Pourtant, cette expérience était unique dans une vie placée sous la menace du Nouvel Ordre.

— Quand on rentrera, je botterai les petites fesses musclées de Whit !

Mon allusion au derrière de mon frère fait rougir Janine. Cette fille ne pense qu'au cerveau et au cœur ; tout ce qui touche au reste du corps la met super mal à l'aise.

— Ouais. Alors que de nous tous, c'est lui qui a le plus besoin de ça, commente-t-elle d'une voix de thérapeute.

Le concert a lieu dans ce qui était l'ancien réservoir souterrain d'un petit village du nom de Stockwood. Entièrement asséché, ce n'est plus qu'une simple fosse de la taille d'un stade éclairé par des projecteurs portatifs comme on en voit le long des autoroutes en période de travaux. J'ai l'impression d'être sur le plateau de tournage d'un film à

cause de tous les gens que je vois défiler en habits, de la robe de moine moyenâgeuse au costume de ninja en passant par les capes noires et les visages couverts de maquillage blanc.

Pas étonnant que toute impulsion créative ait été étouffée. Beaucoup trop cool pour que le Nouvel Ordre puisse gérer sans flipper.

— Je ne savais pas que c'était une soirée déguisée sur le thème « Ton héros de BD préféré », lancé-je à l'intention d'Emmet et de Sasha.

— Ce n'est pas exactement ça, répond ce dernier. Ils sont venus costumés en personnages de livres et de films pour rendre hommage aux œuvres qu'ils aimaient et qui ont été interdites.

— Qu'ils aiment, rectifié-je. Au présent.

Je ne laisserai pas le Nouvel Ordre nous prendre ça.

— Absolument, acquiesce Emmet d'une voix traînante. Tout est question d'émancipation ici.

Je comprends parfaitement ce qu'il veut dire. Il y a des bannières et des écriteaux partout qui portent les slogans : « Le Nouvel Ordre ne passera pas » et « Message au NO : tu ne nous auras pas ! ».

Au même instant, une immense secousse, accompagnée de débris et de poussières qui tombent en rideau depuis le plafond. La panique s'empare de moi. Persuadée que des soldats vont nous tomber dessus pour nous terroriser, je jette des regards affolés de tous côtés.

L'assemblée au complet, d'abord refroidie, se fige mais, voyant qu'il n'y a pas de réplique, elle reprend son élan communautaire, ses chants et son prosélytisme en faveur de la Résistance. C'est comme s'il ne s'était rien passé. Une bombe du Nouvel Ordre a dû atterrir juste au-dessus de nous. Pas de quoi en faire un plat. Rien qu'une autre source d'énervement.

À ce propos, la Fouine – qu'on ne présente plus – vient vers nous après un coup de menton dans notre direction.

— Salut, la compagnie !

Avec son sourire suffisant, Byron me donne la nausée.

— Je nous ai dégoté des laissez-passer VIP pour aller en coulisses ! C'est l'éclate !

C'est l'éclate ? J'ai bien entendu ? Visiblement, toutes les fois où je lui ai répété d'arrêter de s'exprimer comme un intello débile ont fini par payer, seulement, je ne suis pas certaine d'aimer le résultat.

— Ça ne m'intéress...

— Tu as des laissez-passer pour aller en coulisses ? m'interrompt Janine. Ça signifie qu'on va pouvoir rencontrer les Bionics ? s'écrie-t-elle en parfaite midinette.

Étonnant. Jamais je n'aurais cru qu'elle avait l'âme d'une groupie. Elle soulève Byron du sol pour le serrer dans ses bras. Waouh ! Les Bionics doivent solidement déchirer.

— Je croyais que c'était une soirée de jeunes talents ouverte à tous les amateurs.

— Oui, confirme Byron au moment où Janine le lâche. Mais ils font un concert gratuit. Pourquoi tu demandes ? Tu comptais monter sur scène ?

Mes joues s'empourprent alors que Byron reprend la parole sur un ton mielleux.

— Eh bien, je te mets tout de suite sur la liste. C'est comme si c'était fait.

— Oublie ! (Hors de question d'accorder ce plaisir à la Fouine.) Ça ne m'intéresse pas. Laisse tomber.

— Allez, Wisty, intervient Janine. Tu étais super chez Garfunkel.

Au même instant, une autre bombe s'écrase au-dessus de nos têtes et des gravats tombent du plafond. Byron reste impassible, se contentant, après une volte-face, de fondre sur l'estrade d'un pas furieux.

Janine, Emmet et Sasha discutent avec engouement pendant que, dans mon coin, je ne peux réprimer ces pensées : *Euh... pas top comme timing – la grotte au beau milieu des bombardements ! Pour le même prix, des tonnes de roches pourraient s'abattre sur nous et nous enterrer vivants, non ?*

Mais sur scène règne déjà une incroyable énergie. Sur les planches, un groupe de chanteurs reproduisent les sons de toute une formation musicale avec leurs seules cordes vocales. Certains imitent des guitares, d'autres des basses, d'autres encore des batteries, des trompettes ou des instruments qui n'existent même pas.

Janine les montre du doigt en gloussant. On dirait que sa simple présence ici change son comportement du tout au tout. Elle devient si... normale.

Ensuite, on regarde des mecs s'affronter dans une sorte de ballet. Ils sautent, ils tournent, ils bondissent dans des vrilles et défient les lois de la gravité.

Après, une troupe de danseurs époustouflante effectue un numéro entier sur des échasses. Les artistes se succèdent sans fin...

La chose qui me redonne de l'espoir dans notre lutte contre le Nouvel Ordre, c'est de constater qu'on a autant de talent.

Du talent... et de la passion.

C'est précisément ce qui effraie les gens du Nouvel Ordre en nous, pas vrai ? On a ce qu'ils n'ont pas. Un don.

CHAPITRE 24

WHIT

Qu'ai-je fait ?

Je suis assis sur le toit de Garfunkel, détruit par les bombes, un journal sur les genoux. Comment ai-je pu écrire un truc pareil ? Pire ! Comment une telle idée a-t-elle pu me venir à l'esprit ?

Je n'ai pas piqué mon poème à lady Myron ni à personne d'autre. Je suis à cent pour cent responsable de cette prose rebutante.

Les yeux fixes, droits sur la ligne d'horizon, au-delà de la banlieue de cette ville dévastée et des collines à l'herbe jaunie, j'aperçois un escadron de bombardiers. Sans se presser, ils passent devant le soleil couchant, des traînées roses derrière eux. Où va le monde ? Pourquoi tout ce qui était normal hier n'existe plus aujourd'hui ? À moins que ce ne soit toute cette histoire avec Celia qui, peu à peu, me rende dingue et me transforme en poète obsédé par la mort ?

Des voix viennent subitement interrompre le flot de mes pensées.

Je m'élance vers le bord du toit et baisse les yeux sur la rue trouée de cratères à cause des bombardements. Un petit clan de paumés en tee-shirts noirs et jeans se dirige vers l'entrée du bâtiment en riant. Je ne les connais pas ; ce que je sais, en revanche, c'est qu'aucun employé du Nouvel Ordre ne porte des vêtements pareils. Ni n'a les cheveux longs.

N'empêche, j'ai un mauvais pressentiment, écho de ma conversation avec Wisty avant son départ pour Stockwood en compagnie des autres.

Je descends l'escalier de secours plus vite que mon ombre, histoire de jeter un œil de plus près.

En fait, c'est un groupe qui cherche le Festival de Stockwood. Comment des musiciens peuvent-ils n'avoir aucune idée de comment se rendre au plus grand concert du Monde Libre ? Un peu louche mais bon...

Autre objet de suspicion : eux ! Ils sentent le crétinisme à plein nez. Ils passent leur temps à ricaner et à se donner des tapes dans le dos en scandant des « clairement » et « sans déc' » à tue-tête à la manière de conseillers d'éducation qui se donneraient un peu trop de peine pour paraître *in*.

Le chef de la bande – un type aux cheveux surgominés avec un affreux bouc naissant – me toise des pieds à la tête.

— C'est chez toi ici ? demande-t-il.

— Pas chez moi en particulier. Et il n'y a personne d'autre que moi d'ailleurs.

— Ils sont au festival de musique ?

— Un truc dans le style, oui.

— Tu connais le chemin ? Comme je te disais, on est un groupe. On s'appelle les Z'epnos. Jamais entendu parler de nous ?

Au lieu de la réponse qui s'impose, je me contente d'un haussement d'épaules.

— Je crois que ça se passe dans un stade de la ville d'à côté, en prenant l'ancienne autoroute, à une trentaine de kilomètres au sud d'ici.

— Ah ouais ? On m'a parlé du nord, mec. La direction opposée.

— Moi, c'est ce que j'ai entendu. Honnêtement, je n'en sais pas plus, les gars. Désolé.

— Eh bien, on reviendra ici si tu nous as envoyés dans la mauvaise direction, répond-il sur un ton menaçant. Ah ! Autre question : tu sais si Wisteria Allgood sera là-bas ? À Stockwood ?

— Wist-qui ? répliqué-je en masquant au mieux ma panique.

— Wisteria Allgood, la dirigeante des Jeunesses Résistantes, insiste-t-il.

— Son nom me dit quelque chose...

C'est de pire en pire. Le terme « Jeunesses Résistantes » n'est pas le genre d'étiquette qu'on utilise pour parler de nous.

Réprimant un frisson, je considère les types d'un air détaché.

— Bon, faut que je file. J'ai rendez-vous avec des amis pour taper la balle. Ça vous tente ?

— Notre truc, c'est la musique, pas le sport, rétorque-t-il en me lançant un regard de défi. Allez, venez ! On ferait mieux de se mettre

en route si on veut pousser un jour la chansonnette.

Sur ces paroles – la preuve que ce sont tout sauf des musiciens –, ils tournent les talons. Je les suis du regard jusqu'au coin de la rue.

Dès que j'ai la certitude que la bande de mauvais acteurs est partie, je remonte l'escalier de secours en quatrième vitesse. Dans ma chambre de fortune, je rouvre mon journal à la page du poème que j'ai relu plus tôt. À sa place, un message apparaît comme par enchantement et me fait l'effet d'un coup de poing en pleine figure.

REJOINS TA SŒUR. ELLE A BESOIN DE TOI.

NE FAIS CONFIANCE À PERSONNE.

L'écriture est familière. Elle me rappelle celle de mon père.

Un clignement d'œil et le message a disparu.

Je feuillette fébrilement les pages dans l'espoir de le retrouver et de m'assurer que je n'ai pas halluciné, mais je ne découvre que mon ancien poème.

La panique s'empare à nouveau de moi.

Qu'est-ce qui m'a pris d'écrire un poème de six pages au sujet de la mort de ma sœur ?

CHAPITRE 25

WISTY

Je dois reconnaître que je flippe en voyant le niveau des artistes qui se succèdent sur les planches. Je sais aussi que les spectateurs réunis ici peuvent se montrer féroces quand ils n'aiment pas votre musique.

Pire, je suis tombée assez bas pour quasi remercier Byron des laissez-passer qu'il nous a obtenus pour que nous puissions regarder le spectacle des coulisses. Nous sommes si près que nous pouvons voir les gouttes de sueur, la mimique des chanteurs quand ils forment un mot en particulier et même la vitesse à laquelle les doigts d'un guitariste glissent sur les cordes.

Le tour des Bionics arrive enfin.

Aaaah, je comprends mieux le changement total de personnalité de Janine. C'est le groupe le plus canon que j'aie entendu de ma vie. Comment je le sais ? Parce que leurs gouttes de sueur sont en réalité attirantes et non l'inverse. En général, j'associe la transpiration aux câlins collants de mon frère après une compétition d'athlétisme.

Avec ces musiciens, c'est complètement différent. Comme s'ils échappaient à toutes lois. Le bassiste et chanteur, le guitariste et le batteur – mon préféré des trois, physiquement, même si je ne dirais non à aucun d'eux s'ils me demandaient de sortir avec eux – me frôlent à leur entrée sur scène. Leur aura de stars du rock est quasi palpable, magique.

Ils prennent leurs instruments pendant que le chanteur baraqué remercie humblement la foule de fans. Je me surprends à pousser un cri aussi perçant que celui de Janine. Pas étonnant que les Bionics aient été proscrits par le NO.

Quand tout à coup... que se passe-t-il ? Comment ont-ils...

Une gigantesque affiche représentant Le Seul-L'Unique se déroule soudain derrière le groupe.

Je suis consciente que ce n'est qu'une affiche, mais j'ai les jetons

malgré tout ; oui, le visage surdimensionné qui envahit la scène me terrorise.

Le silence se fait aussi dans l'assistance. Une simple photo du monstre suffit à plomber l'ambiance d'une salle de concert entière !

Mais là – la classe ! –, le groupe joue son premier accord et l'affiche s'enflamme dans le coin inférieur gauche. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, l'image se consume totalement sous les acclamations et les cris de joie de tous les spectateurs.

J'ai du mal à l'exprimer. C'est-à-dire... je sais que je suis incapable de faire aussi bien qu'eux, mais, au lieu d'être intimidée, je suis deux fois plus motivée et pleine d'une inspiration nouvelle.

Ce qui est une bonne chose aussi dans la mesure où leur performance – huit chansons super – se termine vachement vite. L'instant d'après, on annonce la personne suivante – « une petite perle venue tout droit de... Garfunkel le grand magasin » ?

— Wisteria Rose Allgood ! Applaudissez-la bien fort !

Le batteur des Bionics va jusqu'à m'adresser un clin d'œil en sortant de scène. Aussitôt, en partie pour masquer une teinte rouge pivoine qui me trahirait, je me précipite à leur place, sur les planches.

CHAPITRE 26

WISTY

— Euh... bonsoir, tout le monde, finis-je par dire après quelques secondes d'immobilisme absolu.

Cas clinique du complexe de la statue. Où ai-je mis les pieds ?

Des projecteurs aveuglants et, encore plus impressionnant, des centaines, disons plutôt des milliers de paires d'yeux sont rivés sur moi.

C'est clairement plus que ce à quoi je m'attendais et ce à quoi je m'étais préparée. Je suis à la fois... terrifiée et exaltée. J'ai une impression étrange de communion avec tous ces gens. Nous sommes tous dans le même bateau : nous contre les grands méchants du NO, pas vrai ? Ils sont armés, mais nous sommes beaucoup plus nombreux.

— Sensas, ces Bionics, vous ne trouvez pas ?

Malgré cette entrée en matière grotesque, le public me gratifie d'un tonnerre d'applaudissements. Cool. Ils sont d'humeur généreuse, je suppose.

— Alors... je vais vous chanter deux ou trois chansons, m'efforcé-je d'articuler sans bégayer ni débiter mon speech à toute vitesse. Mais d'abord, je voudrais vous rappeler une chose importante. Vous savez qu'en dehors du Monde Libre, nous sommes dépassés en nombre ?

— Ouuuuh ! hue l'assemblée.

— Et vous savez qu'une grande partie d'entre nous ont été enlevés, pas vrai ? Pas seulement des enfants, des bébés même ! Ils ont pris le contrôle des villes. Du pays. Des flottes aériennes. Des chars d'assaut militaires.

Comme par hasard, au même instant, le sol se met à trembler à cause d'une nouvelle explosion en surface.

Les huées redoublent.

— Par contre, ce qu'ils n'auront jamais, c'est notre âme. Ça, ils ne peuvent pas s'en emparer !

Des acclamations remplacent les « ouuh ».

— Et ce n'est pas tout ! Ainsi qu'une fillette me l'a rappelé dans l'une de leurs affreuses prisons, ils ont également peur de nous. C'est pour cette raison qu'ils nous pourchassent et qu'ils bâtissent leur conspiration et leur propagande contre nous. Pour ça qu'ils bom...

Un autre tremblement secoue les lieux.

— ... bardent le monde comme s'il n'y aura jamais de demain. Parce qu'à leurs yeux, demain n'existe pas en effet. Il n'y a pas de génération future. Pas de futur tout court. Alors que ça non plus, ils ne l'auront pas ! Ni maintenant ni jamais !

Les acclamations qui suivent durent plusieurs minutes. Je n'ai jamais vécu un truc aussi grandiose.

— Une dernière chose, reprends-je lorsque les cris se sont tus. (Je sors ma baguette – celle que ma mère m'a donnée la nuit où Whit et moi avons été kidnappés.) Ils n'auront pas non plus notre... magie !

Sur ce, j'attrape une guitare et de nouvelles lumières s'allument pour révéler un autre mur d'enceintes qui s'élève jusqu'au plafond. Grâce à lui, je vais faire encore plus de bruit que les Bionics.

J'entame mon premier morceau dans un des moments les plus heureux de toute ma vie...

En tout cas jusqu'à ce que Byron monte sur scène avec une basse pour m'accompagner.

CHAPITRE 27

WISTY

En dépit du roi des fouines dans mon groupe, je comprends pourquoi les gens rêvent de devenir des stars du rock. La décharge d'adrénaline est incomparable. Cette cuvette sert d'ampli naturel et la réverbération confère à ma voix la puissance d'une chorale d'anges du hard-rock.

Tout à coup, je m'aperçois que le public est conquis. Des centaines, peut-être même des milliers de spectateurs bougent en rythme avec moi, au son de ma mélodie, de mes paroles.

Enfin... toutes ne sont pas de moi.

La première chanson terminée, quand j'ai l'impression que mes joues vont se fissurer tellement je souris jusqu'aux oreilles d'euphorie, j'annonce le morceau suivant.

— Celui-là, c'est pour mon frère Whit. Il a écrit les paroles mais, malheureusement, il ne pouvait pas être présent ce soir.

En vérité, je suis plutôt soulagée que Whit ne soit pas là. Dans le cas contraire, je serais forcée d'expliquer comment j'ai recopié les paroles de son journal pendant qu'il dormait. Je n'ai aucun regret. Pas le moindre. En lisant les paroles, j'ai instantanément eu envie de les mettre en musique.

— La chanson s'intitule *The Fire Outside* et elle commence comme ça.

J'entame la mélodie, simple et claire.

Byron patiente pendant plusieurs mesures avant de jouer quelques accords. Nous sommes tellement synchro – musicalement parlant, je veux dire – que c'en est presque énervant. Visiblement, il devait se défendre en basse dans l'orchestre du lycée et là, je dois admettre que son sens du rythme m'épate. Avec sa chemise sortie de son pantalon et ses cheveux décoiffés – pour une fois ! –, il a presque l'air à sa place ici, dans son rôle de rocker.

Les flammes des briquets dansent dans l'assistance qui se balance au son de notre musique.

Byron et moi jouons les accords finaux quand, tout à coup, le poète d'un mètre quatre-vingt-deux en personne apparaît au fond de l'amphithéâtre. Le voilà ! Le cou tendu, il cherche des yeux quelqu'un avec une expression affolée sur le visage.

Il fend à présent la foule en direction du podium. De son index, il mime le mouvement d'une lame en travers de la gorge et pointe ensuite les loges sur la gauche.

Il se passe clairement quelque chose.

CHAPITRE 28

WISTY

L'appel de la scène et du public est irrésistible pourtant et je termine ma chanson. Whit mérite d'entendre ses merveilleux mots entonnés pour le public.

La dernière note éteinte, je me précipite en coulisses où je m'attends à ce qu'il me saute dessus, voire qu'il m'étrangle sans une seconde de répit, mais... surprise ! mon frère manque à l'appel. Je ne le vois nulle part.

— Magnifique, ta performance ! me félicite Byron tandis que je cherche des yeux Whit. Si jamais tu ne perces pas dans la sorcellerie, tu pourras toujours te lancer dans une carrière de musicienne. C'est vrai, depuis le jour où tu as quitté l'orchestre de l'école – en quelle année, déjà ? CM2 ? –, j'ai toujours cru ton cas désespéré.

— Ah ouais ? Mais il faut dire que tu as mis du temps à comprendre qu'on ne mesurait pas les gens à leurs bulletins de notes et à leurs activités extrascolaires.

— Naturellement ! (Il avance d'un pas vers moi avec cet air d'intello agaçant.) J'aurais dû te prendre au sérieux bien plus tôt, Wisty. Et je voudrais me rattraper.

Pouah ! Ne me dites pas qu'il est en train de faire ce que je crois, si ? Pitié, rassurez-moi : Byron-Swain-le-lèche-bottes-du-lycée n'est pas en train de jeter ses sales pattes de fouine sur moi, hein ? Je n'ai pas envie de lui faire de la peine, surtout un soir comme aujourd'hui. Seulement, il ne me laisse pas franchement le choix...

— J'ai eu tort de te sous-estimer, insiste-t-il en s'approchant encore davantage (s'il continue comme ça, il va se retrouver sur moi). Bon, c'est vrai que tu as toujours été superbe – ça, ce n'est pas un scoop –, mais je ne crois pas avoir jamais pleinement apprécié... l'intellect caché sous... tes mauvais côtés.

Un sourire en coin, il prononce « mauvais côtés » sur un ton qui

sous-entend clairement qu'il pense aussi à autre chose. Beurk, il me dégoûte. Je ne mange pas de ce pain-là. Non merci !

— Tu sais, Byron, c'est peut-être un effet secondaire du concert, mais je viens d'avoir un renvoi, alors, à ta place, je reculerais un peu.

— Oh, laisse-moi t'aider.

Il joint le geste à la parole et je crois que je vais vraiment vomir ! Avant que j'aie le temps de riposter, il me conduit au canapé du « foyer des artistes » recouvert de coussins fauchés dans des maisons bombardées.

Personnellement, je suis tellement abasourdie par le plan drague de Byron-Fayot-Swain que je n'arrive plus à réagir. J'aurais dû le jeter de scène quand j'en avais l'occasion.

— Je connais des super techniques de massage pour se remettre d'une fatigue intense.

Au même instant, cependant, les Bionics entourés d'une nuée de groupies déboulent dans la pièce en compagnie de mon frère.

CHAPITRE 29

WHIT

— Que se passe-t-il ? me lance Wisty en s'extirpant des griffes de Swain.

Dans des circonstances ordinaires, je flanquerais à Byron une raclée pour avoir osé approcher ma sœur, mais, là, je suis simplement soulagé de voir que ce n'est pas l'un des faux rockers qui furetaient chez Garfunkel.

Ma main à couper qu'ils sont ici, quelque part, à la recherche de Wisty. Je suis désormais persuadé qu'elle a quelque chose qu'ils veulent. À tout prix.

— Des espions du Nouvel Ordre, lui raconté-je. Ils te cherchent. Alors, la prochaine fois que tu as envie de mettre le feu à une salle de concert, Wisty, tu me tiens au courant, d'accord ? Que j'aie l'occasion de te dire que c'est une idée absolument débile, tu vois ?

— Han ? Des espions ? Quels espions ? relève-t-elle sans avoir l'air plus tourmenté que ça.

Pendant ce temps, elle couve des yeux une bande de pseudo-rockers flanqués d'une horde de fans piaffant de l'autre côté de la pièce.

— Wisty, écoute-moi attentivement. Il y a des mecs qui sont venus chez Garfunkel. Ils ont posé des questions sur le concert et sur toi. Ils étaient déguisés en vieux rockeurs *has been*. C'est clair que c'étaient des patrouilles du Nouvel Ordre. Voire pire.

Elle tourne à nouveau la tête en direction de la bande de groupies et je suis forcé de lui prendre le visage à deux mains pour qu'elle me regarde.

— Oh ! Ah, d'accord. (Ma sœur cligne plusieurs fois des yeux. Enfin, elle m'écoute !) Ils sont ici ? Je dois m'inquiéter ?

— Je leur ai donné de fausses indications, mais je ne pense pas

qu'ils ont été dupes. On ferait mieux de filer.

Je m'empare de sa main mais elle se dégage.

— Whit, ça va ! C'est probablement l'endroit le plus sûr de toute la ville. On est entourés d'un milliard d'habitants du Monde Libre remontés à bloc contre le Nouvel Ordre. Sans oublier que la moitié d'entre eux, au moins, sont armés...

— Des pistolets en plastique, lui rappelé-je, sourcils froncés. C'est un déguisement !

Wisty répond d'un haussement d'épaules.

— Des costumes, bref ; on s'en fiche. On est intouchables ici. Tu ne t'en rends pas compte ? C'est incroyable comme sensation.

Ses pupilles sont toujours enflammées par une sorte d'euphorie que je ne saisis pas. J'ai brusquement un flash : je me projette dans l'avenir et vois Wisty, en star de la chanson ; on l'interviewe vingt-cinq ans après que sa carrière a commencé à décliner. *Ils ont drogué ma boisson ce soir-là*, insiste-t-elle. *Sans que je m'en aperçoive. Et après, je suis devenue accro.*

Je secoue à présent ma sœur. Sa tête se balance comme celle de ces chiens sur la plage arrière des voitures.

— Wisty, réveille-toi ! Je sais que tu ne me crois pas, mais je te répète que j'ai un terrible pressentiment.

— Un pressentiment du genre qui augure le risque qu'un chien enragé me morde et m'infecte, intervient Byron qui, comme d'habitude, s'immisce toujours au pire moment dans la conversation. « *While the fire inside me glows, the fire outside you grows*¹. »

Je le crois pas ! Qu'est-ce que la Fouine vient de dire, là ? C'est de moi, ça. C'est dans mon journal.

— Qu'est-ce que... (Mes yeux sont sur le point de sortir de mes orbites.) Tu t'es permis de lire mon journal, espèce d'enfoiré ?

C'est plus fort que moi : je l'empoigne par le colbac. J'ai eu mon compte de notre soi-disant chef de la semaine.

Wisty sort enfin de sa rêverie comateuse.

— Whit ! (Elle essaie de me faire lâcher Byron. C'est la première fois qu'elle prend sa défense ! Je ne vous avais pas dit que la Terre tournait à l'envers ?) Byron connaît les paroles parce qu'il m'a entendu les chanter il y a quelques instants, sur scène.

Han ? Je me demande comment j'ai fait pour ne pas les reconnaître

quand je suis arrivé. J'étais trop concentré sur la sécurité de ma sœur... Une minute...

Wisty a lu mon journal ? Non mais quoi encore ?

Je relâche Byron, mais pas avant de l'avoir poussé une dernière fois pour la forme. Je fixe un moment Wisty. J'ai peut-être mal compris ?

— C'est ce que tu chantaient tout à l'heure ? Un de mes poèmes ?

— Tu n'as même pas écouté ?

Elle poursuit, un ton plus bas :

— C'était un hommage à ton talent, Whit. J'adore ta poésie ; je trouve ça super beau.

Wisty s'approche pour m'étreindre mais, déjà, je me précipite hors de la pièce.

— Vous faites la paire, tous les deux ! hurlé-je par-dessus mon épaule au traître et à ma sœur.

1- Littéralement : « Et quand le feu en moi flamboie, le feu, dehors, croît. »

CHAPITRE 30

WISTY

Je m'apprête à m'élancer derrière mon frère quand mon corps est en quelque sorte paralysé par une voix extraordinaire qui s'élève dans mon dos.

— Où est-ce que tu as eu ta baguette ? C'est une pièce de collection, pas vrai ?

En me tournant, je plonge les yeux dans ceux du batteur des Bionics, qui m'ensorcellent.

C'est à moi qu'il parle. *Le batteur des Bionics est en train de me parler ?*

Je me fais du souci pour Whit, si, si, je vous assure. D'un autre côté, il va s'en tirer, pas vrai ?

Le champion des baguettes est encore plus beau de près que derrière son instrument. À supposer que ce soit possible. Il passe ses longues mèches ondulées noires derrière ses oreilles, mais, aussitôt, elles retombent devant ses yeux. Irrésistible... J'observe ses lèvres pulpeuses bouger, mais, bien évidemment, je n'ai aucune idée de ce qu'il raconte. Je ne crois pas que le bruit d'un crash de voiture pourrait couvrir le martèlement de mon cœur, à cet instant précis. Idiot ? Peut-être. Marrant ? Clairement.

— Euh... pardon ? finis-je par réussir à articuler.

Incapable de soutenir trop longtemps son regard de braise brun, je me réfugie dans la contemplation de son tee-shirt noir délavé sur lequel est écrit : « PAS D'ORDRE ». Il me plaît ; ça fait déjà un point commun.

— Ta baguette. C'est drôle pour une guitariste interprète de se trimballer avec une baguette.

J'aime aussi son sourire. Gentil mais pas trop ; juste ce qu'il faut, quoi !

— Oui, je sais, dis-je en lui rendant son sourire, peut-être un peu exagéré et qui découvre trop mes dents. C'est un cadeau de ma mère. Une sorte de porte-bonheur. C'est une pièce de collection, oui.

— Je m'en doutais. Alors, ta mère joue de la batterie ?

Je n'ai pas très envie de tout gâcher avec une réplique du genre : « Je crois que ma mère était sorcière et que la baguette est en réalité magique ; c'est pour cette raison qu'elle me l'a donnée le jour où je me suis fait kidnapper. » Pour plomber l'ambiance, il n'y a pas mieux !

— Jouait, décidé-je de mentir. (Aïe ! Ma mère n'apprécierait pas que je parle d'elle au passé.) Je veux dire... joue. (Encore pire...) Enfin, jouait.

Je m'enfonce et mon visage passe du rose pâle au fuchsia en l'espace de trois petites secondes.

Le dieu de la batterie, pourtant, me considère avec... compassion ?

— Je sais, ce n'est pas évident. (Comment a-t-il réussi l'exploit de comprendre quoi que ce soit à mon baratin confus ?) On est beaucoup dans ce cas, à ne pas savoir si on doit parler de nos parents au présent ou au passé.

Il pose une main réconfortante sur mon bras et mon cœur se soulève. Aaaah, il est tellement gentil. Tellement compréhensif !

Il reporte son attention sur ma baguette.

— Je peux jeter un œil ? Ça ne te dérange pas ?

— Euh... non, pas du tout.

Je lui tends la baguette, mais, dès qu'il en effleure le bout, il bondit en arrière en poussant un cri de douleur.

— Ça brûle ! (Il met le tranchant de sa main dans sa bouche.) C'est quoi ce truc ?

— Oups ! Je suis désolée !

Je baisse les yeux sur la baguette qui, dans ma paume, n'est même pas tiède. L'extrémité, en revanche, rougeoit à l'endroit où il a tenté de la saisir.

— Je ne me doutais pas qu'elle pouvait faire ça. Je ne voulais vraiment pas...

— Ne t'inquiète pas, me coupe-t-il en secouant la main et avec une grimace souriante mais qui trahit sa douleur. Ce n'est rien du tout. Surtout en comparaison avec ce que subissent tous les jours les enfants dans les pseudo-« écoles » du Nouvel Ordre.

— Tu y es déjà allé ? lui lancé-je, étonnée.

— Pas encore. C'est un peu risqué. Mais des fans nous ont rancardés sur le dernier établissement où vous avez fait un raid.

— Euh... Comment tu es au courant ?

— On ne parle que de Whit, Byron et toi dans le canal d'infos clandestin, explique-t-il avec un haussement d'épaules. Vous êtes célèbres. Mais sans avoir la grosse tête.

Byron, avec ses oreilles supersoniques, entend qu'on a prononcé son nom et, en moins d'une seconde seulement, il vient se poster à mes côtés.

— Les gens en sont presque à écrire des chansons de folk sur toi, Wisty, poursuit le batteur. Le centre que vous avez visé appartient à un système d'exploitation et d'expérimentation. Le Nouvel Ordre les appelle Complexes d'éducation juvénile et de rapatriement. Une façade pour exploiter de la main-d'œuvre bon marché, ni plus ni moins.

— C'est révoltant, s'indigne Byron.

Il est plus collant qu'un chewing-gum tout ratatiné à la semelle d'une chaussure, celui-là !

— Il y a pire, reprend le batteur. (Je m'aperçois que je ne connais même pas son nom.) Un autre endroit : le CTNM, Centre du Tout Nouveau Monde. D'après ce qu'on a entendu, ils procèdent à des expérimentations sur tous les détenus. Sur des enfants aux dons « spéciaux », dit-il en mimant les guillemets, comme ton frère et toi.

Personne ne parle pendant quelques instants, le temps de mesurer la gravité de la situation. Je détache alors mon regard du sien.

— Je ferais mieux d'aller retrouver mon frère. Il faut que je lui raconte.

— Oui, approuve Byron sur un ton autoritaire comme s'il était mon aide de camp, voire, pire, mon copain. Tiens-nous au courant, conclut-il à l'intention du batteur avant de me prendre par la main pour me tirer vers la porte.

Il faut s'appeler Wisty pour gâcher une superbe histoire avec le mec le plus canon qui soit... et se retrouver main dans la main avec Byron...

Rien à voir avec le fait d'avoir un don spécial. C'est plutôt la poisse que j'ai, oui.

CHAPITRE 31

WISTY

La poisse, oui. Mais pas pour longtemps visiblement.

Parce qu'Eric – j'apprends enfin son nom – et le reste des Bionics décident de rentrer avec nous chez Garfunkel.

Whit ne semble pas réjouï par la perspective. J'ai comme l'impression qu'il ne leur fait pas confiance. En outre, il est toujours fâché contre moi à cause de cette histoire de journal. Seulement, face à Sasha, Emmet, Janine et moi qui votons en faveur des Bionics, il ne peut pas dire non.

Nous nous apprêtons à entonner une version a cappella de *The Fire Outside* quand, soudain, Whit appuie sur la pédale d'accélérateur tout en virant dans un demi-tour sec. La main d'Eric, dans l'opération, glisse de son genou jusque sur ma main. Elle est bien où elle est. Personnellement, je ne ressens aucun besoin pressant de la bouger.

— Attachez vos ceintures ! s'écrie Whit. On a la police du Nouvel Ordre aux trousses.

— La police ? relevé-je, incrédule. Que fichent-ils dans le Monde Libre ?

— Bonne question ! réplique mon frère. Et comment ont-ils fait pour nous trouver en est une tout aussi bonne. Maintenant, accrochez-vous !

La voiture accélère ; à la hâte, je me retourne pour lancer un regard en arrière. Trois patrouilles de police du Nouvel Ordre pleines d'artillerie lourde nous foncent dessus. Ça sent mauvais. Whit prend un virage serré à gauche et nous nous retrouvons tous propulsés du côté droit de l'habitacle.

Ma tête heurte la poitrine d'Eric. Comment tirer parti d'une mauvaise situation – leçon numéro un !

— Désolée, marmonné-je.

— Pas de souci, chuchote-t-il.

Là-dessus, Whit tourne à droite toute et nous sommes projetés du côté inverse du véhicule.

Malheureusement, j'atterris sur les genoux ou presque de Byron. Beurk.

— On est cernés ! crie Whit en freinant sec. Il faut sortir ! Dispersez-vous. Avec un peu de chance, ils ne nous attraperont pas tous.

— Non ! refusé-je dans un hurlement. Ce n'est pas la meilleure solution. Sérieux ! Restons dans la voiture.

Tous les autres me toisent comme si j'étais folle. Et s'il avait raison ? On le saura bien assez tôt.

— Vous connaissez la chanson *Magic Truck* des How ?

Eric commence à battre la mesure avec son pied. Le bassiste et le guitariste prennent leurs instruments.

Entre-temps, les patrouilles s'arrêtent pour nous encercler. L'un des officiers prend la parole dans le porte-voix :

— Sortez immédiatement du véhicule et allongez-vous par terre.

Je fais signe aux musiciens de continuer à jouer. Le chanteur se lance et je me joins à lui. L'osmose est instantanée. À croire qu'on a répété ensemble depuis des mois.

Les policiers frappent les côtés de la camionnette. On leur répond en haussant le son.

Et puis, on n'entend plus les hommes du tout – élémentaire : le camion s'est hissé à plusieurs mètres du sol.

Oui, oui, vous avez bien compris.

La musique était magique. C'est elle qui a tout fait. La camionnette poursuit son ascension.

Je jette un œil par-dessus mon épaule aux véhicules de police. Un des agents flanque son chapeau par terre de frustration.

— C'était moins une. Beaucoup trop juste ! commente Byron qui voit toujours le verre à moitié vide.

— Mais ça a marché ! Youhou ! m'exclamé-je.

Alors, sans pouvoir m'en empêcher, je passe mes bras autour du cou d'Eric. Mon verre à moi vient juste de se remplir à ras bord.

C'est la meilleure soirée que j'ai passée de toute ma vie.

CHAPITRE 32

WISTY

Je CROIS qu'on s'est embrassés. Je n'en mettrais pas ma main à couper, mais presque. Je pense qu'Eric embrasse bien. Mais comment en être sûre ? Je n'ai que des souvenirs flous de la soirée...

À mon réveil chez Garfunkel, le lendemain matin, les deux premières pensées qui me viennent sont : 1. Ai-je rêvé que je m'endormais entre les bras du batteur ou bien est-ce réellement arrivé ? 2. Où est ma baguette ? Je ne la vois plus.

C'est toujours mon réflexe au saut du lit : mais quand je tâte, elle n'est pas là.

Cata. Méga cata. C'est ma baguette magique. ET un objet de famille d'une grande valeur.

Tous les autres dorment encore, morts de fatigue après les festivités de la veille. Je me lance donc dans une chasse au trésor.

La nuit, je la garde toujours sous mon oreiller. Ou sous le truc qui me sert d'oreiller, selon les circonstances. Mais là, elle est introuvable. Pas sous le matelas non plus. Ni dans mon manteau ou encore dans mon sac à dos. Ma baguette ! Envolée !

Si, au lieu de pleurnicher, tu réfléchissais, Wisteria. Qu'est-ce qui a changé, hier soir, comparé à toutes les autres nuits que tu as passées jusqu'ici chez Garfunkel ?

Eh bien... les Bionics étaient là...

Voilà ! Tout s'explique ! C'est le batteur ! Whit avait donc raison à leur propos.

Je m'approche de Byron sur la pointe des pieds. Il ronfle comme un sonneur. Avec la délicatesse d'une voleuse professionnelle, je subtilise son portable secret dernier cri et envoie un texto à Eric au numéro qu'il m'a donné hier.

T'es où ?

Il me répond aussitôt :

J'ai dû aller répéter. Voulais pas te réveiller.

Tu as tes baguettes ?

Ouais.

Et la mienne ?

J'ai mis des maniques... au cas où elle serait encore chaude.

Pas drôle.

Désolé.

Tu l'as ? Rends-la-moi !

Clairement.

Tu me l'as volée !

Empruntée.

Je la veux tout de suite.

Je m'excuse. Viens me rejoindre.

Et puis quoi encore ? Rapporte-la-moi.

T'énerve pas. Me suis excusé. Retrouve-moi au Bistro de la Cité du Progrès à 11 heures.

OK.

T'es trop cool !

C'est ça, conclus-je.

En vérité, mon cœur bat la chamade et je suis bien contente que les bouffées de chaleur et les joues cramoisies échappent à l'indiscrétion des portables. Je suis cool ? Depuis quand ?

C'est vrai, c'était nul de la part d'Eric de prendre ma baguette. Mais c'est le batteur d'un groupe de rock et il admire l'objet. Au fond de moi, j'entends l'écho de la voix de ma mère qui m'explique que c'était un simple moyen d'attirer mon attention. De la même façon que Ben Campbell, le ringard de service, en CP, me tirait les cheveux.

Je me mets soudain à pleurer. Ma mère me manque tellement. C'était ma meilleure amie. C'est ma meilleure amie.

CHAPITRE 33

WISTY

Je décide de ne pas aller prévenir Whit que je m'en vais, même si je me doute qu'il va me trucider quand je rentrerai. Seulement, je n'ai pas vraiment le choix : je vous laisse imaginer ce qu'il dirait.

A) Bon déjeuner. Tu me rapportes des frites ?

B) C'est drôlement venteux aujourd'hui. N'oublie pas de fermer ton blouson.

C) D'accord, mais je t'accompagne. Et pas de discussion, le Charbon Ardent !

Disons que si vous avez coché la réponse A ou B, je vous suggérerais poliment de revenir quelques dizaines de pages en arrière et de lire plus attentivement.

J'ai besoin d'un moment d'intimité, en tête à tête avec Eric. Du coup, je m'éclipse et me prépare mentalement à infiltrer la Cité du Progrès – le modèle de microcosme complètement fou du Nouvel Ordre, le schéma qu'ils ont l'intention d'appliquer au reste du Monde Libre après avoir écrasé tous ceux qui s'opposent à leurs idées rebutantes.

Il faut que je me déguise un peu si je veux me fondre dans la masse (le topo, en deux mots : pour les filles, jupe et pull bien comme il faut, pas de rouge à lèvres noir ou de piercing apparent ; pour les garçons, veste et cravate avec, de préférence, une mise en plis façon Byron), mais c'est faisable et nécessaire.

Et étant donné que mes cheveux n'ont pas encore totalement repoussé, c'est l'excuse parfaite pour changer de tête – une perruque brune coupée au carré que je chipie au rayon coiffure et accessoires de chez Garfunkel.

Je sors subrepticement du magasin par les portes de devant quand, tout à coup, je sens une vibration sous mon bras. Pour être plus précise, ça vient du sac à main blanc que je tiens calé sous mon

aisselle et qui me va si mal.

Un autre texto. Je clique pour l'ouvrir.

C'est un message manuscrit... Et l'écriture est celle de ma mère !

TOUT VA BIEN, WISTY.

ELLE EST DE NOTRE CÔTÉ.

TU PEUX LUI FAIRE CONFIANCE.

De qui elle parle ? Brusquement, je ne me sens plus seule du tout. J'entends soudain une voix.

— Comme on se retrouve, très chère !

Je tourne la tête vers la droite et là, je découvre, appuyée contre le capot d'un break bon pour la casse, jambes croisées, la vieille dame ninja. Celle qui nous a donné le plan qui nous a sauvé la vie. Maintenant que je la vois de plus près, je m'aperçois qu'il s'agit de la même femme qui a failli me faire arrêter dans un restaurant lors de mon tout premier voyage dans la Cité du Progrès. Mme Highsmith !

— Vas-y, reprend la femme d'une voix traînante et haut perchée. Ne te gêne pas pour moi et envoie ton message ou Dieu sait quoi d'autre sur ton petit gadget. Ta mère n'est pas dans les parages mais, de cette façon, au moins, tu sauras qu'elle est en sécurité.

Je m'empresse de répondre :

Si c'est une alliée, pourquoi a-t-elle tenté de nous faire arrêter ?

L'écriture manuscrite de ma mère réapparaît :

ELLE A PANIQUÉ. ELLE T'A PRISE POUR UNE ESPIONNE POUR LE COMPTE DU NOUVEL ORDRE. TU LES AS VUS : ILS ESSAYAIENT DE L'ARRÊTER. POURQUOI VOUDRAIT-ELLE AIDER LE NOUVEL ORDRE ?

OK. Mais comment je sais que c'est vraiment toi ?

QUI D'AUTRE SAURAIT QUE BEN CAMPBELL TIRAIT TOUT LE TEMPS TA QUEUE-DE-CHEVAL ?

Maman ! C'est bien toi !!!!! tapé-je, les larmes aux yeux.

SUIS-LA. VITE, MA CHÉRIE ! EMBRASSE WHIT DE NOTRE PART. TON PÈRE ET MOI PENSONS FORT À VOUS. À CHAQUE SECONDE. NOUS VOUS ADORONS.

Mme Highsmith s'approche de moi avec un mouchoir en tissu comme on n'en fait plus. Il sent l'hamamélis.

— Tu vois ? Ta mère va bien, dit-elle. Maintenant, s'il te plaît, viens chez moi. Ce serait dommage de faire le bonheur des laquais du Nouvel Ordre en les laissant capturer deux sorcières en même temps.

CHAPITRE 34

WISTY

D'après vous, comment rejoint-on la Cité du Progrès en dix minutes chrono ? Sur un balai ? Par un portail ? Si je vous le dis, vous ne me croirez pas – ce qui n'est pas rien compte tenu de toutes les histoires abracadabrantes que vous avez déjà avalées sur nous.

Disons seulement que Mme H. a des pouvoirs *potentiellement* – j'insiste sur l'adverbe – équivalents à ceux de L'Unique. Si ma « mère » ne m'avait pas dit qu'elle était de mon côté, je me serais posé des questions.

L'appartement de Mme H. est plein de bazar et on y voit à peine ; bien que la matinée soit ensoleillée, les lourds rideaux sont tirés. Il n'y a pas une chaise où s'asseoir, ni table ou étagère où poser quelque chose. Même le piano est encombré de livres – formats de poche, exemplaires reliés, carnets, livres anciens. Tous sont interdits, naturellement. Les murs sont couverts du sol au plafond de photos, certaines encadrées, d'autres simplement scotchées. Sur un chevalet, dans lequel je manque de me prendre les pieds, un tableau inachevé représente un dragon. C'est tout juste si j'arrive à la suivre sans rien piétiner jusqu'à la cuisine, où règne une odeur proche du thon en sauce épicé. La température doit y avoisiner les cinquante degrés.

— Excuse-moi : je dois finir de préparer ce thon mijoté, dit-elle en jetant un œil par-dessus le rebord d'une marmite noire géante posée par terre sur des plaques chauffantes.

Le récipient est si grand qu'on pourrait le confondre avec une cuve à pétrole. Un cheval rentrerait dedans. Mme H. a peut-être déjà essayé.

Elle trempe une louche dans le jus pour goûter. Lorsqu'elle m'en propose, je refuse en secouant vivement la tête.

— Ça manque d'écorce de saule et de sassafras de toute façon. J'ai sous-estimé le pouvoir d'absorption du bouillon.

Rafraîchissez ma mémoire s'il vous plaît : comment me suis-je

retrouvée en compagnie d'une vieille sorcière penchée sur une marmite de potion magique dans un appart-étuve au lieu d'avec un batteur bourreau des cœurs, à discuter devant un hamburger dans un bistro super sympa ?

— Je sais ce que tu te dis, tu sais, me lance-t-elle avec un regard désapprobateur. J'irai droit au but. Comme tu as dû t'en apercevoir, Le Seul-L'Unique est un vrai yenta.

Je la considère avec circonspection.

— Un yenta ? C'est positif, négatif ou un peu des deux ?

— Un yenta est une personne qui se mêle des affaires de tout le monde. Mais le pire, c'est que lui veut se les approprier. Les unes après les autres sans exception.

Elle marque une pause, le temps de goûter à nouveau son ragoût avec une grimace.

— En résumé, c'est un catalyseur de mal à l'état pur. Je parle de choses qui poussent les gens à préférer se boucher les yeux et les oreilles pour ne rien voir ni entendre, poursuit-elle en replongeant avec une moue la louche dans le récipient.

— Et, malheureusement, il a trouvé le moyen de s'approprier plus de pouvoir que n'importe qui avant lui dans l'histoire de l'humanité, voire... la préhistoire !

— Vous sous-entendez qu'on ne peut pas l'arrêter ?

Un autre sermon d'adulte ? « Prends du recul, ouvre les yeux, sois raisonnable, arrête de te battre pour une cause perdue et bla-bla-bla » ?

Elle glousse dans sa barbe.

— Je ne relèverai pas pour cette fois car, de toute évidence, tu me connais à peine. *Pour l'instant*. Prête à prendre des notes ?

Avec sa louche, elle ponctue sa question d'un coup de poignet et m'asperge par la même occasion de gouttes de soupe répugnante. Pouah ! Ça me révolte. En un clin d'œil, elle fait apparaître un crayon et une feuille de papier entre mes mains.

— J'ignorais qu'il y avait école aujourd'hui, mais... soit, avancé-je en essuyant les éclats de bouillie écœurante sur ma joue.

— Il y a deux facteurs inconnus capables de nous donner l'avantage dans la partie. Une idée de quoi il peut s'agir ?

— Le timing et la chance ?

— L'énergie positive et l'énergie négative. Il faut préserver la première et envoyer une bonne dose de la seconde à ce sale fils de schmout. Capiche ?

J'acquiesce d'un mouvement de tête. *Capiche ?*

— Bon, en ce qui concerne ce Festival de musique Stockwood, je ne suis pas pour : trop de jeunes corps en sueur et trop de danses olé olé, de sauts et de secousses idiotes à mon goût. Seulement, hier soir, j'ai entendu, *via* le canal d'informations clandestin, que tu avais visiblement beaucoup de talent pour la musique.

Je confirme d'un nouveau hochement de tête.

— La musique, très chère, est un moteur de changement plus puissant que tu ne crois.

— Sans vouloir vous offenser, madame H., vous n'avez aucune idée de la puissance en question tant que vous n'avez pas chanté devant plusieurs milliers de personnes, branché sur des amplis géants.

Je frissonne rien qu'à y repenser. Ça me démange de reprendre ma guitare.

— Qu'est-ce qui te dit que je n'ai pas déjà essayé ? réplique-t-elle avec un petit ricanement.

Hum. Il va falloir que j'enquête sur le passé de cette femme.

— Je parle d'une puissance tout autre, Wisty, qui explique pourquoi la musique a été interdite par le NO. Tu ne t'es jamais posé la question des raisons de cette interdiction ?

— J'ai ma théorie : parce que la musique, c'est super et que tout ce qui est génial est interdit par le NO.

Mme H. me décoche un regard qui me rappelle ceux de ma mère lorsqu'elle voulait me signifier : *Wisty, arrête de plaisanter ; c'est sérieux !*

— S'il y a une chose que je dois t'apprendre, c'est de ne jamais sous-estimer le pouvoir que ta créativité ou celle d'autrui peuvent engendrer. Que ce soit la musique, la peinture, l'écriture, peu importe. (Elle englobe son appartement d'un grand geste de la main.) L'énergie rassemblée ici est immense. Une force vitale. Primordiale.

— On ferait mieux de tout cacher au cas où, alors, proposé-je. Vous prenez bien trop de risques en gardant ça ici, en pleine Cité du Progrès. Et si on emportait tout chez Garfunkel ?

— Non. J'en ai besoin. Je ne peux pas m'en séparer. Ils devront me passer sur le corps s'ils veulent s'en emparer.

Je n'en reviens pas. Mourir pour ses enfants, soit. Mais mourir pour l'art ?... Ça mérite réflexion.

La femme me tend un bout de papier plié.

— Apprends ceci par cœur et fais passer le message aux autres, encore et encore.

En l'ouvrant, je découvre des notes grossièrement dessinées sur une portée. La mélodie paraît simple.

— Qu'est-ce qu'elle est censée produire ?

Elle indique une guitare cabossée, qui semble perdue dans son coin. Dans le désordre, je ne l'avais même pas remarquée.

— Ça devrait répondre à ta question. Allez... vas-y. Qu'est-ce que tu attends ?

Je commence aussitôt à jouer en « beatant le tempo » comme dirait Mme H. C'est... incroyable.

Il ne me reste plus qu'à trouver un moyen de démolir le Nouvel Ordre, faire établir par un tribunal une ordonnance restrictive pour Byron au cas où il s'approche encore de moi et calmer Whit. Alors la Terre tournera à nouveau rond !

Enfin, disons, ovale.

— Bien parlé, Wisty très chère ! approuve la vieille femme en me fourrant sa louche dans la bouche. Tiens, goûte !

CHAPITRE 35

WISTY

Excusez-moi... le temps que j'essuie la bave sur mon menton...

En temps normal, je me contenterais de dire que j'ai commandé un cheeseburger avec double dose de cornichons, des pommes frites et un milk-shake vanille-chocolat. Seulement, aujourd'hui, je salive deux fois plus que d'habitude étant donné que je suis assise en compagnie d'Eric, le batteur des Bionics en personne. Avec sa barbe de trois jours et ses cernes, il est encore plus irrésistible. Ce mec défie les lois de la nature.

On passe notre commande auprès de la serveuse – produit typique de la main-d'œuvre des restos du NO.

— Dommage que tu ne sois pas aussi rapide qu'elle, me lance Eric avec malice. Où t'étais ? J'en suis à ma cinquième tasse de café.

— Je t'ai manqué ? préféré-je à « Désolée, je me concentrais sur des accords de guitare dans la cuisine d'une vieille sorcière ».

— Figure-toi que oui !

Il plonge son regard dans le mien et je décèle une pointe de vulnérabilité.

— Comment fais-tu pour être aussi diablement belle ? Tu n'as pas dû dormir beaucoup plus que moi, pourtant.

Diablement belle ? Jamais dans l'histoire de sa vie Wisteria Allgood n'a reçu pareil compliment. Diabliesse, oui. Mais belle ?...

Je nage en plein bonheur. Je n'ai pas été habituée à tant d'attention.

— Un effet de ma perruque probablement, marmonné-je en baissant les yeux sur mon assiette.

Il continue à m'observer. Je le sens. Il avance sa main sur la table... direction... la mienne.

— Écoute, Wisty.

Il entrelace ses doigts avec les miens. Le contact de sa chevalière, froid, contre ma peau est grisant. Mes jambes me lâchent ; tout mon corps semble mou.

— Je te présente mes excuses.

En levant la tête, je lis derrière ses pupilles toute sa détresse. Le pauvre, il se rend malade pour une stupide baguette !

— À propos de ma baguette ? Ce n'est rien du tout...

Un tumulte éclate soudain à la porte du restaurant. On se tourne pour regarder.

Oh, non ! Abattez-moi froidement tout de suite. C'est mon grand frère, flanqué de sa tribu de secours.

— Wisty, c'est un piège ! Fiche le camp ! Maintenant ! crie Whit juste au moment où une bande de types déguisés en mauvais rockers surgissent de nulle part.

Ils essaient de plaquer mon frère contre le mur.

Je tente de sauter sur mes jambes, mais Eric me retient fermement par le poignet.

— Je te demande pardon, Wisty, murmure-t-il. Je n'avais vraiment pas le choix.

— Quoi ? De quoi tu parles ?

Le chanteur et le guitariste des Bionics sont à présent debout, près de la banquette, des cigares mâchonnés mais éteints en bouche.

Ce n'est pas possible. Et pourtant tout porte à croire que si.

— Eric ? lui demandé-je, les yeux embués de larmes.

Le beau batteur, toutefois, se contente de hausser les épaules en détournant le regard. Il est en train de faire ce que je crois ? Comment a-t-il pu être aussi merveilleux une minute plus tôt et maintenant me livrer au Nouvel Ordre ?

Je me trompe parfois solidement sur les gens, mais à ce point-là ? Jamais. Je m'avachis au-dessus de la table comme si on venait de me poignarder dans la poitrine.

Qu'est-ce qui m'a pris de me jeter tout droit dans la gueule du loup ?

Je scrute alors le visage de mon coup de cœur d'il y a cinq minutes à la recherche d'un signe, n'importe quel indice qui aurait pu me mettre sur la piste et que j'aurais raté.

Seulement, je ne vois que ses traits parfaits et des remords en apparence sincères.

— Il le fallait, Wisty. Tu ne comprends donc pas ? Tu es Celle qui a le don.

CHAPITRE 36

WHIT

Avant que j'aie le temps d'arriver jusqu'à Wisty pour l'aider à s'échapper, on me frappe avec force. J'ai la respiration coupée net et mes jambes se dérobent sous moi. Je serais probablement tombé face contre terre si les trois mecs ne s'étaient pas donné autant de mal pour me clouer au mur. Ils sont puissants : des visages de garçons, certes, mais une technique d'hommes mûrs pour ce qui est de se battre. Et des pros, qui plus est. Des soldats à la botte du Nouvel Ordre peut-être ?

Tout ce que j'espère, c'est d'avoir donné à Wisty le temps de s'enfuir, réussi à déjouer leur piège et...

Ompf !

Nouveau coup bien placé, celui-là en pleine figure. Je vois des étoiles et des arcs-en-ciel partout. Ce n'était pas un coup de poing. Trop dur.

Je m'écroule au ralenti sur le sol, mais une des brutes m'empêche de bouger tandis qu'un autre me tire sur les oreilles pour me forcer à regarder dans une direction précise.

— Mate un peu ça, le grand frère, siffle la voix dans mon oreille. Non seulement tu n'as pas sauvé ta petite sœur, mais, en prime, tu vas devoir admirer ce que le Conseil des Élus lui réserve !

Je reporte mon attention au fond du restaurant où Wisty est traînée hors de la banquette par les Bionics et un soldat.

Là, tout à coup, les musiciens se mettent à... comment dire ? Se métamorphoser – oui, c'est le terme qui convient. Ils grandissent et vieillissent brusquement comme s'ils étaient passés de dix-sept à trente-cinq ans en quelques secondes. C'est flippant et écœurant au-delà des mots.

Ils ont désormais l'apparence de militaires à forte carrure, un cigare au bec. Tous, exception faite d'un des Bionics – le batteur, je crois –

resté assis sur la banquette, avec la mine de quelqu'un qui vient accidentellement d'écraser un chiot.

— Dépêchez-vous, bande d'idiots ! hurle l'un des crétins qui m'écrase.

Je remarque trois autres commandos en tenue noire avec gilet pare-balles. Ensemble, ils lèvent leurs fusils gros calibre et les pointent pile sur ma sœur.

— Non ! hurlé-je. Laissez-la ! Ne tirez pas !

Parfaitement synchro, ils posent un genou à terre et appuient sur la détente.

— Wisty !

Alors, le temps s'étire telle une scène critique dans un film. Je vois les canons cracher leur gaz comprimé, tous trois projetant sur ma sœur un genre de flèches fatales.

Wisty me lance un ultime regard auquel je réponds fixement – un instant d'intimité éternel. Je donnerais tout pour qu'elle ne meure pas avec cet air de culpabilité.

Je donnerais tout pour qu'elle ne meure pas. Point.

Mon attention se focalise alors sur les projectiles. Non pas des balles, mais des flèches. Je plisse les yeux sur les méchantes pointes à l'avant de chacun des pics à la queue duveteuse qui foncent en direction de la poitrine de ma sœur.

Elles semblent assez grosses pour mettre K-O un rhinocéros à l'attaque et encore plus pour endormir une ado de moins de cinquante kilos.

Si j'arrive à pousser l'extrémité arrière de la flèche un tout petit peu par là... et celle-ci de ce côté...

Tic...

Tic...

Et tic !

Les anciens Bionics et le soldat qui tient Wisty écarquillent les yeux devant le changement de trajectoire des fléchettes. Elles vont se planter pile-poil dans leur gorge.

Les types s'effondrent par terre.

Tomp.

Tomp.

Tomp.

— Onnn ! Ommmg ! s'essouffle ma sœur.

— Qu'y a-t-il, Wist ? crié-je. Que se passe-t-il ?

J'examine le visage de ma sœur, aux yeux grands ouverts puis vides. Ses paupières se mettent à papillonner... et elle tombe tête la première sur ses assaillants inconscients.

Une seringue est plantée dans son dos, le piston enfoncé.

Le batteur !

Debout, derrière elle, il a les traits déformés par la culpabilité.

— Bon boulot ! s'écrie le soldat qui me retient de force. Maintenant, enfermons ces deux vauriens dans le fourgon et allons récupérer notre récompense. On l'a bien méritée.

CHAPITRE 37

WHIT

La bande d'abrutis est en train d'allumer le cigare de la victoire. Nous condamner à la peine de mort leur fait-il l'effet de finir un bon repas ? Ou de gagner le championnat de la coupe ? C'est l'impression qu'ils donnent en tout cas.

Je suis actuellement cloué au sol où je lutte pour reprendre mon souffle quand une idée me vient soudain à l'esprit. Sans compter les trois types par terre, une flèche dans le cou, il y a sept soldats en train de fumer leur cigare. En plus du batteur, mais je suppose que ce n'est qu'un garçon ordinaire. Une saleté de petit traître à la Jonathan, mais un gamin quand même.

Je scrute un à un les bouts incandescents des cigares et me concentre pour visualiser les feuilles de tabac roulées à l'intérieur. Infects, ces trucs. L'empoisonnement à la nicotine ? Très peu pour moi.

Puis j'imagine sept capsules du composant toxique dont le prof de chimie nous a parlé en cours. Il s'appelle le trinitrotoluène. Vous avez dû en entendre parler sous le nom plus courant de TNT.

Mentalement, je place une capsule dans chacun des cigares à deux centimètres environ du bout incandescent. Je patiente en comptant les secondes. J'espère que ça va marcher.

Alors, avec une précision quasi parfaite...

Bam-bam-bam-bam-bam-bam-bam !

La botte militaire sur mon cou disparaît. Je me relève et titube à travers la fumée âcre jusqu'à ma sœur. Je retire d'abord la seringue de son dos et charge ma sœur sur mon épaule.

— T'es fier de toi ? lancé-je au batteur.

Il me toise sans émotion et j'ai bien envie de lui coller mon poing sur le nez. Je me console en lui arrachant la baguette de Wisty des

mains.

— Ils vont me tuer, chuchote-t-il.

Je marque une pause. Je ne veux pas que le mec se fasse abattre. Seulement, si je dois choisir entre ma sœur et un pantin du NO, il n'y a pas photo.

— Raconte ça à quelqu'un que ça intéresse.

Sur ce, je m'élance hors du resto.

Pourtant, je ne suis pas insensible. Ça craint, parfois, de devoir porter le masque froid du courage à toute épreuve.

CHAPITRE 38

WHIT

Rien de tel qu'un sprint de cinq kilomètres avec votre petite sœur sur l'épaule pour vous remettre les idées en place. Je ne l'appellerai plus jamais Wispy¹, ça, c'est sûr. Elle a drôlement grandi. Mon dos, mes jambes et mes poumons sont tellement douloureux que j'ai envie de m'arrêter et de vomir.

J'entends le grondement des camions, au loin, et les braillements des haut-parleurs. Le rotor d'un hélicoptère se joint rapidement au vacarme ; son intensité croissante indique qu'il se rapproche de plus en plus.

Je quitte précipitamment la route en direction des bois dans l'espoir que les arbres nous servent de couverture.

À travers les broussailles, je me fraye un chemin, mais je n'ai pas fait cent mètres que déjà le sentier se scinde en deux. Le principal mène tout droit à un ravin tandis que la voie secondaire serpente le long d'une colline.

— On prend par en haut ou en bas, Wisty ? lui demandé-je sans attendre de réponse.

Je dépose ma sœur contre un tronc d'arbre. J'ai besoin d'une pause de quelques secondes, sinon je vais m'écrouler.

— C'est bourré de fourmis ici, murmure-t-elle soudain.

— Tu es réveillée !

Déjà, elle chasse les insectes noirs de son bras.

— Ouais. Je peux même répondre à tes questions.

— Tu veux parler du chemin ?

Aussitôt, elle commence à réciter un poème tout bas :

Deux routes divergeaient dans un bois jaune

*Et, regrettant de ne pouvoir prendre les deux,
Et n'être qu'un voyageur esseulé, longtemps je restai
À contempler l'une des deux aussi loin que je le pouvais...*

*Un jour, je soupirerai en disant ces mots
Quelque part dans un lointain avenir :
Deux routes divergeaient dans un bois et moi,
Je pris la moins fréquentée des deux,
Et ce choix fit toute la différence.*

— C'est de toi ? lui lancé-je, pantois.

— Non, c'est de Bertrand Snow, admet Wisty.

— Eh bien, je suppose que si tu te souviens de tes cours de littérature, tu as bientôt gagné le combat contre les sédatifs.

Je la repasse par-dessus mon épaule endolorie quand, tout à coup, le crissement des pneus d'un véhicule stoppant sur la route parvient jusqu'à nous. La forêt, dans notre dos, s'anime brusquement de cris d'hommes et du martèlement de leurs bottes sur le sol... sans oublier les aboiements furieux d'une meute de chiens.

— Avec un peu de chance, ils prendront le mauvais chemin, haleté-je.

J'en viens à regretter que nous n'ayons pas pris l'autre sentier, celui qui descendait. Jusqu'à présent, nous n'avons fait que monter.

— Euh, ça m'étonnerait qu'ils prennent l'autre route, Whit.

— Pourquoi pas ?

Elle tend le cou derrière moi.

— Ben... parce que je les vois... Et ils nous voient aussi.

1- Wispy signifie « menu(e) ».

CHAPITRE 39

WHIT

Je lâche un juron et me tourne pour constater l'ampleur des dégâts. Effectivement, deux soldats et trois gros bergers allemands achèvent l'ascension de la colline et comblent à vive allure l'écart qui les sépare de nous.

Une seconde... J'ai dit deux soldats et trois bergers allemands, n'est-ce pas ? En vérité, ce sont un soldat et quatre bergers allemands. Non, non, non... cinq bergers allemands, en fait.

— Tu as vu ? m'interroge Wisty. Ils se transforment en chiens ! Des chiens très rapides.

— Génial.

Je cesse de courir.

— Pourquoi tu t'arrêtes ? hurle ma sœur.

— Ça ne sert à rien. Jamais je ne sèmerai une meute de chiens magiques avec toi sur mon dos. Question de physique basique. Il faudrait que je sois un cheval pour y arriver.

— Je me suis déjà transformée en rongeur avant ; je peux peut-être te transformer en cheval. Il faut voir grand, grand frère. On n'a pas trop le choix, là.

— Je ne connais pas de formule d'incantation pour les chevaux...

— Regarde dans ton journal et prie pour qu'on ait entendu notre conversation !

Je tourne les pages comme un malade, mais aucun passage ne parle de cheval. C'est la première fois de ma vie que je regrette qu'il n'y ait pas un index que je puisse consulter.

Pas d'index, non, mais à la place, mieux !

Tigre, tigre, ton éclair luit

*Dans les forêts de la nuit,
Quelle main, quel œil immortels
Purent fabriquer ton effrayante symétrie ?*

*Dans quelles profondeurs ou quels cieux
Brûla le feu de tes yeux ?
Sur quelles ailes s'élève-t-il ?
Et quelle main osera saisir le feu ?*

Aussitôt après avoir récité les étranges vers, je me retrouve à quatre pattes, une fourrure noir, roux et blanc sur le dos, mes vêtements en lambeaux, déchirés et qui pendent sous moi.

Je fais alors face à ma sœur pour lui poser la question qui me paraît évidente : « Rrrrrrrroooooaaaarrrr ? »

— Tu veux savoir si un tigre peut botter les fesses à des chiens, pas vrai ? Je crois que oui, répond Wisty. Enfin, si on peut éviter de tenter le coup, c'est aussi bien. Surtout que je suis sur ton dos. Allez, hue le tigre !

Là-dessus, elle m'assène un coup de talon dans les flancs. Je glapis et m'élançe vers le sommet de la colline... à la vitesse d'un tigre. Elle est pas belle la vie quand on est magicien ?

Dans notre sillage, la meute hurle de rage quand soudain un autre bruit survient. Un nouveau rugissement ? D'un coup d'œil vers l'arrière, j'assiste à la transformation de nos poursuivants en ours, des grizzlis pour être plus précis, tandis qu'ils continuent à nous charger.

Qui sont ces types ? Et d'où leur viennent leurs pouvoirs ?

La réponse, malheureusement, arrive un peu trop vite.

En haut de la colline, nous débouchons sur une clairière où nous sommes accueillis par un homme chauve et grand, vêtu d'un costume bleu foncé impeccable. Il nous attend avec l'air de n'avoir fait que ça toute sa vie.

CHAPITRE 40

WHIT

Je pivote illico sur moi-même. Entre affronter Le Seul-L'Unique et des ours, je choisis sans hésiter les ours. Oh, que oui : plutôt un lac rempli de piranhas, une horde de tyrannosaures, une division blindée – que sais-je encore ? – que lui...

Pourtant, malgré notre demi-tour, les arbres de la forêt se mettent à agiter leurs branches aux feuilles jaunes, les troncs se rapprochent et le sentier que nous avons emprunté plus tôt se referme comme s'il n'avait jamais existé. Nous sommes coincés : il n'y a pas d'issue.

Le sol se soulève et Wisty et moi sommes propulsés en arrière, au beau milieu de la clairière. Ma sœur tombe de mon dos et s'écrase par terre en gémissant.

Elle est encore trop droguée pour se lever, mais L'Unique ne lui laisse pas le temps de réfléchir. Des racines d'arbres jaillissent de terre et se referment sur elle à la manière d'un filet en osier.

— Whit ! crie-t-elle. Je suis prise au piège ! Je ne peux plus bouger.

Entendre quelqu'un qu'on aime hurler son nom de désespoir est une véritable torture. Je bous de l'intérieur. Après une volte-face, je charge. Deux cent cinquante kilos de chair de tigre sibérien enragé lui foncent dessus, prêts à lui arracher la tête comme s'il était une poupée de chiffon et à planter ses crocs acérés dans tout ce qui lui passera sous la patte.

Hélas, Le Seul-L'Unique a plus d'un tour dans son sac. Le vent se lève brusquement avec une telle brutalité que je suis contraint de fermer les yeux. J'ai l'impression d'être soudain un tigre en peluche, léger comme un lot de fête foraine, et que quelqu'un vient d'allumer un ventilateur géant. Je m'envole et très vite je ne distingue plus l'endroit de l'envers. Je suis bombardé de branches et de mottes de terre qui me piquent, me coupent même à travers mon épaisse fourrure, quand – tout à coup – le vent cesse instantanément de

souffler.

L'espace d'une fraction de seconde, j'entrevois le ciel.

Et puis, oh, non !... Je vois la terre. J'aperçois la silhouette de Wisty, petite, si petite, tel un sacrifice humain épinglé sur la crête de la colline. Je dois être à plusieurs centaines de mètres au-dessus d'elle.

Un rire éclate subitement. Son rire... Son écho se propage, donnant l'illusion que la forêt tout entière se moque de nous.

Alors, le tigre que j'étais disparaît.

Je me retrouve en haillons.

Je tombe et tombe.

Sans pouvoir rien faire.

Il m'a pris ma magie, il m'a pris ma vie.

DEUXIÈME PARTIE

PAS POSSIBLE,
LE JOUR J
ARRIVE

CHAPITRE 41

— Assieds-toi, commande l'homme à la mine grave et aux lèvres pincées derrière l'imposant bureau en métal.

Byron Swain hoche la tête, l'air tendu, et s'assoit sur le canapé râpé tandis que l'homme finit de remplir des papiers.

— Il t'en a fallu du temps, dit l'adulte sévère en reposant son stylo à l'extrémité complètement mâchonnée.

— J'ai dû respecter tous les protocoles...

— Tu n'as aucune d'excuse ! hurle-t-il en postillonnant sur Byron par-dessus le bureau. Les enfants d'Élus n'ont pas d'excuses.

Il reprend violemment en main son crayon tout mordu comme s'il s'apprêtait à le casser en deux ou à le jeter à la figure de Byron.

Doucement, ce dernier se recroqueville sur lui-même au fond du canapé dans l'espoir de pouvoir glisser entre deux coussins comme des pièces de monnaie oubliées.

— Et je te prie de rester debout en ma présence ! Pour qui te prends-tu, Byron ?

— Pardon, papa.

— Et cesse de m'appeler ainsi ! Je suis L'Élu qui Vérifie les Recettes Fiscales.

— Oui, monsieur, désolé, monsieur, s'excuse Byron en se souvenant de la façon dont on a baptisé son père dans le Monde Libre : L'Élu qui Compte les Haricots.

Mieux vaut ne pas mentionner ce détail, pense-t-il avant d'ajouter :

— C'est juste que...

— Encore des excuses ! s'égosille son père. Par ordre du Nouvel Ordre et à la requête spéciale de L'Unique, je te somme de me faire un rapport complet !

Byron sent une boule grossir dans sa poitrine telle une tumeur cancéreuse. Ça ne lui plaît pas d'espionner les habitants du Monde Libre, mais est-ce qu'il a le choix ? Wisty continue de repousser ses

avances. Il ne représente rien à ses yeux. Aux yeux de personne d'ailleurs. Et il est soumis aux ordres de son père.

Byron, au garde-à-vous, parcouru de soubresauts nerveux, se lance dans le récit détaillé de ses observations.

CHAPITRE 42

WISTY

Croyez-moi si je vous assure que pour connaître la véritable douleur, il faut s'être réveillé après avoir reçu une seringue-fléchette de tranquillisant, gracieuseté du Nouvel Ordre. Disons même trois, voire douze.

Mes globes oculaires me font atrocement mal ; j'ai l'impression qu'ils sont montés sur ressorts rouillés. Mes tempes me lancent tellement qu'on dirait qu'on y a cloué un fer à cheval brûlant à l'intérieur. Et l'arrière de ma tête est si douloureux qu'il me fait penser à une pompe à vélo essayant de gonfler mon crâne jusqu'à l'éclatement.

Quant à ma langue, elle me fait l'effet d'une limace qui aurait traversé la moitié du désert équatorial pour mourir desséchée. Ma gorge, elle, semble avoir été piétinée par une armée de bernard-l'ermite.

Mon ventre... mon ventre ! Il se soulève : j'ai la sensation d'être ballottée dans une voiture sans suspension, conduite par un ivrogne ayant décidé de couper à travers un chantier de construction.

— Wist ? Comment tu te sens ? me demande mon frère.

— C'est quoi tout ce bruit et ces secousses ? dis-je d'une voix rauque en grimaçant.

Je ne parviens toujours pas à ouvrir complètement les yeux pour voir où je suis.

— Un autre petit voyage aux frais du Nouvel Ordre, répond-il en m'aidant à me relever.

— Il y a de l'eau ? m'évertué-je à articuler.

Whit fait signe que non.

— Étonnamment, il semblerait qu'ils ne nous aient pas mis à disposition le fourgon équipé du minibar. (Il se penche vers le siège

avant.) Déposez-nous là, sur la droite, dès que vous pouvez, raconte Whit par la grille comme si nous allions au théâtre en taxi, un dimanche après-midi.

Il essaie de me remonter le moral, je suppose. L'abruti, assis à la place du mort avec son arme, referme violemment la séparation pare-balles.

— Sympa le type, commente Whit. Un peu impulsif, peut-être.

Une vague de panique me submerge. Je ne suis pas sûre que je survivrai à un autre passage en prison – la faim jamais rassasiée, la gorge sèche comme du papier de verre, le désespoir sans fin qui plombe même les morales d'acier...

Whit doit sentir que je flippe.

— On va s'en tirer, dit-il. On ne serait pas ici aujourd'hui si on n'était pas de la trempe des survivants et qu'on était incapables de s'évader, pas vrai ?

Je me rends bien compte qu'il essaie d'être gentil, mais ça semble tellement peu naturel comme commentaire. Je l'engueulerais volontiers si ma tête ne me faisait pas aussi mal.

— On ne serait pas ici si je n'étais pas tombée sous le charme...

... d'Eric. Je n'arrive même plus à prononcer son prénom. Rien que de penser à ce sale petit traître minable me renfonce le couteau dans la plaie.

— Regarde, dit Whit en pointant du doigt par la fenêtre arrière. Au moins, cette fois, on a une belle vue. Ça te dit d'admirer le paysage du Monde d'En Haut ?

Je lui réponds d'un simple haussement d'épaules sans vigueur. Je ne peux pas m'empêcher de penser à Eric et je n'ai qu'une envie : me rouler en boule dans un coin et tout abandonner.

Quand tout à coup l'image de Mme Highsmith surgit dans mon esprit et je me souviens de la mélodie. L'énergie positive... « beater le tempo ». Alors, je ne résiste pas lorsque mon frère m'aide à me relever.

Maintenant, je comprends ce qui se passe.

Nous filons à toute allure sur une autoroute à six voies sans voitures, flanquée de chaque côté d'écrans publicitaires géants du Nouvel Ordre, tous les dix kilomètres environ. Difficile de rester positif devant toutes ces débilites pathétiques – sa Chauveté Resplendissante batifolant avec des bureaucrates haut placés alors

qu'ils découvrent les plaques des nouveaux noms auxquels sont rebaptisées les villes du Monde Libre : Villunique, Les Hectares-du-Nouvel-Ordre, Victoireville, Les Domaines-flambant-neufs. Pas étonnant que les Demi-Cerveaux aient l'air à ce point à côté de la plaque vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept.

Je m'apprête à m'écrouler à nouveau sur le plancher de la camionnette quand la monotonie du paysage est interrompue par un message en lettres immenses, d'un rouge criard, dans la police du Nouvel Ordre.

**NOUS INTERROMPONS CE PROGRAMME POUR UN FLASH
SPÉCIAL IMPORTANT.**

**LES ENNEMIS PUBLICS NUMÉRO UN ELIZA ET BENJAMIN
ALLGOOD ONT ÉTÉ INTERPELLÉS.**

**RESTEZ AVEC NOUS POUR OBTENIR DES DÉTAILS SUR LEUR
EXÉCUTION.**

C'EST UN GRAND JOUR. RÉJOUISSONS-NOUS.

Alors, en plein milieu de l'écran vidéo, mes parents apparaissent en tenue de prisonnier orange, bâillonnés, des fers aux pieds.

Mes jambes cessent de me porter ; je m'écroule par terre.

CHAPITRE 43

WHIT

Alors que Wisty s'effondre à nouveau sur le sol, son visage en sanglots enfoui contre ma jambe, je reste collé à la vitre dans l'attente des détails de l'exécution. Au fond de moi, je n'ai aucune envie de savoir, mais d'un autre côté il le faut. De combien de temps disposons-nous ? Pour retrouver nos parents, pour planifier notre évasion ?

Pas de bol, nous sommes entre deux écrans publicitaires, à l'arrêt. De rage, je frappe du poing l'arrière du fourgon. Je m'apprête à m'écrouler aux côtés de ma sœur quand une étincelle me ramène soudain à la vie...

Celia.

C'est son parfum, j'en suis persuadé. Celui qu'elle portait le jour de sa disparition. C'est comme si elle était là, près de moi, comme si elle ne m'avait jamais quitté.

Jusqu'ici, je n'ai pas entendu parler d'un portail mobile dans un véhicule du Nouvel Ordre. Est-ce même possible ? Je commence à tambouriner contre le plancher, les cloisons puis les portes arrière en hurlant son nom.

— Whit, arrête !

Wisty me considère de ses yeux rougis et las.

— Celia a disparu. Tu l'as perdue. Nos parents vont être exécutés ! Pourquoi tu...

Je m'obstine à marteler la fenêtre quand même. J'aperçois ses cheveux. Ils flottent à travers le prochain écran, à une centaine de mètres de là, lui couvrant en partie le visage.

Whit, dit Celia d'une voix étouffée – on dirait qu'elle sort d'un haut-parleur dehors. *Tout va bien. Tu fais tout ce qu'il faut. N'abandonne pas.*

Je me jette contre la porte.

— Sors-nous de là ! Celia !

Je sais, enfin je crois... c'est débile. Ce n'est qu'une projection sur un écran. Comment pourrait-il s'agir de Celia ? Mais elle a l'air si réelle. J'arrive même à la sentir.

Whitford Allgood, tu m'écoutes ? J'ai dit que tu faisais ce qu'il fallait.

Ça m'est complètement égal qu'elle soit fâchée. D'ailleurs, j'irai jusqu'à dire que ça me plaît. Ça me rappelle les fois où, dans le couloir du lycée, elle se mettait à me raconter comment s'était passé son devoir de chimie et que je la coupais au beau milieu d'une phrase pour l'embrasser.

« Whitford Allgood, tu m'écoutes ? » s'exclamait-elle et tout mon corps s'enflammait à ces mots.

Suis-je en train de l'écouter maintenant ? Eh bien, oui. Le son de sa voix agit telle une drogue dont je n'ai jamais assez.

La camionnette se rapproche de l'écran. Le corps plaqué contre la porte, le nez écrasé contre la vitre – je ne peux pas faire plus. Nous passons juste sous son image et je peux presque ressentir son souffle chaud sur ma joue.

Il faut que tu te rendes, reprend-elle. Et tu te diriges droit vers L'Unique à l'heure qu'il est. Il n'y a pas d'autre moyen. Si tu veux que nous soyons à nouveau réunis, c'est la seule façon.

— À nouveau réunis ? répété-je.

Oui, confirme-t-elle alors que, déjà, nous nous éloignons.

Elle disparaît brusquement, mais son image continue à me hanter au moment où nous franchissons les hautes grilles d'un établissement dont l'inscription annonce : « Bâtiment des Bâtiments ».

CHAPITRE 44

WISTY

Whit et moi avons beau avoir les bras couverts d'électrodes, au moins nous sommes en position verticale, installés dans des fauteuils en cuir si confortables qu'on a l'impression de nager dans du beurre. En outre, nous avons tous les deux un verre d'eau à disposition. Un vrai cinq étoiles ce Bâtiment des Bâtiments – en d'autres termes, le repaire de L'Unique, un endroit proche de la caverne de chauves-souris où nous ont conduits les chauffeurs grincheux du fourgon.

Je vais peut-être finir par m'habituer ?

Whit et moi étions en position fœtale, par terre, dans la camionnette, lorsqu'on nous a soudain tirés avec brusquerie pour nous mener à l'intérieur du B des B. L'une de nos plus ridicules entrées en captivité sous le regard du public.

J'ai croisé celui d'un des badauds qui nous dévisageaient alors que nous traversions, le pas traînant, le somptueux vestibule en marbre. Et si j'avais été investie d'un complexe de supériorité énorme nourri par mon ego de sauveuse démesurée ? Parce que j'ai cru apercevoir un éclair de... respect, voire d'admiration ou, à tout le moins, quelque chose de vaguement optimiste tout au fond des yeux vitreux de ce Demi-Cerveau. Cela me redonne un semblant de ma pêche habituelle.

Et plus je fixe notre interrogateur à cet instant, plus j'ai l'impression d'y lire la même expression. Un respect teinté de réticence coupable ? Il le cache bien, toutefois. Poli, oui, mais nul pour ce qui est de nous effrayer.

L'interrogatoire non plus ne va pas chercher bien loin : nom, adresse, numéro d'identité du NO. Comme si nous en avons un !

Ensuite, il nous pond la question du siècle.

— L'un de vous a-t-il eu des enfants au cours des derniers mois ? formule-t-il l'air impassible. (Whit et moi le scrutons, ahuris.) Maintenant que vos parents et vous êtes dans le couloir de la mort,

nous devons nous assurer qu'il n'y a pas d'autre membre du clan Allgood en vie. Veuillez répondre afin que le détecteur de mensonge enregistre votre déclaration.

— Non, réussissons-nous à articuler.

— Excellent, ponctue-t-il en consultant le résultat sur la machine.

— Vingt sur vingt, tout ça grâce au fait que je ne suis pas une fille mère ? Waouh ! m'exclamé-je. Pas si mal, finalement, le Nouvel Ordre.

Le type ignore totalement mes sarcasmes.

— Bon, passons aux choses sérieuses. Sur une échelle de un à cinq – cinq étant la note la plus élevée –, comment définiriez-vous la portée des consignes de vos parents pour ce qui est de maîtriser vos... aptitudes ?

— De quoi vous parlez ? demandé-je. Vous l'avez dit vous-même : passons aux choses sérieuses. On veut savoir quand nos parents seront exécutés. Est-ce qu'ils sont détenus ici ?

— Mademoiselle Allgood, reprend-il. (Mademoiselle Allgood ? C'est la première fois qu'on m'appelle comme ça...) J'ai bien peur d'être le seul autorisé à poser des questions ici.

— Flash spécial, monsieur. Les règlements et moi, ça fait trois !

Whit me donne un petit coup de coude pour me signifier de me tenir tranquille. Depuis quand il se la joue *golden boy* ? Nous sommes des leaders de la Résistance, oui ou non ?

Le roi du questionnaire s'éclaircit la voix.

— Nous savons de source sûre que vos parents vous ont formés. De même, nous savons qu'ils vous ont transmis certaines... disons, informations cruciales, voire du matériel lié aux forces énergétiques génétiques scientifiquement prouvées que vous possédez tous les deux.

— Vous faites allusion à la magie ? relevé-je sous le regard sourcilieux de mon frère.

En sourdine, le *golden boy*.

M. Question-pour-un-champion s'alarme, tout à coup.

— Chut ! Je vous interdis d'utiliser ce mot dans ces locaux... Ni ailleurs soit dit en passant. Vous vivez dangereusement !

Il me tend une telle perche. Je ne peux que la saisir.

— Magie, magie, magie, magie, ma... répété-je d'une voix chantante.

L'Élu, coincé, finit par exploser. Debout, il nous empoigne par le colbac, ma chemise dans une main, celle du *golden boy* muet dans l'autre.

— Vous me rendez malade ! vitupère-t-il en crachant presque.

Il se concentre soudain sur Whit.

— Et vous, avec votre potentiel, regardez-vous ! Assis comme une marionnette, sans dire un mot ! Et votre sœur au dynapotentiel immense, là... mais qui fait des ravages avec ses pouvoirs...

La porte se déverrouille automatiquement dans un bruit métallique sourd.

— Ah ! s'exclame notre interrogateur devenu subitement plus pâle qu'un linge. J'en ai trop dit, n'est-ce pas ? murmure-t-il pour lui-même. Oh ! s'écrie-t-il ensuite à l'entrée du visiteur dans la pièce.

Dans la pièce, la température chute, allez, disons de vingt degrés.

Alors, l'interrogateur se transforme brusquement en hévéa de taille moyenne, planté dans un large pot en terre cuite. C'est ce qu'on appelle une potiche.

Et j'ai une petite idée de la personne qui se cache derrière sa transformation.

CHAPITRE 45

WISTY

Aussitôt, c'est comme si quelqu'un avait multiplié par quatre la pesanteur dans la salle. Je sens mon énergie me quitter. Je n'arrive même plus à me tenir droite sur mon siège. Ses yeux en Technicolor sont électrisants. Je n'ai jamais rien vu de tel. S'il n'était pas si diabolique, leur perfection rappellerait celle d'un top model. Mais je découvre vite qu'ils donnent en vérité envie de vomir. Une nausée terrible s'empare de moi tandis que Whit reste plongé dans son étrange torpeur.

Le Seul-L'Unique contourne la table en repoussant du pied le pot de notre ancien interrogateur dans un coin.

— Il va falloir l'arroser, commente-t-il sans s'adresser à personne spécialement. (Il esquisse un sourire mielleux.) Ou peut-être pas finalement.

L'Unique agite la main en direction du mur blanc, au fond de la pièce, et le remplace ainsi par un mur de fenêtres. Il est capable de changer un homme en plante. Il sait voler. Il peut réduire des enfants en fumée. J'en déduis que remplacer un mur par des fenêtres avec vue imprenable depuis le quatorzième étage est une simple formalité pour lui.

— Maintenant, reprend-il, ses yeux virant un bref instant au rouge avant de reprendre leur charismatique teinte bleue – le genre que vous avez pu voir dans les pubs de magazine retouchées.

Enfin, à supposer qu'on fasse de la publicité pour la marque Essence du Mal.

— Approchez, nous invite-t-il sur un ton de vieille fraternité. (D'un geste, il indique les fenêtres.) Venez jeter un œil.

— Euh... répond Whit. On est comme qui dirait accrochés...

Au même moment, les câbles qui nous reliaient au détecteur de mensonge disparaissent ; à croire qu'ils n'étaient que le fruit de notre

imagination.

L'Unique insiste d'un petit signe de la main.

— Je pense que ça vous plaira.

Tout mon corps s'agite de tremblements. Les seuls plaisirs de L'Unique sont la torture et la mort d'autrui. Alors, qu'est-ce qu'il mijote ? Et mon frère ? Qu'est-ce qui lui prend ?

Whit se lève de sa chaise et rejoint L'Unique à la manière d'un enfant docile.

— Ne crains rien, Wisty. Viens.

Mon frère lit dans les pensées ? La dernière fois qu'il a aligné plus de trois mots, c'était dans la camionnette quand il se jetait contre les murs avec rage.

N'empêche, je n'ai aucune envie de rester assise ici toute seule.

— OK, mais c'est seulement parce que je n'ai rien de mieux à faire.

— Pourquoi tant d'effronterie ? m'interpelle L'Unique. Vous savez bien que je ne compte pas vous tuer, non ?

Je sursaute au moment où il nous entoure de ses longs bras pour nous entraîner vers les fenêtres. Bizarrement, son contact est chaud, presque rassurant même.

— Vous voulez bien regarder par là ? prie-t-il d'un air triste et rêveur. Vous remarquez comme le ciel et les montagnes se rejoignent ? On dirait qu'ils ne font qu'un, n'est-ce pas ?

On observe la ville, les rues nappées de brouillard et les lumières des immeubles qui clignotent dans la pénombre. Les nuages, sur la ligne d'horizon, tirent au violet sinistre qui se fond, effectivement, avec la crête sans neige des montagnes, derrière la vallée.

— Vous avez une idée des efforts qui ont dû être déployés pour parvenir à une soirée aussi parfaite ?

Mes tremblements reprennent. Il me rappelle un chat jouant avec une souris. Il vient de prétendre qu'il n'allait pas nous tuer, mais bien sûr qu'il le fera. Ou, à tout le moins, il nous blessera gravement.

— Je parie que vous vous demandez où je veux en venir, poursuit-il. Une zone de très fortes turbulences est descendue des plaines, au nord, et devait provoquer des pluies torrentielles ce soir. Voire des averses de grêle.

Whit et moi le fixons avec incrédulité.

— Je l'ai donc arrêtée.

Je comprends. Et je dois avouer que je suis sans voix.

Il lève le bras en direction d'un nuage, au loin, et, avec la plus grande décontraction, il le déplace d'un bout à l'autre de la ville. De son autre main, il effectue un geste rotatif et le cumulus se met à tourner sur lui-même. Il passe à un cumulonimbus qu'il bouge de la même façon, puis à un autre et un autre... Rapidement, un tourbillon géant zébré d'éclairs surplombe la ville.

Tandis qu'il grossit à vue d'œil, le vent commence à battre les fenêtres. Mes tympanes se contractent sous l'effet de la violente chute de pression dans la pièce. Envisage-t-il de nous aspirer au cœur de ce vortex ? C'est ça, le plan de la soirée ? La pluie tombe avec force en rideaux sombres. Des grondements plaintifs remontent des fondations du bâtiment. Il a l'intention de raser la ville entière de la surface de la planète ?

Mais soudain, il claque des doigts et l'orage, au lieu d'éclater, se calme. Le tourbillon s'inverse et perd en intensité, puis les nuages reprennent leur position initiale dans le ciel.

— À ton tour, Wisteria.

CHAPITRE 46

WISTY

— Hein ? rétorqué-je, complètement prise au dépourvu.

Mais ce n'est pas tout. La situation devient plus étrange encore lorsque j'éprouve la sensation d'être en cours particulier de piano avec M. John Masterson, ce cher professeur qui m'encourageait à croire davantage en moi.

Il a dit quoi ?

— Tes pouvoirs sont largement suffisants. Contente-toi de donner des instructions à ton énergie et libère-la. Tu as vu comment j'ai procédé. Communique à tes pouvoirs la même image et ça va marcher, tu verras. J'ai toute confiance en ton incroyable don et en toi.

Il a perdu la tête. Changer les gens en animaux est, je l'admets, plutôt cool, mais c'est une opération... comment dire ? finie. Tangible. Je ne peux pas appréhender mentalement le ciel, le vent, les ouragans... tout ça en même temps. C'est beaucoup trop.

— J'en suis incapable, chuchoté-je.

— Allons, Wisteria, répond-il, un soupçon de menace dans la voix.

C'est marrant comme elle cesse d'être douce et apaisante tout à coup.

Paupières closes, je me concentre sur l'image des nuages fondant sur la ville, la façon dont ils se sont mêlés les uns aux autres dans une spirale semblable à celle de l'eau dans la cuvette des toilettes tandis qu'en dessous, la pluie tombant en cordes semblait éteindre les lumières de la ville. Dans ma tête, je me rejoue la mélodie de Mme Highsmith tout en visualisant les éléments... *En suis-je vraiment capable ? Autre question : en ai-je envie ? Comment puis-je continuer à vivre en restant la même personne avec de tels pouvoirs ?*

Je sens brusquement mon cœur se soulever. Mon corps entier

semble basculer.

— Imbécile ! rugit-il.

Je rouvre les yeux. Les nuages n'ont pas bougé. La seule différence, c'est que la ville est plongée dans le noir. Même les lumières de la salle sont éteintes. Il n'y a plus une seule source lumineuse.

— Tu as éteint les lumières, Wisty. *Toutes* les lumières, commente mon frère dans un murmure.

CHAPITRE 47

WISTY

L'Unique, lui, n'en est plus au murmure poli.

— Tu as coupé l'électricité dans toute la ville ! vocifère-t-il. Rétablis le courant immmmmmédiatement !

J'essaie. Si seulement je savais comment j'ai fait la première fois... Alors, pour ce qui est d'obtenir l'effet inverse... En fredonnant la chanson de Mme Highsmith à l'envers peut-être ? Je n'y arrive pas ; je panique complètement.

— Espèce d'incapable ! crie-t-il. Tu ne contrôles vraiment rien ? Jamais ? Maintenant, L'Élu qui Gère les Connexions Électriques et ses larbins incompetents vont devoir passer des heures à réparer tes bêtises. Mais tu sembles t'en moquer de toute manière !

Je me creuse la cervelle à la recherche d'un poème qui parle d'éclosion de lumière. Ça doit bien exister ! Pourquoi mon cerveau a-t-il la vivacité d'une limace lorsque je suis en présence de L'Unique ?

Ce dernier marque une pause, visiblement occupé à ruminer des pensées pas très positives.

— Tu te rends compte de la dose de pouvoirs qu'il faut pour arriver à un tel résultat ? Ou encore de l'étendue des domaines où appliquer une aptitude pareille ? Tu réalises ?

Il prend ma tête entre ses mains aux doigts effilés. Le contact de sa peau n'a plus rien de chaud. D'ailleurs, elle est si froide qu'elle pique. Il me fait mal tout à coup. Très mal.

— Interrogation-surprise, ma chère Wistful, annonce-t-il de façon inquiétante. As-tu des souvenirs de tes cours de biologie ? Et de ceux de physique ? De chimie peut-être ?

Ses mains pressent mes tempes.

— J'ai dû... les... sécher, parviens-je à articuler entre mes mâchoires serrées.

La douleur est atroce.

— Ah ! J'aurais dû m'en douter avec un cancre tel que toi, crache-t-il. Quel dommage que tu saches si peu... à propos de tes talents. Du fonctionnement du cerveau humain et du corps ; il est contrôlé par des impulsions électriques. Par de l'électricité si on veut.

La froideur de L'Unique se répand en moi à la manière d'une pieuvre tentaculaire invisible. Des frissons descendent le long de ma colonne vertébrale.

— Et ça devrait... m'intéresser pour... quoi, au juste ?

— Petite sottise. Gamine ! Et impertinente qui plus est ! (Il s'est mis à me secouer la tête tout en l'écrabouillant.) Aucun respect pour le don dont tu as hérité !

Je tente de m'enflammer, mais m'aperçois que c'est impossible. Il m'a vidée de tous mes pouvoirs. Mon corps devient brusquement très froid. J'ai l'impression de mourir. Il est en train de me tuer, c'est ça ?

Mes jambes flageolent ; un gémissement s'échappe de ma gorge. Whit sort de son état léthargique et bondit à mon secours, mais L'Unique me laisse tomber et le repousse d'un faible coup de coude. De ce simple geste, il réussit à envoyer mon frère valser et s'écraser contre le mur du fond telle une poupée de chiffon.

— Tout ce pouvoir en toi, reprend Le Seul-L'Unique avec des yeux qui flamboient à nouveau diaboliquement, pourrait contrôler les esprits. *Tous* les esprits. Le monde serait à ta merci.

La vague de froid cesse soudain et L'Unique s'écarte d'un pas en arrière, le sourire plein de regret.

— Je ne sais franchement pas si je dois être impressionnée ou déprimée.

CHAPITRE 48

WHIT

J'ai essuyé quelques solides attaques du NO dans ma vie, mais là j'ai l'impression qu'un train vient de me passer dessus. Wisty, sur le sol, semble totalement épuisée, à bout. Néanmoins, elle finit par se relever. Elle n'a rien. Une chance ! Mais, apparemment, elle est trop abasourdie par les propos absurdes de L'Unique pour réagir.

C'est le moment ou jamais. Si je veux savoir de quoi Celia parlait, c'est maintenant. Toutefois, j'aimerais avoir le temps de réfléchir à un moyen intelligent d'aborder la conversation avec Son Unique Grandeur.

— Euh, excusez-moi ? (Je prends appui contre le mur pour me hisser sur mes jambes.) J'ai une question. Excusez-moi ?

Wisty et L'Unique me toisent comme si je venais de ressusciter d'entre les morts.

— C'est au sujet de Celia Millet.

Prononcer son nom tout haut, ici, entre les murs du Bâtiment des Bâtiments, paraît si... décalé. Comme s'il venait d'une autre époque et d'une contrée lointaine. Celia semble si inaccessible en dépit de sa proximité, quelques heures plus tôt.

— Celia Millet ? répète-t-il, les sourcils en forme d'accent circonflexe. (Il connaît parfaitement son nom, mais fait semblant du contraire.) Je ne peux décemment pas retenir tous les noms des vauriens que nous avons dû appréhender afin qu'ils rentrent dans le droit chemin. J'ai bien peur de ne rien pouvoir pour toi. S'agit-il... (il sourit avec condescendance) d'une petite amie ?

— Vous savez très bien qui elle est. C'est elle qui m'a dit de venir ici. De nous rendre... si on voulait sauver nos parents.

Mon idée est folle, j'en suis conscient ; pourtant, après avoir inspiré profondément, je me lance :

— Je vous propose un marché.

— Whit ? (Wisty est éberluée, pantoise, ahurie – je vous laisse continuer la liste.) Tu es tombé sur la tête ?

L'Unique s'en tient à un éclat de rire. Qui dure... longtemps... très longtemps.

— Eh bien, finit-il par dire, une fois calmé, on dirait que j'ai affaire à un garçon souffrant de choc posttraumatique... et à une fille... (il glousse de plus belle) atteinte de troubles du comportement. Dieu merci, nous vous avons secourus avant que votre maladie s'aggrave. Il semble que vous ayez tous les deux besoin de récupérer. Et d'être éduqués.

Je ne supporte plus de l'entendre. Je secoue la tête.

— Je dois vous parler de Ce...

— Et il se trouve justement, poursuit-il sans prêter attention à moi, que je dispose désormais d'un nouvel établissement conçu à ces fins précises. Il m'est d'avis que vous le trouverez bien plus à votre goût que votre dernier logement chez nous. Appelons ça un centre de remise en forme, si vous voulez. Je suis persuadé que ta sœur, au moins, appréciera.

Il jette un regard amusé à Wisty.

— Qui sait s'ils ne trouveront pas un remède à ton problème de... cheveux, Wisteria ?

Nouveau ricanement méchant. Wisty grogne : je la soupçonne de vouloir se transformer en loup-garou. Quoi qu'il en soit, ça ne marche pas.

— Écoutez. (Je rassemble l'énergie d'avancer vers lui à grandes enjambées.) Je veux bien aller dans votre école débile ou n'importe quoi si on conclut un accord.

— Mais tu iras de toute manière, Whitford ! Cependant, il faut d'abord que vous me remettiez tous vos effets personnels. Y compris... ce journal que tu caches sous ta chemise.

Il lève une longue main vers moi et mon journal quitte instantanément l'endroit où il était logé, dans ma ceinture, pour voler vers lui. Au moment où il atteint la paume de L'Unique, je suis projeté violemment en arrière, dos au mur. Une fois – aïe ! – deux fois, trois fois.

— Il n'y a plus de pouvoir dans le crayon ou les feuilles, mon jeune ami. Souviens-t'en. Le pouvoir naît de l'énergie. Alors, voyons voir ce

que nous avons ici, annonce-t-il en léchant un de ses doigts dans une attitude théâtrale pour feuilleter mon journal. Des poèmes ? (Il pouffe de rire.) Mon Dieu, et ils sont mauvais en plus. Écoutez un peu celui-ci !

*Toutes les lumières s'éteignent ! – Toutes, toutes !
Et sur chaque forme frissonnante,
Le rideau, vaste drap mortuaire,
Descend avec la violence d'une tempête.
Et les anges, tout pâles et blêmes,
Se levant et se dévoilant, affirment
Que ce drame est une tragédie qui s'appelle l'Homme,
Et dont le héros est le Ver conquérant.*

Il s'esclaffe ; on dirait que la peau de son visage va se déchirer. Des larmes au brillant artificiel coulent le long de ses joues.

— C'est... de loin... s'efforce-t-il d'articuler malgré son fou rire, la chose la plus enfantine et pathétique qu'il m'ait été donné de lire !

Wisty me décoche un regard entendu ; elle est au courant que le poème est signé de l'un des plus célèbres écrivains de tous les temps, le poète des ténèbres, Edmund Talon Coe.

— Vous, c'est clair que vous ne pourriez pas aligner trois mots l'un derrière l'autre en prose et encore moins en vers alors allez-y, gardez-le, espèce d'inculte !

Il me jette mon journal à la figure et je le rattrape à la perfection bien que je peine à reprendre mon souffle.

— Quant à toi, dit-il à Wisty. Donne-moi ta baguette, jeune fille. J'aimerais terminer ce que ton cher et tendre ami Eric – paix à son âme – avait commencé.

Le teint de ma sœur vire au gris clair lorsqu'il mentionne le nom du batteur et au gris foncé tandis qu'elle tente de digérer les sous-entendus de L'Unique. Déjà, elle sort la baguette de sa poche arrière quand, tout à coup, sa paume s'ouvre et le bout de bois file à la vitesse de l'éclair droit dans celle du despote. Il l'observe quelques instants et simule ensuite un petit riff à une main.

— Vous avez la technique, commente ma sœur, les traits déformés par la fureur. C'est comment votre nom de scène déjà ? L'Élu qui n'Arrive pas à Décrocher de Contrat ?

— Toi ! tempête-t-il. Tu te crois drôle, hein ?

Il rompt la baguette en deux et jette les morceaux aux pieds de

Wisty.

— Brute ! s'écrie-t-elle en tombant à genoux.

— Ttttt. Crois-moi si je te dis que les insultes ne m'atteignent pas, Wisteria. À présent, déclare-t-il en lui arrachant les bouts de baguette des doigts, qu'on vienne chercher ces deux énergumènes pour les emmener au bus scolaire !

CHAPITRE 49

WISTY

Bon, j'avoue. Une infime partie de moi – la petite fille aux rêves trop grands pour elle sûrement et qui s'accroche à l'espoir malgré toutes les épreuves cruelles qu'elle a traversées dans la vie – espérait que nous étions vraiment en route pour un centre de remise en forme ou un truc dans le style.

Certes, je ne m'attendais pas à une manucure-pédicure en sirotant un Perrier tranche, mais je me suis laissée aller à la rêverie d'un endroit retiré où on me ficherait la paix à l'instar d'une convalescente tuberculeuse en quarantaine, à l'hôpital, assise sous un porche, enroulée dans une couverture, à contempler la campagne alentour.

Seulement, ces images dataient d'une autre époque et notre monde n'était plus du tout le même. Il n'y a qu'à en juger par le nom de cet établissement.

— Bienvenue au Centre du Tout Nouveau Monde, déclare une voix synthétique de femme tandis que nous pénétrons dans le vestibule ultrapropre et suréclairé de notre nouvelle demeure, des revolvers pointés au creux de nos reins.

— Soyez prêts à visionner une vidéo d'accueil sur notre établissement, reprend la voix.

Elle sonne comme un robot, avec des modulations trop parfaites pour ne pas être louches. Avec un peu de chance, elle se taira et nous pourrons alors regarder des vidéos apaisantes de cascades et de forêts tropicales ; à moins que la fille n'anime une séance de relaxation.

L'endroit a l'air encore plus propre qu'un hôpital : sols blancs étincelants, murs blancs étincelants, plafonds... blancs étincelants.

— Je n'y comprends rien, dis-je à Whit. Je croyais qu'il y avait une loi du Nouvel Ordre forçant à enfermer les enfants dans des trous miteux.

— Visiblement, les trous super *clean* marchent aussi.

— Qui l'eût cru ? Maintenant, j'attends mon peignoir blanc en éponge et mes chaussons duveteux.

— La ferme ! aboie un des gardes dans mon dos.

Les lumières se tamisent tandis qu'une musique digne d'une bande-son de film emplît la pièce et que le mur en face s'anime d'images. La voix de synthèse revient :

— Félicitations pour votre admission au Centre du Tout Nouveau Monde, l'établissement du Monde d'En Haut le plus avancé dans sa catégorie. Il est dédié à l'éducation des jeunes au dynapotentiel à part. Construit en 0001 av. O, le Centre du TNM est à la pointe de la technologie et emploie le meilleur programme pédagogique jamais conçu en vue de développer les potentiels cinétiques variables afin de les amener à une productivité maximale et, surtout, conforme.

Déjà, mon regard se perd dans le vide. Et si la fille était hypnotique...

Sur l'écran, une vidéo simule une visite des lieux, les couloirs, les salles de classe, de conférences, les cafétérias et les dortoirs qui, sans nul doute, nous attendent derrière cette salle d'accueil. Tout empeste le désinfectant et paraît si stérile.

— Au programme, des cours vingt-quatre heures sur vingt-quatre à base de matériel audio et vidéo.

Les images de centaines de haut-parleurs et de moniteurs apparaissent, dans des coins en hauteur, le long de murs, dans des bureaux, encastrés dans des têtes de lit.

— Ainsi, les leçons ne sont jamais interrompues – même pas pour dormir. Quatre-vingt-dix-neuf virgule trois pour cent des étudiants s'aperçoivent qu'ils sont capables d'absorber suffisamment d'informations et de préparation comportementale pour passer au second niveau de formation en moins de deux semaines.

— Ça nous fait une belle jambe, marmonne Whit dans sa barbe. Les chiens en école de dressage ont de meilleurs résultats.

Je ricane doucement quand, tout à coup, mon frère s'écrie :

— Aïe ! en jetant une main en l'air.

Surgi de nulle part, une sorte de petit robot est venu précipitamment lui frapper les jointures au moyen d'une longue barre jaune qui rappelle faussement une règle. Un pistolet à électrochocs ?

— Et, poursuit la fille, afin de veiller à ce que le Centre du TNM reste un environnement d'apprentissage optimal, vous découvrirez

dans nos locaux un système de stimuli correctifs instantanés en cas de comportement perturbateur ou improductif. Aucun élève n'est jamais sorti de notre Centre sans maîtriser parfaitement le programme de base !

— J'attends toujours ma séance d'aromathérapie, chuchoté-je à Whit.

— Ta séance de quoi ? répond-il tout bas.

Pac ! Pac ! Et hop, le bidule sur roue est de retour avec son bâton.

À présent, mon frère et moi sommes tous les deux en train de sucer nos jointures. Adieu rêves de remise en forme.

— Notre vidéo d'accueil touche à sa fin. Une fois de plus, bienvenue et félicitations pour votre admission au Centre du Tout Nouveau Monde. Un petit chocolat ?

Le robot à nos pieds a rangé sa règle et tient à présent un plateau avec deux chocolats dessus.

Ah, mes rêves reprennent vie !

Je suppose que s'ils voulaient nous empoisonner, ce serait déjà fait. De toute façon, au point où nous en sommes, plus rien n'a d'importance.

J'en choisis un et – ouoooooh – je n'ai jamais rien goûté d'aussi délicieux. Je m'apprête sérieusement à tomber à la renverse de plaisir en me léchant les lèvres et en poussant des « mmmmm » lorsque la porte en face s'ouvre dans un clic sur... Byron Swain.

CHAPITRE 50

— Salut, la compagnie, dit Byron en s'approchant de nous avec sa mine... (Comment dire ? C'est *space*... un genre d'abattement perpétuel.) Ils m'ont dit de venir... vous accueillir.

— Qu'est-ce que tu fiches ici ? lui lancé-je sur un ton mêlé de dégoût et de perplexité.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? intervient Whit en foudroyant du regard Byron avec, en plus, un léger coup de coude à mon intention. On est tous là maintenant.

Et je crois que je sais pourquoi : pour détruire le Nouvel Ordre de l'intérieur.

Je remarque que Byron nage dans son uniforme tout blanc ; on dirait que c'est un déguisement de seconde main choisi au hasard à la va-vite.

Brusquement, je me dis que Byron est peut-être mandaté pour nous libérer. Mieux vaut être sympa avec lui.

— Sympa, ta tenue, B., commenté-je avant de décréter que je suis une mauvaise menteuse. Tu as l'air ridicule.

— C'est l'uniforme de l'école, nous apprend-il. Vous recevrez le vôtre aussitôt décontaminé.

— Décontaminé ?

— Après L'Unité vient la propreté.

Le mec n'a pas l'option sarcasme. Avec lui, c'est impossible de faire la part des choses.

— Et à part ça, le lavage de cerveau semble bien fonctionner sur toi, on dirait ? lui lancé-je.

— J'ai connu pire, réplique-t-il avec apathie. Et puis, il y a du chocolat, vous savez.

— Tu appelles ça du chocolat ? (J'avale un jet de salive déclenché rien qu'à y repenser.) Autant appeler du caviar des œufs de lump.

— Depuis quand tu as goûté du caviar, toi ? veut savoir Whit.

— Il y a tellement de choses que tu ignores encore sur moi, grand frère.

— Je sais que tu fais parfois semblant d'avoir essayé tel ou tel truc que tu as lu dans un livre.

— Je n'appellerais pas cela faire semblant. Quand tu lis un livre suffisamment bon, c'est un peu comme si tu avais accompli les choses toi-même.

— Chut, on n'a pas le droit de parler de livres ici, prévient Byron. Si vous saviez le sort qu'ils réservent à ceux qui prononcent ce mot. Mieux vaut pour vous que la RSRS ne vous entende pas...

— La RSRS ?

— La Responsable des services de rattrapage scolaire. C'est elle qui dirige cet endroit ou qui l'incarne si vous préférez. C'est sa voix que vous avez entendue dans les haut-parleurs. Personne ne l'a jamais vue en vrai. Il y en a qui pensent que c'est seulement un ordinateur. Un très puissant ordinateur.

— Je savais que L'Unique était accro à la technologie, mais mettre un ordinateur à la tête d'une école, c'est encore plus cinglé que ce que je pensais.

Je lance un regard furtif à Whit qui fixe un rond au mur. Il y en a un tous les mètres environ, et au plafond aussi. Chacun est recouvert d'un disque en verre.

— Des caméras, ou les yeux de la RSRS si vous voulez, explique Byron. Vous vous habituerez. Un conseil, malgré tout, mieux vaut ne pas oublier qu'on vous observe. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre ou presque.

— Presque ?

Byron me décoche un regard lourd de sens.

— Non, en fait, c'est tout le temps. Personnellement, je ne voudrais pas devoir affronter la foudre de la RSRS.

J'explose de rire.

— Oh ! C'est le pire de mes cauchemars : un ordinateur qui pète les plombs ! Je suis impatiente que Mme RSRS me botte les fesses lorsque je lui dirai qu'elle n'a qu'à aller se faire actualiser elle-même.

Une fois de plus, je m'esclaffe à ma propre blague incroyablement stupide.

— Ne ris pas. Tu serais étonnée par ses pouvoirs. Par exemple, elle

peut modifier la composition chimique de l'air de cette pièce si tu n'obéis pas. Elle peut le rendre... toxique. Et peu importe, à ses yeux, qui est avec toi à ce moment-là.

— Sérieusement, Wisty, intervient Whit, essaie de te tenir à carreau, OK ? Si on veut réussir à découvrir ce qui se passe ici, il ne faut pas faire de vagues.

— Euh... Whit, on n'est pas juste en mission, là ! On est prisonniers, je te signale.

— Comme tu voudras. Vas-y, va explorer l'étendue des punitions dont tu peux écoper. Pendant ce temps, je vais rentrer la tête dans les épaules et garder les yeux grands ouverts.

— Super, commenté-je juste comme ma langue trouve un reste de chocolat coincé entre deux molaires. Moi, j'ouvrirai les yeux pour la prochaine tournée de chocolat.

Le moment est peut-être venu pour moi de changer mon fusil d'épaule ; et si ça se trouve, ce ne sera pas difficile de gagner des bons points en jouant les fayots. Après tout, je suis parfaitement cap' de me comporter comme Mme Swain si ça peut me rapporter plus de chocolat.

Je tourne brusquement la tête au son du mur derrière moi qui s'ouvre en deux, révélant deux flèches : l'une poitant vers la gauche avec le symbole ♀, l'autre vers la droite avec celui-ci ♂.

La voix de la RSRS commande alors :

— Rapporteur Swain, veuillez regagner vos quartiers. Whitford et Wisteria Allgood, vous pouvez passer aux douches de décontamination situées dans votre dos afin d'être nettoyés convenablement.

Rapporteur ?

Rapporteur ?

Une soif de vengeance enragée s'empare de moi ; les ongles cassés de mes mains, sortis, sont prêts à griffer le traître au visage jusqu'au sang.

Sauf qu'il est déjà parti.

Il ne perd rien pour attendre. Byron est un homme mort.

CHAPITRE 51

WISTY

OK... nous sommes clairement dans les entrailles du loup à présent. Peut-être que Whit a raison et que c'est la seule façon de combattre L'Unique. Et si nous approchions du but ? En attendant, nous avons l'air de deux homards tout droit sortis d'une casserole d'eau bouillante.

— Aïe, ouille, aïe !

Je saute sur place alors que mon frère et moi sommes réunis dans une salle commune (devinez de quelle couleur ? Ouiiii ! toute blanche !) en vue de nos prochaines instructions.

— Ça pique, hein ? confirme Whit. N'empêche, le bain pour toi, ce n'était pas du luxe. Tu commençais à sentir.

Je lui donne un coup de poing dans le bras. Visiblement, frôler la mort ne suffit pas à rendre un frère moins infect.

— Parle pour toi. Et ce n'était vraiment pas nécessaire de me récurer la peau au point d'enlever les deux premières couches pour régler le problème.

Quant à Byron... Ça me rappelle un jeu de société d'enfance dans lequel il fallait résoudre un meurtre. Je vois déjà le tableau : Wisteria Allgood, dans la douche, avec la pomme de douche Kärcher...

Mon complot de meurtre est interrompu par une série de notes musicales rappelant une marche militaire et annonçant la fin de la classe. Ensuite, le bruit d'une troupe de gosses qui émergent dans le couloir. Plusieurs d'entre eux déferlent dans la pièce pour s'affaler devant la télé.

— Salut, dit le garçon qui s'assoit près de nous. Je m'appelle Crossley.

Il est petit et sec, avec un joli visage d'enfant sérieux.

— Moi, c'est Whit. Et elle, Wisty, répond mon frère avec réserve.

— Ouais, on a tous entendu parler de vous. Surtout de Wisty. (Il s'approche et baisse d'un ton.) Je t'ai vue sur le Net : tu déposes sur scène.

Whit et moi n'en revenons pas.

— Hein ? Mais comment tu as... demande mon frère.

Crossley jette soudain un regard inquiet en direction d'une des caméras.

— Bref, on a eu droit à une distribution de chocolat collectif le jour de l'annonce de votre arrivée.

— Ils en donnent souvent, des chocolats ? lui demandé-je.

— De temps à autre, la RSRS en distribue à toute l'école, mais, en général, on n'en reçoit que lorsqu'on est envoyés en Salle du chocolat.

— Et comment fait-on pour y aller ?

— On travaille bien.

— Genre : en résolvant des problèmes de trigonométrie ?

— Un peu ça, oui, dit Crossley. Vous verrez. Le chocolat est trop bon. C'est juste que certains d'entre nous ne sont pas préparés à un aussi... bon goût.

Il reporte son attention vers le téléviseur avec un sourire plaqué qui rappelle celui d'un bébé qu'on viendrait de nourrir et de changer.

Je me rends brusquement compte que je n'ai aucune idée si les enfants de cette école sont des sujets du Nouvel Ordre lobotomisés – autrement dit, des miniUniques en puissance – ou si ce sont d'innocents enfants enfermés dans une boîte blanche du NO et se conformant à ce qu'on attend d'eux dans l'espoir de survivre.

Tandis que Crossley pousse des acclamations avec le reste de la bande devant une autre cérémonie d'inauguration retransmise sur L'Unique Chaîne, je remarque qu'il lève discrètement un minuscule morceau de papier, enfoui au creux de sa paume de sorte que les caméras ne le repèrent pas.

Je connais un endroit où la RSRS ne nous entendra pas.

Un autre malade. Au cours des derniers mois, mon ennemimomètre ne fonctionnait qu'en deux positions : « Pour nous » ou « Contre nous », sachant que Sa Traîtré Swain dépassait le cadran de lecture. Je voudrais que tous les enfants soient de notre côté. C'est ce que j'ai supposé. Mais comment en être sûre ?

— Et si je vous aidais à remporter le prochain concours ? Allez,

filons réviser !

Je l'observe avec une expression qui dit « Ça va pas la tête ? » quand, tout à coup, je m'aperçois qu'il est en train de cligner d'un œil. Ooooh.

Nous sortons de la salle commune sur les talons de Crossley, traversons plusieurs vestibules, des couloirs, jusqu'à un endroit situé entre le dortoir A et le dortoir B. Il pointe subrepticement un mur qui, sur quelques mètres, est dépourvu de caméras et de micros.

— Ce sont les portes de la cellule d'intervention d'urgence, alors ils n'y ont pas installé de caméras, murmure-t-il. Si vous voulez, je peux vous dire ce que je sais à propos de vos parents.

Whit s'empresse de le saisir par la peau du cou.

— Qu'est-ce que tu sais sur nos parents ? Où sont-ils ? Parle ! Comment es-tu au courant ?

— Ouh-oooh, tout doux ! halète Crossley. Je te déconseille de me blesser. Je pourrais t'être d'une grande utilité... si tu coopères.

— Comment ça, coopérer ?

— En faisant un échange. Vous m'apprenez une partie de votre M et moi, je vous raconte où vos parents sont enfermés ici.

Mon frère bouscule Crossley : juste assez pour l'effrayer mais sans le blesser.

— Je répète : qu'est-ce que tu sais sur nos parents ?

— Whit, relax, lui chuchoté-je en optant pour la touche féminine et sensible. Écoute, Crossley, tu as l'air sympa. On n'a pas envie de te faire mal, mais il faut que tu saches qu'on en est parfaitement capables. Tu mens au sujet de nos parents. Jamais on ne nous enfermerait dans le même établissement qu'eux. Alors, commence par être honnête et, après, explique-nous ce que tu entends par notre « M ».

— Ta magie. Tes pouvoirs magiques. Peu importe comment vous les appelez. J'en ai besoin. Je me suis planté aux examens ; il me faut un coup de main. (Il nous regarde avec des yeux de chien battu et Whit le serre moins fort.) S'il vous plaît.

On me demande, à moi, de l'aide pour des devoirs d'école ? J'ai dû rêver. Un fou rire me guette lorsqu'une alarme se déclenche subitement.

La voix de la RSRS résonne dans tout le hall :

— Code gris. Code gris. Code gris.

Crossley, profitant de l'inattention de mon frère, se dégage.

— Alarme sur la qualité de l'air. Je parie que c'est une tentative d'évasion, commente-t-il avant de s'élancer à toute allure dans le couloir. Dans cinq secondes, ça va grouiller de gardes ici !

Les portes de la cellule d'intervention d'urgence s'ouvrent en grand, nous plaquant, Whit et moi, contre le mur. Trois surveillants d'école à la carrure de videurs de boîte de nuit sont en train de traîner le fugitif Byron Swain. Son corps est sans vie. L'ont-ils abattu ? Non. Il se met à tousser. Très fort.

Il m'aperçoit, naturellement, et, d'une voix rauque, lance :

— Je vous avais prévenus de ne pas déclencher la foudre de la RSRS.

CHAPITRE 52

WISTY

Première opération chocolat : un concours se tenant au Dynamse – en résumé, un gymnase pour enfants au dynapotentiel au-dessus de la moyenne. C'est ainsi qu'ils appellent les enfants doués de – je cite – « compétences énergiques » hors norme plutôt que d'admettre tout simplement que nous avons des pouvoirs magiques.

Des poids sont à disposition pour des exercices de lévitation, des bouteilles pleines de liquides variés à transmogrifier (moi non plus, je ne sais pas ce que ça veut dire), des tiges métalliques à fléchir, des braseros remplis d'huile à enflammer. Il y a aussi des lapins et des rats en cage. Pourquoi ? Je l'ignore encore. Changer la couleur de leur pelage, qui sait ?

Crossley, qui fait à présent semblant que l'étrange épisode de la veille ne s'est jamais produit, me raconte qu'entre eux, ils appellent ça des « concours de formulation » mais que je ne dois pas le répéter. D'où le code « M » pour magie.

La RSRS, à l'instar de la plupart des fonctionnaires du Nouvel Ordre, n'a pas du tout le sens de l'humour. C'est pourquoi nous ne sommes pas réunis ici pour lancer des formules magiques, mais pour démontrer notre « dynapotentiel » et transmettre des « énergies biocinétiques ».

La voix mielleuse de la RSRS emplît soudain la pièce :

— Les élèves sont priés de rejoindre leurs binômes à la paille indiquée sur le panneau d'affichage en attendant les prochaines instructions. Vous disposerez de soixante secondes pour effectuer l'exercice que l'on vous a assigné.

Je lève les yeux sur le panneau en râlant tout haut. Whit est en binôme avec une fille super mignonne du nom de Cherry Lu à laquelle il a fait de l'œil depuis notre arrivée ici. Moi ?

Le pied.

Je me tape Byron la Fouine-antimagie-qui-n'a-rien-à-faire-ici. M. le Rapporteur Swain. Appelez-le Semi-Lumière Swain : c'est ce qui l'attend quand il sera passé entre mes mains.

J'inspire profondément pour résister au besoin de l'étrangler. *Concentre-toi, Wisty. Tu dois gagner ce concours, me rappelé-je. Pense au chocolat.*

Byron et moi nous dirigeons vers notre plan de travail sur lequel est posée une planche de bois avec une série d'ampoules électriques et un vieux fût métallique fixé dessus. En marchant, je l'enlace d'un bras autour de la taille... pour mieux lui enfoncer le stylo que je tiens en main dans la chair.

Il ne montre aucun signe de résistance.

— Je te hais pour l'éternité, le menacé-je entre mes dents serrées. L'éternité, tu entends ? Tu es un criminel, un rapporteur espionnant le Monde Libre. D'ailleurs, j'imagine que c'est à toi que nous devons notre arrestation, Whit et moi.

Byron ne pipe mot, se contentant d'afficher une mine triste.

— À trois, avertit la RSRS, vous retournerez la feuille cartonnée avec les consignes sur votre paillasse. L'équipe qui finira en premier la tâche qui lui a été affectée se verra récompensée par un passage au Centre de récompense du TNM pour... y manger du chocolat. À vos marques !

Je pousse violemment Byron pour l'écarter en lui décochant un regard assassin signifiant : « Ôte-toi de mes pattes. »

— Je parie que c'est aussi à cause de toi qu'Eric m'a trahie, continué-je.

— *Un...*

— Et la raison pour laquelle Margo est morte. Tu n'es qu'un meurtrier.

— *Deux...*

— Tu n'as rien à dire pour ta défense, sale pou affreux ?

Je pose mes mains de chaque côté du carton plastifié portant les instructions.

Byron me couve des yeux.

— *Trois !* s'écrie la RSRS.

— Je te promets, Wisty, répond Byron dans un chuchotement, que tout ce que j'ai fait, c'était pour te protéger et non le contraire. Je te le

jure sur ma tête. Même si je vais bientôt mourir. D'ailleurs, je donnerais ma vie pour toi.

Je retourne la carte et là... incroyable !

Bonjour, chère mademoiselle. La torche vivante est demandée au rapport !

CHAPITRE 53

WISTY

Trop facile. J'ai réussi les doigts dans le nez.

L'appareil sur le plan de travail était un moteur à vapeur relié à un générateur et, écoutez un peu ça, je n'ai eu qu'à user de mes pouvoirs magiques pour allumer les ampoules sur la table. Elles éclairaient tellement que les autres m'ont hurlé dessus pour que j'en diminue l'intensité parce qu'elles leur faisaient mal aux yeux.

Pauvres chochottes, va.

Bon, je les comprends malgré tout : je serais furax moi aussi s'il n'y avait pas du chocolat à la clé.

Je suis éreintée ; à tel point que la compagnie de Byron ne me gêne pas plus que ça. Bon, j'avoue qu'en sortant du Dynamse, j'allume sur mon passage toutes les ampoules, trop énervée que l'autre fouine me suive.

C'est tout juste si je remarque que le Centre de récompense ressemble à un gigantesque centre d'appels miteux, avec des box aux cloisons moquettées partout. Dans la plupart d'entre eux sont assis des enfants à la mine radieuse et à la bouche marron, des tablettes de chocolat empilées devant eux. Ils sont couverts de câbles et d'électrodes bizarres qui semblent parfois s'illuminer d'une lumière bleutée.

Waouh ! L'odeur du chocolat emplit mes narines. Je salive. Mes genoux s'entrechoquent. Je n'arrive plus à parler.

— Détenue Allgood et Rapporteur Swain, veuillez vous diriger dans les cabines 124G et 124H, annonce la RSRS.

— Suis-moi, dit Byron. Je vais te montrer comment brancher les moniteurs.

— Les moniteurs ?

— Tu dois porter les moniteurs en mangeant le chocolat.

— Pas étonnant que tu aies autant de qualités dans le rôle de surveillant, raillé-je en pouffant. N'empêche – et ça reste entre toi et moi –, là, je serais prête à porter un tee-shirt « I ♥ Byron » si ça me permettait d'obtenir plus de chocolat.

Byron m'aide à positionner les ventouses sur mon front et mes bras. Elles sont identiques aux électrodes qu'on voit sur les patients dans les hôpitaux, si ce n'est qu'elles sont plus grandes et que les câbles sont beaucoup plus gros.

Ensuite – yes ! –, un chariot automatique apparaît, chargé de deux énormes piles de tablettes qui montent plus haut que ma tête ; l'une porte le nom de Byron, l'autre...

Je m'enfile une tablette entière avant même de m'en rendre compte. C'est tellement bon !

Sans les grondements de protestation de mon ventre, je continuerais bien. Il doit y avoir une raison pour que les gens ne mangent pas de bonbons au petit déjeuner, au déjeuner et au dîner.

J'inspire profondément et jette un œil autour de moi.

Certains enfants sont là depuis longtemps – c'est évident : ils ont fini toutes leurs tablettes. Un grand nombre d'entre eux sont affalés sur leurs bureaux. À faire la sieste, je suppose.

À l'exception de ce gamin, là-bas, au teint tirant sur le... vert.

Une fille est allongée à même le sol. Deux abrutis en blouse de médecin l'emportent en la traînant derrière eux.

Byron lève les yeux de son propre festin cacaoté et remarque que je suis la fille des yeux.

— Encore une qui ne connaît pas ses limites. Ils l'emmènent au vomitorium.

— Le vomitorium ? relevé-je sans réfléchir.

— C'est ainsi que les élèves ont baptisé l'endroit où on leur fait un lavage d'estomac.

— Ah ! dis-je simplement tandis que je sens l'envie de chocolat me reprendre.

Je me reconcentre sur ma montagne de tablettes. Si j'avais eu accès à un chocolat aussi mortel au lycée, je pèserais plus de cent kilos aujourd'hui.

Au même instant, toutefois, je sens une intense fatigue me gagner. Les électrodes sur moi paraissent soudain froides. Un froid si glacial

qu'il brûle. Les câbles phosphorescents bleus clignotent. Et mon estomac est tout noué.

Je ne crois pas m'être sentie si exténuée de toute ma vie. On dirait que ces câbles pompent toute mon énergie.

Byron me considère avec inquiétude. Qu'est-ce qu'il dit ? Peut-être que si je pose ma tête sur le bureau quelques secondes, et que je ferme les yeux...

CHAPITRE 54

WHIT

La pauvre Wisty tenait à peine assise. Sur son lit, elle se nourrissait d'eau et des crackers que je lui volais à la cafétéria.

Mais le plus fou et le plus effrayant dans tout ça, c'était que même au pire de son état, elle avait toujours une irrésistible envie de chocolat.

Ma sœur était officiellement accro.

— Moi qui avais imaginé avant notre arrivée ici que ça ressemblerait à un genre de centre où les célébrités font leur cure de désintoxication et dans lequel je pourrais passer mes journées à ne rien faire... me confie Wisty. Maintenant que je suis dedans... je dis que ça craint.

Pas facile pour un champion d'athlétisme et une rebelle de première, intellectuellement plus vive que l'éclair et qui aime être sous les feux de la rampe, de se faire oublier, et, pourtant, nous réussissons, Wisty et moi, à passer pour deux élèves tout ce qu'il y a de plus moyens et ordinaires.

Nous obéissons au doigt et à l'œil, mais sans plus ; on ne tient surtout pas à sortir du lot.

C'est quasi mission impossible avec Crossley et Byron sur place étant donné que nous n'avons de cesse de les interroger. Très vite, pourtant, nous nous apercevons que la meilleure stratégie consiste à hocher la tête poliment et à accomplir nos tâches le plus médiocrement possible.

Nos devoirs portent principalement sur l'« efficacité sensationnelle » de la vision du monde selon le Nouvel Ordre. Nous devons rédiger des dissertations dépeignant Le Seul-L'Unique comme le visionnaire le plus génial de toute l'histoire de l'humanité. À coups d'équations mathématiques, nous démontrons que les hommes n'ont jamais été plus productifs que depuis que le Nouvel Ordre est en place. En cours

de science, nous apprenons que la magie, la peinture, la musique ainsi que le reste de la plupart des autres activités extrascolaires sont nocives.

Un jour, néanmoins, notre mission « profil bas » capote à cause de Crossley et de son réflexe stupide. Il est encore en rogne contre Wisty qui a refusé de lui apprendre des formules magiques.

Assis à la cafétéria, nous mangeons le porridge nutritif mais loin d'être délicieux qu'on nous sert lorsqu'il jette un morceau de chocolat sur la table, juste devant ma sœur. J'en déduis qu'il a dû le voler puisqu'il ne met pas souvent les pieds au Centre de récompense.

— Tu veux du choc-o-lat, Wisty ? lui demande-t-il en faisant claquer sa langue contre son palais.

Ma sœur examine un instant le chocolat, le haut du corps parcouru de tremblements face à la tentation. Elle lâche sa cuillère et s'agrippe des deux mains à la table en métal.

— Ouais, intervient Crossley en dépit de mon regard disant « je vais te transformer en chair à pâte », j'ai gagné un concours. Finalement, je n'ai pas eu besoin de votre aide. En revanche, vous pourrez peut-être m'aider à manger ma récompense. (Il approche le chocolat de Wisty.) Ou peut-être pas.

Là-dessus, il jette le morceau de chocolat dans sa bouche.

Tout le corps de ma sœur tremble maintenant. La table aussi se met à gigoter. Quand soudain... Oh, non !

Elle s'enflamme à nouveau.

CHAPITRE 55

— Enfin ! s'exclame Le Seul-L'Unique, triomphant. C'est exactement ce dont je voulais être témoin.

— Exactement, poursuit-il en s'éloignant du mur de téléviseurs, une main sur le menton. Mes hypothèses se confirment : elle se manifeste sous une contrainte extrême seulement, ce qui indique clairement qu'elle ne maîtrise que peu, sinon pas son don.

L'homme près de lui enregistre ces renseignements dans sa tablette portable avec des hochements de tête.

— Une fois les flammes éteintes, mettez-la dans le Pavillon d'Isolement. Nous devons étudier ses aptitudes dans un périmètre sécurisé. Et pas de pitié surtout. Ni pour l'un ni pour l'autre. J'ai besoin de résultats. Des résultats ! C'est urgent !

— Oui, Votre Excellence ! promet l'assistant.

— Les Allgood croient pouvoir s'approcher de moi en étant ici et ils ont tout à fait raison, réfléchit à voix haute L'Unique. Le moment venu, quand je les connaîtrai mieux qu'ils ne se connaissent eux-mêmes, c'est moi qui m'en approcherai. Très près. Très, très près.

CHAPITRE 56

WISTY

— Eh bien, je peux ajouter un exemple supplémentaire au mot « macabre » dans le dictionnaire, commenté-je à voix haute pour moi-même en explorant mon nouveau logement.

Le secteur d'isolement dans lequel ils m'ont enfermée est en réalité le vaste sous-sol sans fenêtres et atrocement humide du TNM.

— En comparaison, l'asile de l'État de Bowen (l'un des cachots dont nous avons réchappé, Whit et moi) a l'air d'un salon de thé.

Génial. Cinq minutes seulement passées en tête à tête avec moi-même et je me parle déjà à voix haute.

Pas de quoi s'inquiéter longtemps, pourtant. Mon bunker géant est sur le point d'être investi par six scientifiques au grand cœur qui vont se livrer à toute une série d'examens sur moi. Vous voyez quand votre généraliste vous donne un coup dans le genou, pointe le faisceau d'une lampe dans votre oreille et appuie sur votre langue avec un bâton sans jamais rien trouver d'anormal ? Eh bien, ça démarre un peu de cette façon. Les savants fous portent un intérêt particulier à mon cuir chevelu ; ils l'observent à la loupe.

— Dommage que l'original ait été détruit, commente une espèce d'ogresse (je la baptise instantanément Helga) à l'intention d'une autre « chercheuse » aux allures d'esthéticienne échappée d'un patelin perdu.

Je parie qu'elle s'est fait virer de l'école d'esthétique. Je décide de l'appeler « Gigi ».

— Le rapporteur nous a fourni un petit spécimen, mais le reste a été porté disparu ou – autre possibilité – placé sous haute surveillance, raconte Gigi.

Ai-je bien entendu ? Mes cheveux viennent d'acquérir le statut de Graal ?

Quelqu'un commence alors à prélever des échantillons de cheveux – disons plutôt de chaume roux – avec une sorte de pince à épiler.

— Aïe ! m'écrié-je en tentant de frapper la main pour l'écarter.

Malheureusement, mes poignets sont immobilisés par un assistant de labo au visage empâté. Appelons-le Hans.

Gigi, qui, d'après moi, dirige l'équipe de scientifiques, recule d'un pas, visiblement intriguée, mais plus ravie qu'autre chose par ma réaction.

— Pourquoi ne pas me raser complètement le crâne tant que vous y êtes ? lancé-je avec sarcasme tout en le regrettant aussitôt.

Parce qu'alors, la séance de torture commence.

CHAPITRE 57

WISTY

Ça commence par l'épilation. Helga prend de la cire chaude et des bandes de tissu, puis elle se met à arracher les quelques millimètres de cheveux qui ont repoussé sur mon crâne. Soit, c'est mon cuir chevelu, mais j'ai l'impression qu'elle agit directement sur ma boîte crânienne.

Note pour plus tard : ne jamais suggérer d'idée de torture à des ravisseurs. Ils ont bien assez d'idées comme ça.

Du genre, tester mes réflexes à des sirènes-surprises proches du niveau sonore d'alarme en cas de raid aérien. Tympan éclaté garantis. Ou encore étudier ma réaction à des changements brusques de luminosité. J'ai juste le temps de m'habituer à la pénombre des lumières tamisées un instant plus tôt quand – flash ! – je suis aveuglée par des espèces de projecteurs qui diffusent une lumière blanche extra-puissante. La porte ouverte aux migraines chroniques, moi, je vous le dis.

— Si c'était un interrogatoire, j'aurais avoué depuis longtemps. Alors qu'est-ce que vous voulez savoir ? répété-je pour la énième fois. Vous attendez quoi de moi ?

— Donne-nous ton don, exige Gigi. Ça suffira.

— Jamais de la vie !

Même si je savais comment, ils pourraient toujours courir pour que je leur donne quoi que ce soit.

Tandis que Gigi dirige les tests, Hans et Helga me maintiennent en place. Leurs trois compères en blouse blanche sont assis en rang devant moi avec leurs blocs-notes ; ils m'observent avec la concentration d'un groupe d'ados devant l'ultime épisode de la dernière saison de leur série télé préférée. Il ne manque plus que le pop-corn.

Ensuite, les savants fous me bombardent de vapeur chaude comme chez une esthéticienne diabolique. Je me vois déjà mourir asphyxiée

par une haleine de dragon. Ne manque plus que la torture par l'eau.

Ils se lancent après dans une technique de pincement très élaborée à six mains : celles d'Helga, Hans et Gigi. Ça vous rappelle des jeux d'enfants ? Eh bien, réfléchissez à deux fois. Je comparerais ça à une attaque par une armée de fourmis rouges enragées.

— Donne-nous ton don !

— Baaaaahuuuummmmmmmh !

J'oublie de préciser qu'ils semblent vouloir tout essayer à deux reprises : la première avec du Scotch sur la bouche, les yeux et les mains, la seconde, sans. Cette fois, c'est *avec*.

Ensuite vient l'épreuve d'ingestion de force de trucs que je préfère ne pas nommer (même l'écrire me ferait vomir tout ce que j'ai dans le ventre). Disons seulement que j'aurais préféré arracher avec mes dents des têtes de chauves-souris vivantes.

Et le pire dans tout ça, vous vous demandez ?

Si les histoires de démembrement vous répugnent, je vous déconseille fortement de lire la suite. (Je vous accorde que cela s'applique alors à tout le monde.) Bref, disons que si mes membres à moi sont tous là, apparemment, quelqu'un d'autre ne peut pas en dire autant.

Ils apportent les mains du batteur des Bionics. Sur un plateau.

Je les reconnais à sa chevalière. Ils m'obligent à les tenir et j'ai la confirmation qu'elles sont bien réelles.

Avant, je pensais que le Nouvel Ordre avait interdit toute forme d'art, mais je m'aperçois que j'ai eu tort : l'art de la torture humaine est bel et bien vivant.

CHAPITRE 58

WISTY

Ils finissent par se lasser de moi. En tout cas pour le moment. Roulée en boule, je tente de récupérer un peu d'énergie en prévision de leur retour. Le silence sans fin n'est rompu que par une bagarre occasionnelle entre deux rats, le bruit métallique de la trappe à nourriture et celui de la déglutition d'un morceau de pain rassis et d'une portion à moitié décongelée de flageolets descendant dans mon œsophage.

Oui, oui, des flageolets. Brûlés lors de leur décongélation au micro-ondes.

Je plante ma fourchette dans le bloc compact de haricots qui s'effrite sur les côtés et m'étonne d'entendre une espèce de grésillement. Un coup de mon imagination, probablement. Ça me rappelle la fois où Whit et moi, quand j'avais six ans, avions volé les flageolets de notre mère dans le congélateur avec l'intention de les jeter dans la cuvette des W-C derrière son dos. Nous avons réussi la première partie de notre plan, mais pas la seconde. Et devinez qui s'était fait disputer ? Moi. Toujours moi. Ici aussi, je suis la seule punie.

Whit, j'ai besoin de toi ! Maintenant ! De toutes mes forces, je lance le pavé de légumes contre la porte. Il éclate dans un « crac » réjouissant.

— Oh, oh, s'élève une voix derrière la porte. Wist, ça va ?

Whit ?

— Whit ! m'écrié-je en courant vers la source sonore.

J'entends une clé s'enfoncer dans la serrure. Mon frère entre, escorté par un surveillant d'école potelé. À mon grand plaisir, le type réussit l'exploit de glisser sur des flageolets en entrant, mais sans s'étaler de tout son long pour autant, malheureusement.

— Wouhooo ! Wisty, qu'est-ce qui t'est arrivé à la tête ?

À part ça, sympa le message d'accueil.

Je saute dans ses bras pour l'étreindre quand je découvre que quelqu'un d'autre l'accompagne. Il a un œil au beurre noir. Si je m'étais doutée...

Je foudroie la Fouine du regard.

— Je croyais que les cellules d'isolement étaient *individuelles* !

— Pas ma faute, répond-il en me renvoyant mon regard. Ce n'était pas ma décision, Wisty. Demande à ton frère.

Je lâche Whit au moment où les surveillants râleurs poussent leurs prisonniers dans le sous-sol avec moi. Sans un mot, ils s'éclipsent, fermant la porte à double tour derrière eux.

— Qu'est-ce que vous fichez ici tous les deux ?

J'ai du mal à cacher ma bonne humeur de les voir à l'isolement eux aussi. Plutôt, c'est le fait que j'ai soudain de la compagnie. Je vais pouvoir partager mon désespoir.

— Byron et moi, on s'est battus. Un bon vieux combat à mains nues. Tu vois le genre. Des trucs de mec, explique Whit avec un haussement d'épaules.

— Tant mieux pour vous, les amis. Et pour moi. Vous allez me tenir compagnie. (J'écarte les bras dans un geste pompeux.) Bienvenue dans mon petit musée des horreurs. Je vous annonce qu'ici, les épilations du cuir chevelu sont gratuites. Je suis certaine qu'ils seraient prêts à s'occuper de ton torse, Whit. Et de tes sourcils qui se touchent, Byron.

— C'est atroce ! déclare celui-ci en ramassant un flageolet par terre pour l'examiner de plus près.

Et question atrocité, ça ne va pas s'arranger.

CHAPITRE 59

WISTY

Dans mes mains, un membre. Ou, pour être plus précis, un bras arraché. Celui de Feu Le Batteur Tombeur. Soudain, il se met à battre et à bouger comme s'il était vivant. D'abord, il me caresse le visage, puis, à l'instar de l'âme du traître auquel il appartient, il m'enfonce un doigt dans l'œil...

Je me réveille en hurlant avec un mal de tête lancinant. Pire, je découvre Byron penché au-dessus de moi, tout près. Je sens son eau de Cologne écœurante.

— Ça va, Wisty ? Tu es blanche comme un cachet d'aspirine. Et tu transpires par tous les pores.

C'est officiel : ils ont appris à Byron toute une série de répliques diaboliques censées me pousser soit au suicide, soit au meurtre.

La monotonie qui règne ici, le manque de lumière et de repères pour mesurer le temps qui passe sont également idéals pour psychoter. Nous avons déjà parié sur qui succomberait en premier. Byron passe toutes ses journées à compter les flageolets (non, non je ne vous fais pas marcher) en digne héritier de son père, comptable bon à rien au service du Nouvel Ordre. Whit écrit dans son journal et réfléchit à un moyen de regagner le Royaume des Ombres (et de retrouver Celia, naturellement). Pour ma part, je m'inflige des châtiments corporels pour me préparer à la prochaine visite de la brigade tortionnaire.

— Whit, débarrasse-moi de lui, grogné-je à cause de mon mal de tête.

— Je t'assure, Wisty, insiste Byron. Tout ce que je veux, c'est t'aider...

— Je n'ai pas besoin de ton aide. Je suis parfaitement capable de déprimer toute seule. Fiche-moi la paix et rends-toi utile une fois dans ta vie, marmonné-je.

— Utile ? répète-t-il. Je n'aurais jamais cru que tu m'en croies

capable.

— Entre nous, je sauterais de joie si on me prouvait que j'ai eu tort à ce propos.

— Eh bien, pourquoi pas... crocheter la serrure ?

Whit et moi le considérons un instant, hantés par la même question : il est sérieux là, oui ou non ? Quand j'ai tout à coup un éclair de lucidité : Byron n'a aucun humour.

Notre exploration de ce trou moisi achevée, nous avons comptabilisé trois portes. Bien sûr, toutes sont fermées à double tour. Nous avons par ailleurs vérifié qu'aucun individu normal au grand cœur ne se cachait sous l'apparence d'un des surveillants hargneux (réponse : non).

— J'ai réussi une fois avec une porte différente – pas celle par laquelle on est entrés ici, reprend Byron. Puis je l'ai refermée pour qu'on n'ait pas d'ennuis.

— Une porte, c'est une porte, répliqué-je, toujours atterrée. Ce qu'on veut savoir, c'est comment tu as fait !

— Ce n'est pas très difficile. Avant, j'étais médaille d'honneur des chefs de secteur et, pendant notre formation, on a appris tout un tas de trucs qui servent beaucoup en prison. Du coup, j'ai trouvé un fil de fer et je l'ai tordu avant de l'insérer dans la fente de la serrure. J'ai tourné, tâtonné et, assez vite, j'ai réussi à l'ouvrir.

— Et c'était quand, au juste ? l'interrogé-je.

— Quand vous ronfliez si fort tous les deux que je n'arrivais pas à dormir.

— Attends, attends, j'ai dû mal comprendre, dit Whit. Tu es capable de forcer la serrure d'une porte nous permettant de nous évader d'ici et tu ne nous as rien dit ?

— Le truc, c'est qu'il y a quelque chose derrière la porte.

— Quoi ? Quel genre de truc ? Un monstre ? rétorque Whit avec sarcasme en affichant une grimace monstrueuse.

— Disons plutôt... euh...

— Quoi ? crié-je.

— Vos parents.

CHAPITRE 60

WHIT

Je sais. Vous vous posez la même question que moi. Et que Wisty, probablement. Se pouvait-il qu'il y ait une raison de ne pas nous informer que nos parents se trouvent de l'autre côté de la porte ? En supposant qu'ils y soient en effet.

— Je... je crois qu'ils sont dangereux, Wisty, bégaye Byron. Ils ne sont plus pareils et tu n'es pas en sécurité avec eux.

Des conneries, tout ça. C'est forcé. Byron, de toute évidence, est le premier d'entre nous à perdre la boule.

J'entoure ma sœur d'un bras. Elle tremble comme une feuille.

— Pas en sécurité ? Ce sont nos parents ! s'exclame-t-elle d'une voix perçante. Comment pourraient-ils nous faire du mal ? Je te jure, Byron, que si tu dis la vérité et que tu peux nous conduire à eux, je t'embrasserai un milliard de fois. Et je te pardonnerai tous les trucs affreux que tu as faits jusqu'ici.

La Fouine n'hésite pas un instant. Avec un soupir, Byron se dirige vers la porte, Wisty et moi sur les talons. Crossley disait-il la vérité ?

— Swain, tu ne t'en sortiras pas aussi facilement, le menacé-je. Si tu nous as raconté des bobards, je te garantis que tu vas le regretter pour le restant de tes jours. Et si tu ne mens pas, alors il va falloir que tu expliques pourquoi tu penses que nos parents sont dangereux !

— Je ne peux pas vous donner d'explications, répond-il, l'air aussi troublé que nous. Il y a des choses qui ne s'expliquent pas. Mais qui n'en sont pas moins vraies pour autant.

— Nos parents sont des gens bien. Ils n'ont pas changé, lui dis-je comme nous arrivons devant la porte. Tout ce qu'on te demande, c'est d'ouvrir la porte, Byron. Allez.

L'intéressé, malgré ses soubresauts nerveux – qu'il s'agisse d'une peur feinte ou réelle –, hoche la tête et enfonce son fil de fer dans le

trou de la serrure qu'il agite à l'intérieur.

Au bout d'une petite éternité, nous entendons un clic.

CHAPITRE 61

WHIT

J'arrache la poignée des mains de Byron et je tourne. Un nouveau clic retentit ; la porte grince alors que je l'ouvre lentement.

Contrairement au reste de ce trou à rats, le couloir devant nous n'est pas sombre, il est plongé dans le noir.

— Tu vois quelque chose ? demande Wisty dans mon dos.

— Attendez que vos yeux s'habituent à l'obscurité, suggère Byron. (Il se tient légèrement en retrait, ne sautant clairement pas de joie d'avoir proposé un plan qui fait désormais de lui un complice.) Vous verrez. Enfin, je crois.

Après une pause, mon cœur bondit dans ma poitrine. Quelque chose bouge, dans le noir, devant moi.

— M'man ? P'pa ? me risqué-je sur un ton hésitant.

Wisty, qui en déduit que je pense les avoir vus, me rattrape à toute allure.

— Maman ! Papa !

Je sens qu'elle me dépasse.

— Reste là ! lui hurlé-je en la saisissant *in extremis* par la manche de son uniforme.

Ouf. Parce qu'alors j'entends le grognement le plus terrifiant que j'aie jamais entendu. Wisty, abasourdie, lâche un hoquet de surprise.

— Tout va bien, Whit, chuchote-t-elle. J'ai l'habitude avec les chiens.

— Ce n'est pas un chien, dit tout à coup Byron. Vous pouvez me croire sur ce coup-là.

— Whit ? Wisty ? Est-ce bien vous ?

Mon cœur s'emballe. C'est la voix de notre mère.

— Oui, maman ! s'exclame ma sœur. On est là ! Papa et toi, ça va ?

Wisty se débat pour que je la lâche, mais c'est trop tôt. Je flaire le danger. Quelque chose cloche.

Notre mère dit alors :

— N'approchez pas ! Allez-vous-en !

J'ai un mauvais pressentiment. Il va arriver quelque chose de terrible.

Même nos propres parents ne veulent pas de nous ici.

CHAPITRE 62

WISTY

Au bout du couloir, une lumière vacillante et bleutée se met à luire de je ne sais où. On dirait une scène de film d'horreur en noir et blanc.

Mes parents – émaciés, apathiques – se profilent, enchaînés au mur du fond. Les cheveux de ma mère, autrefois épais et bouclés, sont plats et gras. Elle écarquille les yeux, le regard perdu dans le vide. *Elle ne nous voit pas, si ? Je n'en ai pas l'impression.*

Quant à mon père, il a les paupières closes. Son corps est si maigre, inerte. Est-il...

Je préfère ne pas imaginer. C'est impossible. Impossible.

— Papa ! crié-je à nouveau.

Au même moment, j'aperçois un gros animal fendre les ténèbres. Ma mère se remet à crier :

— Partez ! Je vous en supplie ! Ne restez pas près de nous !

La créature commence à faire les cent pas devant mes parents. Whit resserre son emprise. La chair de l'animal est flasque, de sa gueule tombent des gouttes de sang et, par endroits, on aperçoit le squelette de son crâne entre la fourrure inégale et la peau galeuse.

À qui appartient le sang sur son museau ? Pitié, pas celui de mes parents...

Dans l'espace sans forme, la lumière, soudain, se ravive. Nos parents sont reliés à des câbles qui diffusent une lumière bleue ; ils me rappellent – c'est affreux – ceux qui m'ont vidée de mon énergie au Centre de récompense.

— Il faut qu'on leur retire ces trucs, Whit ! Tout de suite ! Si tu ne veux pas, alors, je m'en charge !

— Non, Wisty ! C'est un suceur de cervelle... un Égaré, me prévient Byron dans un murmure, derrière moi. S'il t'attrape, tu es morte !

Même toi ne peux rien contre lui.

— Ça m'est égal ! (Je me débats de plus belle.) Whit, je vais te brûler. Je te le jure.

— Wisty, attends une seconde, me demande mon frère dont les yeux, effrayés, n'ont pas quitté la scène. (Il me lâche soudain.) Aïe ! Mais tu l'as fait, en plus.

Mon halo s'intensifie. Ma température s'élève. Je suis un tison vivant. Ma magie, elle aussi, peut-être, s'accroît.

— Je vais y arriver. Maman et papa, je viens vous chercher... Ne vous inquiétez pas !

— Non ! Demi-tour ! gémit notre mère. Va-t'en ! Tu m'entends, Wisty ! Toi aussi, Whit !

Je m'élance dans le couloir, Whit juste derrière moi. Je savais qu'il se battrait. La créature se tourne face à nous et bondit dans notre direction. Je vois des touffes de poil ensanglanté tomber de ses mâchoires. Puis son haleine fétide m'empoisonne.

Au moment de sauter vers la créature, la première pensée qui me vient est celle d'une tigresse à la poursuite d'un chacal enragé dans la nature, focalisée sur la sensation que produiraient ses griffes, suffisamment acérées pour déchirer la bête horrible en petits morceaux.

Pitié, pitié, pourvu que ma magie fonctionne...

Je suis alors engloutie dans un tourbillon de poil, d'os et de dents.

CHAPITRE 63

WISTY

Whit atterrit sur moi et nous nous écrasons comme un seul corps sur le sol. La pièce plonge alors dans le noir. Tout a disparu, nos parents, la lumière bleue inquiétante. Quand soudain... le mystère s'éclaircit.

— Eh bien, eh bien, dit une voix dans notre dos qui n'est pas celle de Byron. Une fois de plus, tu as tout gâché, Whitford Allgood.

Whit et moi, sous le coup de la force de l'impact, continuons à voir des étoiles, mais nous savons que cette silhouette élancée, associée à cette voix effrayante que nous connaissons trop bien, est synonyme de mauvaises nouvelles. De très mauvaises nouvelles.

Bien sûr, il s'agit de L'Unique, debout, dans son costume sombre, les bras croisés, à quelques pas de Whit et de moi. Byron alias Judas la Fouine, lui, a disparu.

— Vous vous demandez ce que je fiche ici ? Vous pensez que je prends une pause dans mon emploi du temps de folie ? poursuit-il. En vérité, j'ai reçu un appel du directeur de l'école. Visiblement, vous n'avez pas été les élèves modèles que nous escomptions. Juste au moment où toi, Wisty, tu avais l'occasion de progresser, ton frère le trop zélé fait tout voler en éclats. Au sens premier du terme. J'étais à deux doigts de récupérer le don de Wisteria.

Bien que Whit me tienne toujours, je parviens à me libérer pour me remettre debout, hébétée, les yeux plissés, devant la vision d'horreur de nos parents que je n'arrive pas à me sortir de la tête.

— Progresser ? m'étranglé-je. Vous voulez dire que cette scène d'horreur n'était qu'un test de plus ?

— Je ne dis rien du tout, Wisty. J'ai perdu toute patience avec toi.

— Qu...

Peut-être qu'alors mes parents ne sont *pas* réellement des réfugiés de guerre souffrant de famine, sous la surveillance d'un Égaré

monstrueux ? C'est la meilleure nouvelle que j'aie eue depuis longtemps. Mon poulx décélère petit à petit.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? lancé-je. J'ai réussi votre test haut la main dans le Dynamse avant de tomber si malade que j'en ai presque vomi mes entrailles. Vous n'obtiendrez pas mieux de ma part. Je n'ai jamais été une élève modèle. Je ne vais pas commencer.

— Tu te trompes, ma chère Wistful. J'aurais dû me douter que tu ne tiendrais pas compte de mes enseignements sur la portée de tes véritables pouvoirs. Nous avons placé beaucoup d'espoir en toi, mais tu nous as prouvé que tu n'étais qu'une adolescente écervelée de plus, qui se moque des conseils des adultes. C'est bien triste. (Il pousse un soupir.) Je suis d'avis que tu mérites une punition pour avoir autant gaspillé le temps et l'énergie de la société. Par où commencer ? Il y a tellement d'options de châtiment et si peu de temps. (Il glousse.) Si on commençait par réduire ton ami en cendres ?

Un gouffre me déchire le ventre. Je pense immédiatement à Janine. À moins qu'il ne s'agisse d'Emmet...

— M. Swain ! déclare L'Unique.

— Quoi ? s'exclame Whit.

— Je vais désintégrer votre ami Byron.

Encore sous le coup du soulagement après la tension et l'horreur de quelques instants plus tôt, je ne peux réprimer un éclat de rire. Plus proche du ricanement qu'autre chose mais quand même. Je sais, c'est déplacé. Voire suicidaire.

Sa Froideur décroise les bras avec une expression atterrée et me considère avec une haine évidente.

— Décidément, nous n'avons pas le même humour. Je ne vois vraiment pas ce qu'il y a de si drôle, braille-t-il.

Whit s'est mis à rire lui aussi.

— Allez-y, l'invite-t-il. Les fouines résistent à la désintégration de toute façon.

Et, comme pour illustrer qu'il est probablement le premier gagné par la psychose liée à notre isolement, Whit se met à imiter une fouine effectuant des bonds et évitant les rayons de la foudre de L'Unique. J'arrive encore moins à retrouver mon sérieux. Il a l'air tellement ridicule.

Le Seul-L'Unique nous fixe, muet de stupeur.

— Très bien, déclare-t-il d'une voix posée en se tournant vers moi.

Dans ce cas, ce sera toi la première !

J'arrête aussitôt de rire. Mon frère aussi.

— Je dois reconnaître que je suis plutôt satisfait des résultats de mes expériences sur vos parents. Ma force est de plus en plus puissante tandis qu'eux... eh bien... vous avez pu constater par vous-mêmes... Les résultats sont splendides. (D'un geste, il montre l'endroit de la scène d'horreur.) Même s'il s'agissait d'une projection holographique. C'est ma trouvaille la plus récente sur mon dynapotentiel.

Ses lèvres se fendent dans un sourire d'autosatisfaction auquel je réponds d'un regard noir.

— À ce rythme, reprend-il, je n'aurai plus besoin de vous, la progéniture Allgood. Wisteria, je te donne douze heures. Douze heures pour démontrer ton don de manière à ce que je puisse... y prendre part. Dans le cas contraire, je vous exécuterai ton frère et toi.

Alors, d'un tour de poignet et d'une rapide formule magique, il fait s'abattre depuis le plafond du sous-sol une abondante chute de neige. La température diminue instantanément de vingt degrés.

— Ça devrait vous aider à vous concentrer, commente-t-il. J'ai remarqué que le froid accomplissait des merveilles sur la plupart des élèves.

Sur ce, il virevolte hors de la pièce.

CHAPITRE 64

WISTY

Et la neige continue à tomber, tomber...

C'est ma nouvelle définition du diabolisme à l'état pur : parvenir à me faire détester un truc que j'adorais. Exemple : je crois que je déteste le chocolat maintenant. C'est criminel ! Et tout ça, c'est la faute du Centre du TNM. Je crois que j'en veux terriblement à Celia d'avoir rendu Whit à moitié fou. Là, c'est la faute du NO. Et maintenant, L'Unique m'a condamnée à haïr la neige alors que je l'ai toujours adorée.

Je me souviens qu'à chaque fois qu'il neigeait, Whit et moi trouvions toujours le moyen d'aller faire de la luge, peu importe notre âge. La seule chose qui a changé avec le temps est le degré de notre hardiesse quand, notamment, nous dévalions des pentes qui débouchaient sur des étangs gelés (en tout cas, nous l'espérions). Ces dernières années, il emmenait même Celia, et j'avoue que c'était un plaisir de les regarder descendre tous les deux. Ils semblaient si heureux d'être ensemble.

C'était la belle époque ; une époque où nous n'avions peur de rien.

Désormais, la neige ne sera plus que le synonyme des moments déchirants ayant conduit à ma mort.

J'ai trouvé quelques planches de bois que j'ai empilées pour pouvoir m'asseoir dessus et éviter à la gelure de gagner mes fesses tout de suite à force de gésir recroquevillée sur le sol. L'épaisseur de neige atteint déjà presque dix centimètres. Mon frère, héros jusqu'au bout, poursuit son exploration du sous-sol à la recherche d'une issue ou d'un nouveau portail. En attendant, je récite toutes les poésies, les chansons, les comptines que j'ai un jour apprises par cœur. Je sais que ces écoles sont protégées contre les formules magiques, mais il semble que nous ayons presque trouvé le moyen d'utiliser nos pouvoirs, en tous cas un minimum, en nous concentrant suffisamment.

Mais ce froid. Je déteste avoir froid. Et le pire, c'est que je vais en mourir maintenant.

— Je propose de réciter à voix haute mes dernières volontés.

— Je t'écoute, répond Whit d'une voix étouffée depuis un coin du sous-sol où il cogne sur le mur tel un détective, mais un détective mal éclairé alors.

— Prends des notes ! Je ne plaisante pas.

— Wisty, désolé de remuer le couteau dans la plaie mais... on n'a rien à laisser en héritage, réplique mon frère d'une voix traînante. (En main, il tient quelque chose.) Pas plus que des parents auxquels léguer quoi que ce soit.

— Pas de cynisme, s'il te plaît ; c'est ma spécialité. En outre, puis-je te rappeler que les deux bouts de ma baguette sont quelque part dans ce monde ? Je te les céderais bien, mais tu vas mourir toi aussi, j'ai donc besoin d'une solution de rechange qui soit réaliste.

Whit revient avec un morceau de tissu juste assez grand pour envelopper un corps.

— J'ai trouvé ça, dit-il en me drapant dedans. Ce n'est pas grand-chose mais...

— Si ça peut faire reculer l'hypothermie ne serait-ce que de cinq minutes, j'accepte volontiers. Merci, dis-je en levant un bout de fesse pour que mon frère puisse se glisser à côté de moi. Alors, tu es prêt à écrire ?

Whit pose sur moi un regard étonnamment neutre – pas de trace de tristesse à cause de Celia. C'est déjà ça. J'ai besoin de toute sa présence d'esprit.

— Oui, vas-y Wisty.

Il sort son journal et un crayon. Je m'éclaircis la gorge de façon très théâtrale.

— Moi, Wisteria Allgood, déclare par la présente les termes de mon testament.

CHAPITRE 65

WISTY

Je marque une pause et contemple la neige qui tombe en flocons. Je me rappelle qu'il y a un temps, je n'avais peur de rien. À présent, je n'ai plus peur de ce qui va arriver. Je suis en paix.

— D'abord, je tiens à ce que le monde entier – y compris les Passeurs, les Semi-Lumières, les Égarés et même les zombies du Nouveau Monde – sache que je suis une sorcière et fière de l'être.

« Je lègue tous mes pouvoirs, quels qu'ils soient, à mon frère adoré, Whitford P. Allgood, jusqu'à la fin de sa vie et à personne d'autre. Point final. Je préférerais qu'un Égaré m'arrache tous les membres un par un plutôt que le Nouvel Ordre ne s'empare de mes pouvoirs.

— Ooooh, tu es trop bonne, sœurlette, réplique Whit avec fausse modestie.

— Je lègue ma baguette – si jamais on la retrouve – à ma mère. Et dans le cas où aucun Allgood ne me survit, imaginé-je en frissonnant, je la cède à Mme Highsmith. Groovez bien, championne du Cool. Ensuite, je fais don de ma perruque à Janine. Tu ne te rends pas compte à quel point tu es magnifique, copine. Au début, j'avais envie de vomir à l'idée que tu aies un faible pour Whi...

— Il faut vraiment que j'écrive ça ? m'interrompt mon frère.

— Oui, pas de coupe ; tout doit y être.

— Alors ralentis.

— OK. Donc, Janine. Après le passage sur mon envie de vomir, écris : Maintenant, je rêve que vous vous mariez tous les deux et que vous ayez beaucoup de petits bébés rebelles. (Mon frère lève les yeux au plafond.) De plus, je laisse ma guitare électrique à...

— Une minute. Tu n'as pas de gui...

— Chut ! J'ai le droit de rêver deux secondes, non ?

Whit acquiesce d'un hochement de tête.

— Je donne ma guitare électrique à Sasha. Je te pardonne de m'avoir menti parce qu'aujourd'hui, je comprends pour quelle raison tu l'as fait. Rien ne compte plus que de combattre ces ennemis arrogants et infects du NO. Je m'excuse de t'avoir laissé tomber sur la fin.

La neige fondue pénètre désormais mes baskets trempées. Gangrène, me voilà ! Je recroqueville mes orteils aussi loin que possible au fond de mes chaussures.

— Et Emmet. Tu me manques déjà, l'ami. Ton sourire embellit ma vie. Je voudrais pouvoir te léguer tout ce que tu mérites. Un nouveau monde. Ou plutôt, l'ancien tel qu'il était. À la place... je te laisse... mes cheveux.

Whit se remet à protester étant donné que je n'ai plus de cheveux, mais je le foudroie à nouveau d'un regard qui dit : « Tais-toi et écris. »

— J'espère que tu en prendras soin. Apparemment, ils sont considérés comme le Graal maintenant. C'est la seule partie de moi qui restera quand ils m'auront réduite en cendres. Peut-être que si le monde redevient normal, tu pourras les vendre aux enchères sur uBay.

— À un fan déchaîné qui paiera un million pour eux, suggère Whit.

— C'est ça, oui...

— Je connais quelqu'un qui serait prêt à payer ce prix.

Au même moment, le visage sombre et désolé de la personne à laquelle mon frère songe se profile dans l'espace confiné de notre cachot lugubre.

Byron a beau avoir une montagne de défauts, il a la qualité d'être ponctuel.

CHAPITRE 66

WHIT

— J'ai demandé à avoir l'honneur de t'apporter ton dernier repas, Wisty, annonce posément Byron à ma sœur.

Sa voix est douce, son ton en apparence humble. Il s'excuse des yeux – du jamais vu – avant d'ajouter entre des mâchoires entrouvertes :

— À toi aussi, Whit.

La neige crisse sur son passage tandis qu'il s'avance vers nous, un chariot derrière lui, produisant un couinement des plus agaçant.

— Du chocolat pour ma sœur ? lancé-je avec sarcasme. La dernière fois, elle a failli y passer. Si ça se trouve, la troisième, il y aura un sortilège ?

— Si tu laissais tomber le plateau-repas pour m'apporter une parka taille XXL et des après-skis à la place ? demande Wisty en reniflant et en s'essuyant le nez dans sa manche blanche.

Plutôt que de répondre, Byron soulève la cloche en argent digne d'un grand restaurant ; il la tient d'une drôle de façon, comme si nous devions porter plus d'intérêt à elle qu'à ce qu'il y a dessous.

Wisty doit lire dans les pensées de Byron car, les sourcils froncés, elle examine le dessous de la cloche. Personnellement, je me concentre sur le contenu déplorable de l'assiette.

— Des pommes de terre à l'eau et une barre de céréales ? maugréé-je. Ce n'est pas un dernier repas. C'est ce qu'ils servent tous les jours ici.

Wisty et Byron ne se quittent pas des yeux, ceux de ma sœur trahissant un dégoût profond qui, d'après moi, n'a rien à voir avec le menu.

— Eh bien, soit, répond-il. On peut peut-être améliorer un peu ce repas ensemble.

Byron me décoche un de ses regards insistants qui signifie « Vous pigez ? ».

Ma sœur me donne alors un petit coup de coude et, de son menton, indique le couvercle que Byron n'a toujours pas reposé. À l'intérieur, un message :

WISTY, JE T'AIME. JE NE TE LAISSERAI PAS MOURIR. JE CROIS POUVOIR T'AIDER. JE TE LE PROMETS. D'ABORD, JE DOIS ME DÉBARRASSER DE LA RSRS.

J'ESPÈRE QUE J'Y ARRIVERAI.

— Écoute, je te propose un truc, déclare Byron en roulant le chariot vers un coin sombre de notre vaste prison. Je vais installer le plateau là pour que ce soit plus... confortable.

Je croise les doigts pour que la RSRS soit plus débile que ce que nous croyons étant donné qu'il n'y a absolument rien de... confortable à manger dans un des coins les plus sombres du sous-sol.

Je prends la main de Wisty pour l'encourager à quitter son siège de planches empilées, sachant qu'elle s'apprête à se retrouver dans le noir en compagnie de Byron après sa déclaration d'amour. C'est maintenant ou jamais. Nous sommes tellement désespérés que nous sommes prêts à accepter de l'aide de Swain la Fouine-au-cœur-qui-saigne.

Une fois dans notre « salle à manger » – un recoin sous l'escalier –, Wisty ne rechigne pas un instant à prendre une pomme de terre à l'eau pour l'enfourner dans sa bouche.

— Garçon ? Vous pourriez m'apporter du bacon, du fromage et de la crème fraîche pour ma pomme de terre ? Et que ça saute !

— Wisty, murmure-t-il avec urgence, mais si bas que je suis persuadé que même un micro caché sur lui ne pourrait détecter quoi que ce soit.

Waouh ! Il est drôlement bon. Pas étonnant que le mec soit pratiquement un agent double professionnel.

— Je ne voulais pas t'effrayer avec mon message, mais je tenais sincèrement à ce que tu saches que je peux t'aider. Sûrement.

Inutile d'avoir des lunettes infrarouges pour visualiser les flèches empoisonnées qui sortent des orbites de ma sœur.

— Pardonne-moi de poser une question aussi triviale, B., mais dans quel camp es-tu, exactement ? C'est la question dont je brûle d'avoir la réponse avant de mourir.

— Bon, écoute-moi : j'ai pensé à un truc incroyable, reprend-il. J'ai la conviction que les fois où tu as utilisé tes pouvoirs sur moi m'ont... changé.

— Sans blague, Swain, sifflé-je. Viens-en aux faits, sinon fous le camp d'ici.

— Tes pouvoirs... selon moi... s'érodent en quelque sorte. Et je crois que j'ai hérité d'une petite partie d'entre eux que je peux désormais associer aux tiens pour que leur somme dépasse le total des deux.

Wisty ne cille pas. On dirait qu'elle essaie d'absorber l'information. Je m'attends à ce qu'elle rembarre Byron avec verve, mais, au lieu de cela, elle l'écoute attentivement.

— Tu veux dire que... je t'ai en quelque sorte... transmis une charge électrique ?

Je n'en reviens pas qu'elle recrache le baratin de Son Unicité.

— C'est possible. Je n'en suis pas certain. Tiens, je vais te montrer. Vite. Prenez chacun une de mes mains : il faut que l'on soit en contact.

— Si c'est une ruse pour me tenir la main, B., t'es mort ! le menace Wisty.

— Concentre-toi sur la nourriture, lui commande Byron. Rêve à ce qui te ferait plaisir. Wisty, dis quelque chose.

— Euh...

Elle chuchote quelque chose d'inaudible et je devine ce dont il s'agit. Je ne vois toujours rien, mais, en quelques secondes seulement, je détecte une odeur qui ne trompe pas. Cheese-burger, rondelles d'oignon frites et – si mes soupçons sont bons – milk-shake vanille-chocolat. Les senteurs sont si fortes que mes genoux vacillent.

— Comment tu as réussi ? interrogé-je Byron.

— Vous vous souvenez des prophéties ? Vous vous êtes déjà demandé comment une armée d'enfants pouvaient vaincre une armée de soldats du Nouvel Ordre en dépit de leurs revolvers, de leurs tanks, de leurs avions, de leurs bateaux ? Ce que j'ai alors fini par comprendre, c'est que, contrairement aux soldats du Nouvel Ordre, nous débordons de potentiel, d'idées et de créativité.

Une fois de plus, je suis surpris de voir avec quelle facilité ma sœur semble suivre les propos de Byron. Elle a beau le détester, ils ont l'air de se comprendre tous les deux ; comme si un lien spécial les unissait. Je l'ai senti lorsqu'ils jouaient ensemble sur scène. Évidemment, je n'avouerais ça à ma sœur pour rien au monde.

— Le Seul-L'Unique a une peur bleue de nous et de notre potentiel. De notre énergie. D'où toutes les écoles et les prisons. (Byron, emporté par son élan, a haussé le ton et se force donc à baisser le volume.) Son objectif consiste à voler cette énergie : c'est la raison d'être de cet établissement. À défaut, il veut empêcher qu'on constitue une menace.

— Comment peut-on s'emparer du potentiel de quelqu'un ? m'interrogé-je tout haut.

— C'est précisément ce qu'il cherche. Il veut s'unir à Wisty...

— Beurk ! le coupe ma sœur. Beurk, beurk, beurk !

— Silence ! hurle subitement la voix de la RSRS, plus humaine et plus stressée que d'ordinaire. Si tu continues ton bavardage inutile, tu termineras ton séjour ici, bâillonné et enchaîné.

CHAPITRE 67

WISTY

Byron retire immédiatement sa main poisseuse de la mienne. À moins que ce ne soit ma main qui soit poisseuse. Après tout, le glas sonnera bientôt pour moi. Très bientôt.

— Madame la RSRS, l'interpelle Byron en quittant notre coin sombre pour pénétrer dans une zone légèrement plus éclairée, les condamnés ont demandé à aller aux toilettes, une dernière fois... avant leur exécution. Je leur ai refusé, mais ils insistent. Que me conseillez-vous ?

J'avais entendu parler de l'ultime repas du condamné à mort, mais le détour par la case « toilettes » avant l'échafaud ? Jamais.

— Ils n'ont pas l'autorisation de quitter le sous-sol, explique la RSRS avant, je le jurerais, de soupirer. (Les ordinateurs ont-ils cette capacité ?) Il y a des toilettes derrière la porte B12. Je déverrouillerai la porte dans cinq minutes.

— Entendu, madame la RSRS. J'escorterai les prisonniers pour m'assurer qu'ils...

Byron ne termine pas tout de suite sa phrase, interrompu par un clic d'ouverture dans le mur.

— ... obéissent.

Aussitôt, Byron nous pousse dans une pièce de la taille d'une vieille cabine téléphonique.

— Vite ! Tenons-nous les mains, dit-il.

— Mais j'ai besoin d'aller faire pipi d'abord, protesté-je. J'ai envie pour de vrai. Pour rappel, jusqu'ici j'ai évité de m'accroupir dans un coin, sans papier-toilette à disposition.

— On n'a pas le temps. Il faut qu'on se serve de ta magie au plus vite.

— Et pourquoi cela marcherait-il maintenant ? s'interpose Whit. Depuis notre arrivée ici, nous avons tout essayé.

— Vous avez vu le résultat avec la nourriture. Je n'ai pas encore tout compris, mais il y a un truc lié au pouvoir que Wisty m'a transféré, je pense.

Super. Je transforme le mec en fouine et il ressort avec l'ego d'un lion.

— C'est peut-être un effet semblable à l'évolution, développe Swain. Chaque génération est dotée de nouvelles caractéristiques afin d'affronter d'autres forces naturelles...

— Les générations ? Arrête ton char, Byron. Ce n'est pas comme si on avait eu un bébé, toi et moi...

— Tais-toi et prends ma main, Wisty. C'est sérieux.

En parlant d'évolution, s'agit-il vraiment de Byron Swain... revenant à notre rescousse ? Il a changé. Il serre ma main dans la sienne, chaude et pleine de confiance.

Byron se tourne vers mon frère.

— Whit, tu as confiance en moi ?

— Ça me tue de l'avouer, mais je n'ai pas le choix, n'est-ce pas ? Vas-y, Byron. Fais ce que tu peux. Je te suis.

— Vous n'avez rien à perdre tous les deux. Et moi non plus : je suis mort d'un côté comme de l'autre. Il faut se dépêcher ! Réfléchissez à une formule. Quelque chose à propos... d'eau.

Whit ouvre son journal et en feuillette quelques pages. Il trouve soudain un poème qui lui plaît.

*Bien que tu te caches dans les flux et reflux
De la marée pâle quand la lune se couche*

Le plus étrange, c'est que l'air commence à irriter légèrement mes poumons. Trop sec ?

*Les peuples des jours à venir connaîtront l'histoire
De l'échappatoire des mailles de mon filet*

Le visage de Whit est... comment dire ?... il s'est allongé et ses lèvres sont gonflées...

Et cette façon dont tu as bondi plus que de raison

Byron arrache le journal des mains de mon frère ; je halète de surprise. Le teint de Whit a viré à l'argenté et son cou subit une transformation bizarre. On dirait qu'il a des... écailles ?

Byron termine l'incantation :

*Ils te jugeront dur et méchant
Ils te médieront de leurs paroles amères.*

Nous nous changeons en poissons. Quel intérêt de terminer en poissons sur le sol des toilettes ?

Ai-je donné une chance de trop à Byron ?

Pourquoi est-il si immense tout à coup ?

Alors, un bruit étrange se produit – pop ! – et Whit et moi nous retrouvons dans le creux des paumes de Byron, les yeux tournés vers son visage démesuré.

Il semble que nous ayons été transformés en guppys et nous sommes à la merci de Byron pour ce qui est de l'aquarium.

— Wisty, résonne, cent fois trop fort, la voix de Byron dans ma tête. Je pensais ce que je t'ai écrit. Je t'aime. Je sais que tu considères que c'est le pire truc qu'on t'ait jamais dit, mais c'est comme ça. Tu as toutes les qualités que j'ai toujours rêvé d'avoir : tu es drôle, cool, forte, intelligente, rebelle et tu te moques de ce que les autres pensent, hormis ta famille. Tu sais ce qui est important. Tu es parfaite.

Je voudrais pouvoir lui dire « Merci, B. », seulement je suis en train de me dessécher, là. Ma peau, ma bouche, mes branchies... tout mon corps me pique.

— Whit et toi êtes tous seuls maintenant, poursuit-il. Je sais que je ne sortirai pas d'ici vivant. Pas quand Le Seul-L'Unique apprendra ce que j'ai fait.

Soudain, nous nous éloignons de son visage en direction d'un bol de porcelaine blanc.

— Au revoir, les Allgood, nous salue Byron. Ce que je m'apprête à faire est un acte d'amour !

CHAPITRE 68

WHIT

Plouf !

Plouf !

Magnifique. Nous venons d'être largués tête la première dans la cuvette des toilettes... passablement dégoûtantes.

Et avant que Wisty et moi ayons l'occasion d'accomplir un tour complet de notre « petit bassin », j'aperçois, à travers la surface de l'eau, Byron qui tend la main vers la poignée de la chasse.

Nooonnn ! Ce traître ne va pas nous...

Et pourtant si. À bien y réfléchir, si l'on en juge par la spirale infernale dans laquelle ma sœur et moi avons été aspirés dernièrement, partir d'un coup de chasse d'eau est peut-être le summum de la métaphore poétique sur notre condition. Je ne parviens toujours pas à savoir si le lèche-bottes nous sauve la vie ou s'il éprouve un malin plaisir à éjecter dans les canalisations son ancien modèle et la fille qui lui a mis un nombre incommensurable de râteaux.

Au moment où nous sommes aspirés, toutes ces considérations s'évanouissent. Passé le choc initial de la violente chute d'eau qui manque de m'assommer, la tête contre les parois des tuyaux, nous quittons l'école dans un éclair noir. La pression de l'eau est tellement forte que je n'arrive même pas tourner la tête pour voir si Wisty est derrière moi. J'en crève de ne pas savoir si elle a réussi à partir elle aussi.

J'ai participé plusieurs fois au championnat interrégional de natation avec mon lycée, donc la sensation d'être un poisson ne me paraît pas si étrange que prévu. Reste que cela revient à nager des longueurs dans la mer en plein ouragan, ce à quoi je ne suis pas entraîné. Qui plus est, je redoute la façon dont Wisty gère de son côté... quand je me souviens brusquement qu'elle a passé du temps

dans les égouts quand elle avait la forme d'un rongeur.

Wisty, tiens bon, songé-je. Pense juste à respirer.

Les canalisations s'élargissent de plus en plus et cela n'augure rien de bon étant donné que le bruit de chutes d'eau est de plus en plus assourdissant. Sans parler des trucs de plus en plus gros qui transitent par les tuyaux avec nous et se passent de mots tellement ils sont écœurants. Rien que d'y penser, j'ai l'impression d'étouffer.

Respire, Whit, respire, me dis-je à moi-même. Un bon conseil car, lorsque je m'exécute, je me rappelle que mon corps n'est plus celui d'un homme.

J'inspire donc plus profondément encore et j'aperçois tout à coup Wisty. Du moins, j'espère que c'est elle et non pas un autre guppy se tirant de « prison » par les égouts.

Nos regards se croisent et je songe très fort « Suis-moi » avec l'espoir que le message, d'une façon ou d'une autre, se lira sur ma tête. Heureusement, ma sœur et moi avons passé le plus clair de notre vie à communiquer sans paroles.

Notre vitesse accélère ; on se croirait dans une rivière aux remous déchaînés quand, tout à coup, nous émergeons dans un bassin calme : un réservoir d'eau pluviale. De là, nous nous laissons porter par le courant vers le labyrinthe de canaux souterrains qui courent à travers la ville.

Assez rapidement, Wisty et moi apercevons quelque chose que nous n'avons pas vu depuis longtemps : de la lumière ! La lumière du soleil ! Envoûtés, nous la fixons au fur et à mesure qu'elle grossit. Nous distinguons alors un camaïeu de bleus, de verts, de jaunes, de...

Pourquoi cette source lumineuse grossit-elle aussi rapidement alors que nous n'effectuons aucun effort pour nager ? Et quel est ce son, cette espèce de rugissement assourdissant ?

— Demi-tour ! m'efforcé-je de crier.

Impossible. Je suis un poisson.

Et il est trop tard de toute façon.

CHAPITRE 69

WHIT

Vous connaissez le fameux cauchemar de la chute libre : vous tombez sans pouvoir rien faire et vous vous réveillez en sursaut ? Là, c'est un peu le même genre, mais pas complètement.

La différence, c'est que cela ne s'arrête jamais.

Il n'y a aucun moyen de contrôle, ni personne pour nous venir en aide. Je n'ai aucun espoir d'apercevoir Wisty dans ce torrent puissant. Je n'ai nulle part où me raccrocher si ce n'est ma panique stérile.

Les décibels et la vitesse continuent d'empirer quand tout à coup, bang !

Et puis... *han !*

Mon cerveau de guppy semble s'être détaché de ma minuscule boîte crânienne de poisson. Mon cœur s'arrête net.

Alors, le calme s'abat à nouveau.

Le calme et... la lumière du soleil ?

Je suis dehors ?

En un morceau ? Je crois que oui.

Pourquoi ne suis-je pas surpris que les égouts du Nouvel Ordre – qui se contrefiche de l'environnement – se jettent directement dans une rivière sans filtre ni station d'épuration susceptibles de hacher menu deux innocents guppys ?

Pour la première fois de ma vie – et, espérons, la dernière –, je remercie leur absence totale de sens civique et moral.

Je nage dans un coude de la rivière où le courant s'affaiblit et, en dépit des eaux usées que le Nouvel Ordre y a déversées, je trouve le paysage très beau.

Des nénuphars aux fleurs blanches sublimes flottent autour de nous

avec nonchalance. Des escargots, imperturbables, glissent sur les rochers tandis qu'une tortue à la carapace rayée avance sur un rondin de bois et passe à côté de moi telle une soucoupe volante sur pattes.

Je me rends brusquement compte que j'observe ce spectacle avec des yeux au-dessus de la surface de l'eau. Je flotte...

Tel un poisson mort ou un être humain vivant ?

Je bondis sur mes jambes ! Non seulement je suis en vie, mais j'ai également repris mon apparence humaine. L'eau m'arrive à hauteur de la taille environ. L'effet de la formule magique a dû se dissiper. Je murmure une prière de remerciement à mes parents dont je sens la présence, comme s'ils veillaient sur nous en ce moment même. Ensuite, je remercie en vitesse l'incantation qui ne m'a pas privé de mon uniforme blanc du Centre du Tout Nouveau Monde, gorgé d'eau.

Je pivote sur moi-même, cherchant des yeux ma sœur. Ouf ! La voilà ! Elle se hisse sur la berge boisée de la rivière. Elle paraît sonnée, mais son regard s'éclaire au moment où elle m'aperçoit.

— Whit ! s'écrie-t-elle. In... incroyable cette descente, hein ?

CHAPITRE 70

WHIT

Vous ne serez probablement pas surpris d'apprendre que je n'ai pas été qu'athlète dans la vie ; avant, j'ai été louveteau puis scout. Ainsi, je sais qu'en général, lorsqu'on se perd dans les bois, la priorité est de trouver un refuge où s'abriter.

Mais là, la nuit est si parfaite que c'est le cadet de nos soucis.

Nous avons déjà parcouru plusieurs kilomètres vers l'ouest en direction du Monde Libre et, bien que la température se rafraîchisse, nous avons l'intention de dormir à la belle étoile.

Le soleil a plongé derrière la ligne d'horizon et l'obscurité nappes les environs. À partir de maintenant, nous allons devoir avancer à tâtons.

— Tu as pensé à ta lampe de poche ? taquiné-je ma sœur. Grâce à elle, on ramasserait deux bouts de bois qu'on pourrait frotter l'un contre l'autre et...

Les troncs d'arbres face à moi s'animent soudain sous l'effet d'une lumière orangée vacillante.

Demi-tour pour faire face à Wisty : là, par terre, devant ma sœur, assise en tailleur, le feu de camp le plus parfait qu'il m'ait été donné de voir, au détail près des pierres qui le délimitent et de la pile de bois à côté.

— Il a l'air un peu chaud, ce feu, constaté-je en référence aux flammes de deux mètres de haut qui lèchent les branches des arbres au-dessus.

— *No problemo*, répond Wisty.

Et, de même qu'il suffit d'ajuster la puissance d'une gazinière en tournant le bouton, ma sœur ramène les flammes à une hauteur plus raisonnable : trente centimètres environ.

— Sans ta baguette en plus, commenté-je. Tu m'épates !

— J'ai toujours eu de meilleurs résultats dans les activités extrascolaires, que veux-tu !

Son visage blême est marqué par deux gros points rouges sur les joues. On dirait qu'elle vient de ressusciter d'entre les morts.

— Je sais que ça va paraître bête comme remarque, mais ça fait un bien fou. De pouvoir user de ma magie de nouveau. Sans me faire écraser. Maintenant que j'ai ce poids en moins sur les épaules, je me rends compte à quel point il était lourd.

— Je vois exactement ce que tu veux dire. Je ressens la même chose.

C'est la vérité. Même sans grand effort de concentration, je parviens à matérialiser trois saucisses au bout de trois brochettes en bambou. À croire que tout le temps où je ne pouvais pas me servir de mes pouvoirs, j'ai accumulé une sorte de réserve de magie.

— Cool, se réjouit Wisty en prenant sa brochette. Finalement, tu as peut-être quand même appris quelque chose au Centre du TNM.

— À part me transmettre leur passion des flageolets, je ne leur attribue aucun mérite, plaisanté-je. Ce qui, quand les temps sont durs, est un précieux atout. Tu te souviens de l'époque où les parents étaient passés maîtres dans l'art des vacances pas chères ? Je parie qu'on a accumulé plus de jours dans les bois qu'à l'intérieur.

Wisty confirme d'un signe de la tête et nous nous appliquons à faire rôtir nos saucisses à la perfection.

— Et la fois où il pleuvait des cordes, quand papa a glissé dans le marécage avec tous les vivres dans son sac à dos ? Tu te rappelles ?

Ma sœur ponctue sa question d'un éclat de rire.

— Ouais. Le retour à la civilisation pour le dîner m'a paru tellement long, dis-je lorsqu'un autre souvenir à propos de cette journée me revient soudain à l'esprit. Bizarre...

— Quoi ?

— Je n'en ai jamais parlé avant parce qu'à l'époque, cela n'avait pas de sens, mais j'ai surpris une conversation entre les parents ce jour-là. Papa a dit à maman un truc dans le genre : « On pourrait régler ça en deux coups de cuillère à pot, Liz. » Là, elle a répondu : « Nous nous sommes promis d'éviter les solutions de facilité. Surtout avec les enfants. Ils doivent apprendre à se débrouiller sans tricher. »

Wisty réfléchit quelques instants.

— D'après toi, ils parlaient de magie ? De « réaliser notre potentiel »

comme dirait l'autre ?

— Je crois qu'ils ne voulaient pas qu'on se serve de nos pouvoirs pour satisfaire toutes nos envies. J'imagine que c'est la raison pour laquelle ils ne nous ont pas appris à les utiliser. Ils voulaient...

— Qu'on apprenne la vie à la dure ? Histoire de comprendre ce que le reste du monde subit ?

— Ça se peut, dis-je en hochant la tête.

— En tout cas, maman et papa, où que vous soyez... (Wisty lève les yeux au ciel), ce qui est certain, c'est qu'on n'a pas la vie facile. Vraiment pas. J'espère que vous êtes contents. Très contents.

CHAPITRE 71

— Je repose la question, des fois que quelqu'un écoute pour changer : il faut que je fasse tout moi-même ici ? rugit Le Seul-L'Unique.

L'Élu qui Vérifie les Recettes Fiscales – le père de Byron Swain – se tient debout derrière lui et secoue la tête avec une mine de dégoût.

Les hommes que L'Unique a chargés du contenu pédagogique, de la gestion des établissements et de la discipline se penchent sur les plaquettes de circuit imprimé qui contenaient autrefois le programme informatique de la RSRS – le système en charge du Centre du TNT. Les trois hommes frémissent face au regard courroucé de leur chef.

— Votre Éminence, il semblerait qu'ils se soient échappés par les canalisations des toilettes parce que Byron Swain...

— Pour la dernière fois, et vous pouvez me croire si je vous dis que c'est la dernière, il est interdit d'appeler les citoyens par leurs noms de l'Ancien Ordre ! Cette pratique risque d'entraîner des tendances individuelles insidieuses. Le garçon s'appelle désormais Celui qui Infiltre les Dirigeants de la Résistance ! Son châtiment, je vous l'assure, sera extrêmement douloureux.

L'Unique adresse un sourire au père de Byron Swain avant de le dévisager un long moment dans l'attente de sa réaction. L'intéressé ne laisse rien paraître de son inconfort.

— Le fait qu'il n'y ait pas de filtres sur les canalisations et que ce crétin d'ordinateur qui vous sert de directeur ait accordé une pause pipi aux deux individus aux dynapotentiels les plus dangereux que nous ayons en garde à vue ne sont qu'une partie des lamentables bévues qui expliquent pareil échec !

— Nous avons déjà entamé des mesures correctives.

— Inutile. Les personnes dignes de par leurs compétences de porter l'insigne du Nouvel Ordre s'en chargeront. Les incompetents parmi vous se verront retirer leur insigne. Disons plutôt... (il laisse échapper un ricanement) que c'est votre insigne qui vous retirera.

Sur ces mots, il jette les bras en l'air et réduit en fumée les gérants

du Centre du TNM. Tout disparaît, exception faite des insignes du NO sur leurs uniformes.

— Qu'on m'en débarrasse, ordonne-t-il, le doigt appuyé sur le bouton de l'interphone posé sur son bureau. Et envoyez-moi le rapporteur.

Sans attendre, Byron Swain est escorté dans la pièce. Bien que sa chevelure ne soit pas peignée à la perfection comme à l'accoutumée et que ses paupières soient bouffies par l'excès de fatigue, il garde la tête haute.

— Votre Éminence, dit Byron en fixant L'Unique dans les yeux.

Le Seul-L'Unique lève son bâton avec un air menaçant.

— Qui ose prendre la parole avant moi ?

— Moi, monsieur, poursuit Byron sans baisser les yeux. Je sais que j'ai échoué et que je vous ai déçu, monsieur. J'ai agi en traître à l'égard de ce Grand Ordre. J'accepte ma punition. Je suis prêt.

L'Unique réfléchit un instant en examinant Byron.

— Quel courage ! On ne m'a pas habitué à pareil comportement. Surtout de la part d'un fils de... (Maussade, il indique son ministre des Recettes Fiscales.) De celui-là.

— Moi non plus, monsieur.

La réplique de Byron amuse L'Unique. Il n'y aura plus de corrections impitoyables de la part de son père après son exécution, donc, pour la première fois de sa vie, Byron trouve le courage de dire la vérité.

Le Seul-L'Unique est ravi et déconcerté à la fois.

— J'apprécie ton état d'esprit, mon garçon. Vraiment. Je suis tellement attristé que mes rêves pour toi aient été... retardés.

— Retardés, monsieur ?

Byron, qui anticipait la peine capitale, ne comprend pas où L'Unique veut en venir.

— Je suis tout à fait conscient de ton... penchant pour notre sorcière rousse en cavale. Étant donné qu'elle te rejette, tu n'as qu'une envie : mourir. Mourir en héros après lui avoir sauvé la vie. On est en pleine tragédie ! C'est du théâtre. Dieu merci, nous avons proscrit toutes ces bêtises.

Byron est gagné par une nervosité croissante.

— Je ne souhaite rien d'autre que d'être exécuté en traître pour

vous avoir déshonoré, monsieur.

— Tu mens ! fulmine L'Unique à tel point que tout le bâtiment tremble. Soit ton châtement sera la mort, une mort atroce, je dois le dire, soit il te dotera des caractéristiques propres aux hommes dont nous avons besoin pour les postes haut placés au sein de cet Ordre.

— Monsieur ? reprend Byron, la gorge sèche, alors qu'il sent la réserve de courage qu'il a mis des jours à rassembler se vider peu à peu.

— Désormais, tu appartiens officiellement à l'équipe de tueurs chargés de rectifier cette situation une fois pour toutes.

Byron avale difficilement sa salive.

— Une équipe de tueurs, Votre Éminence ?

— Dans nos efforts pour appréhender et contrôler Celle qui a le don, nous avons gaspillé beaucoup trop de temps et de ressources...

— Trois millions sept cent mille exactement, intervient L'Élu qui Vérifie les Recettes Fiscales.

— Quel gâchis ! s'écrie L'Unique. De toute évidence, mon acharnement pour l'attraper a coûté cher. C'est pourquoi j'ai décidé, puisque nous ne pouvons lui arracher son don, d'éliminer la menace qu'elle représente. Pour simplifier, nous allons l'éliminer. Rectification : *tu* vas l'éliminer.

— Monsieur ? insiste Byron.

— Tu as si bien démarré, mon garçon. Tu m'as grandement impressionné, même si ça n'a pas duré. Hélas, à l'instar de nombreux roturiers, tu as succombé à une attirance physique digne des adolescents les plus stupides. Tout ce gaspillage ! J'espère que tu retrouveras tes esprits.

« Mais quoi qu'il en soit, tu tueras la fille. Ton équipe a pour mission de l'abattre. Sinon, ramène-la vivante et je la tuerais lentement, dans la douleur, sous ton regard de chien battu.

TROISIÈME PARTIE

LA FIN DES ALLGOOD

CHAPITRE 72

WISTY

Whit et moi avons marché d'un pas traînant sous un crachin persistant pendant plusieurs kilomètres et on aurait dit que sur tous les troncs d'arbres qui bordaient l'autoroute étaient placardées des affiches de nous. Ce sont des photos récentes – mon frère et moi dans le splendide uniforme blanc de grand couturier que nous portions au Centre du Tout Nouveau Monde.



— Waouh ! Qu'est-ce qu'il faut pas faire pour enfin devenir une fille populaire ! dis-je avec résignation. C'est trop injuste. Au moins, cette photo de moi est meilleure que celle du stupide annuaire du lycée !

— Même chauve ? Euh, je ne suis pas sûr, Wist...

— Je trouve que ça déchire, le coupé-je. C'est la mode du Résistance Chic. Tu vas voir que ça va prendre très vite.

Whit pouffe de rire. Je ne m'attends pas à ce qu'il se rallie à mon avis compte tenu de son faible pour les filles avec des formes et de longs cheveux. Avec mon teint blanc prison – deux niveaux en dessous de son habituelle couleur –, mes taches de son et mon crâne rasé couplés à un uniforme dégoûtant et trois fois trop grand, je suis aux

antipodes d'être son type.

Emmet, en revanche, appréciera peut-être. Oui, j'en suis pratiquement certaine. Il me manque tellement à cet instant, lui et tous les autres du Monde Libre.

— On arrive bientôt ? plaisanté-je avec sarcasme tandis que nous progressons dans des bois en bordure de l'autoroute, à l'orée d'une petite ville.

Au loin, des rires gras éclatent.

— Encore quelques kilomètres. La frontière du Monde Libre ne cesse de reculer, m'apprend mon frère. Je me demande si c'est un groupe du Nouvel Ordre ou de la Résistance qu'on entend. Dur à dire dans ce coin.

— On va voir ?

— OK. Mais prudence.

Nous tournons le dos à l'autoroute afin de remonter une rue qui mène en ville. Après avoir dépassé quelques pâtés de maisons, nous repérons un groupe de personnes qui fourmillent dans un parc situé devant un grand bâtiment en brique. Les paroles exactes de leur chant sont encore indistinctes.

— Ce ne sont que des adultes, constate Whit. Certainement pas des Résistants donc. On ne peut pas s'approcher plus sans risquer d'être repérés. Nos tronches sont affichées partout.

— Soit, pensé-je tout haut ; alors, cessons d'être des enfants.

Whit, qui vient de comprendre, se met à siffler.

— Tu t'en sens capable ?

— Ensemble, on y arrivera peut-être. (Je prends sa main.) Je n'ai pas l'intention d'entrer dans l'âge mûr toute seule.

Je me souviens vaguement d'un fragment de poème que notre père nous lisait et je demande à Whit de le réciter avec moi :

Quand j'étais petit ! Ah, cruel temps !

Ah, les changements entre alors et maintenant !

Alors... le truc le plus bizarre se produit depuis que j'ai commencé mes métamorphoses. En général, tout s'effectue en douceur comme si j'étais une boule de pâte à gâteau qui passerait entre les doigts d'un magicien ultrapuissant. Cette fois, l'opération est lente et... douloureuse. On dirait que ma colonne est écrasée et que le reste de

mon corps souffre à l'unisson jusqu'à ma plante de pied.

Whit émet un grognement, aussi peu enthousiaste à l'égard de son nouveau corps que moi.

— Ne me dis pas que c'est comme ça que je finirai plus tard après toutes ces années à jouer des sports de contact, maugrée-t-il. J'ai trop mal au dos. Et aux genoux. Aïe ! Aïe !

J'inspire profondément et ressens à nouveau autre chose.

— Mes poumons sont... bizarres... plus petits. Comme usés.

Tout à coup, les innombrables fois où ma mère m'a grondée parce que je ne me tenais pas droite prennent tout leur sens.

Une sensation bizarre – l'impression que quelqu'un me chatouille le cou – me fait sursauter et je frappe ce que je prends pour une araignée, mais qui est en vérité... des cheveux. J'en saisis une pleine poignée de ma main vieillie, aux veines qui ressortent. Mes cheveux sont plus gris-blanc qu'un tas de cendres.

— Adios, Résistance Chic ! commenté-je d'une voix chantante et triste.

— Au moins, tu ne dois plus t'inquiéter de laisser repousser tes cheveux.

— Toi par contre, si, rétorqué-je face à son crâne allongé et largement dégarni.

— Je peux aussi me raser la tête comme toi, suggère mon frère en caressant son cuir chevelu luisant aux touffes de cheveux éparses de sa main vieillie et aux jointures protubérantes.

— Je te conseille plutôt l'épilation à la cire, rigolé-je.

Whit s'esclaffe mais, bientôt, ses yeux se teintent d'inquiétude.

— Wisty, si on ne reprend pas notre apparence normale, tu es morte.

— Relax. On a toujours réussi à faire marche arrière, non ? Pas toujours au moment opportun, je te l'accorde, mais les incantations ne durent jamais éternellement.

En tout cas, je l'espère.

CHAPITRE 73

WHIT

Wisty et moi sommes suffisamment proches pour entendre ce que la foule clame haut et fort, et c'est assez virulent.

— Les livres, c'est l'anarchie ! Nous voulons de l'ordre. Les livres, c'est l'anarchie !

Nous nous frayons un passage parmi la marée humaine, jouant des coudes pour rejoindre un endroit où nous jouissons d'une meilleure vue.

— Les livres, c'est l'anarchie ! Nous voulons de l'ordre. Les livres, c'est l'anarchie !

Qui sont ces gens intimement persuadés que les livres n'apportent que l'anarchie, la peur et le mal ?

Le plus flippant, c'est qu'ils semblent normaux. Et je suppose qu'ils le sont. En tout cas, dans leurs têtes. J'imagine que le matin, aussitôt debout, ils boivent leur café et donnent à manger à leurs gamins pleurnichards, puis enlacent leur famille avant de partir au travail. Je repère un couple d'adultes avec un petit sur les épaules. Là-bas, il y a un nourrisson dans un porte-bébé.

Seulement, ils ont eux aussi quelque chose de différent. Un truc manque dans leurs yeux. Ils sont vivants, ils respirent, sauf qu'il n'y a pas d'étincelle de vie ni de passion visible en eux.

Derrière le parc, un imposant bâtiment en brique est accessible par des marches ; sur son parvis, une enfilade de colonnes avec, de chaque côté, deux sculptures de lions. Le nom gravé au-dessus des immenses portes en filigrane a été effacé, mais on devine sans peine que l'édifice a servi autrefois de grande bibliothèque municipale.

À en juger par les piles de livres devant, le bâtiment est désormais si vide qu'on doit pouvoir y jouer un match de football ou donner un mégaconcert de rock. Les piles dépassent en hauteur des poteaux de but.

À cet instant, une brochette de fonctionnaires du Nouvel Ordre en bottes militaires les arrosent de kérosène. Au sommet du perron, un type au ventre protubérant parle dans un porte-voix, une torche en main, levée au-dessus de sa tête.

Je ne m'explique pas comment le Nouvel Ordre se débrouille toujours pour embaucher les adultes les plus repoussants qui soient, mais ils n'ont jamais l'air en sous-effectifs, c'est le moins qu'on puisse dire. Prenez le proviseur le plus méchant que vous ayez connu, faites-en un croisement avec une mante religieuse et ajoutez-lui le penchant aux aboiements d'un berger allemand et vous aurez une petite idée de ce à quoi ce type du NO ressemble.

— Au nom de Le Seul-L'Unique ! s'écrie-t-il, aussitôt acclamé par la foule en liesse. Afin de racheter les fautes de ceux qui se sont égarés depuis toujours dans les méandres de l'imagination ! Les âmes perdues dans le miroir aux alouettes des rêves... et du savoir pour le simple plaisir coupable de savoir !

Mes oreilles du « troisième âge » sont sur le point d'éclater à cause des rugissements qui nous entourent et je suis contraint de les boucher avec mes doigts.

— Une punition contre ceux qui ont négligé leur devoir envers l'Ordre et la Société en se livrant au gaspillage, à l'inefficacité et au manque de productivité que ces ouvrages maudits engendrent !

Wisty non plus ne peut supporter ce baratin. Elle se glisse jusqu'à moi et m'adresse un regard de dégoût.

— Et en guise de mise en garde à tous ceux d'entre vous aujourd'hui qui sont des imposteurs... (je jurerais qu'il nous regarde droit dans les yeux à cet instant), vous tous qui ne croyez pas sincèrement à tout ce que l'Ordre a fait pour nous transformer et garantir l'équilibre de notre avenir, vous mourrez par le feu vous aussi. Nous vous trouverons et vous mourrez brûlés !

Le tapage de la cohue est insoutenable à présent.

— Brûlés, brûlés, brûlés ! prononcent-ils avec passion.

Je pense qu'un de mes tympanes de vieillard à moitié sourd a d'ailleurs explosé.

Wisty tente de rattraper son écart en criant avec la foule.

— Brûlés, brûlés, brûlés ! Qu'on brûle ces vieilleries de papier minables !

Je prie pour que ma sœur ne s'enflamme pas à ce moment.

— Commençons la cérémonie de purification de notre ville, de notre communauté, de nos vies. Débarrassons-les des microbes et des aberrations. Comptons à rebours en partant de cinq. Alors, nous serons libérés. Cinq !

La population entame avec lui le compte à rebours.

— Quatre ! Trois ! Deux ! (Le sol tremble, martelé par leurs bottes.)
Un !

Le flambeau décrit désormais un arc de cercle en s'élançant dans les airs vers les livres empilés aux pages gorgées de kérosène ; il doit y en avoir des milliers. Pour certains, je les reconnais à leur couverture.

Tendu, je concentre toute mon attention et mon énergie sur la torche. Ça demande plus d'effort que ce que j'aurais cru. Mais, soudain, le flambeau s'arrête à mi-course, stagne sur place puis fonce droit sur le fonctionnaire bedonnant. À ma grande joie, sa chevelure s'enflamme.

Le silence se fait quasi instantanément, mais nous n'avons pas fini. J'aperçois Wisty qui fixe les piles de livres. Les paupières closes, elle est en train de marmonner quelque chose. Je ne capte que des bribes – un truc à propos d'embrasser la joie quand elle s'envole. Tout à coup, les pages des livres se soulèvent et se rabaissent : on dirait qu'ils respirent.

Les couvertures se mettent à fendre l'air, rappelant des ailes.

Les livres décollent ! Ils volent !

Ils s'élèvent dans le ciel avec un bruissement splendide, à l'instar d'un millier d'oiseaux chantant avec une énergie et une vie nouvelles. Ils progressent dans une formation en V, tels des oies ou des cygnes. Alors, ces prisonniers échappés, passés à un cheveu de leur exécution, volent vers le soleil couchant, à l'ouest. Et nous en faisons autant.

— C'est une espèce protégée dans le Monde Libre, commente Wisty.

CHAPITRE 74

Un geyser de formes battantes jaillit de la ville en aval de Byron Swain, projetant une ombre momentanée sur lui et son équipe de tueurs. Le mot « équipe », cependant, est trop gentil ou, à tout le moins, imprécis.

Ils avaient sans aucun doute été conditionnés au meurtre de la propriétaire dont ils avaient reniflé les bouts de bois cassés qu'on avait jetés dans leurs cages. Ils étaient sans conteste forts et rapides. Leurs dents étaient parfaites pour déchirer la chair fraîche, sans oublier de longs ongles mal soignés à l'apparence et à l'efficacité de griffes.

Et ils n'étaient que des enfants. Des enfants autrefois humains. Byron n'est pas certain de la façon de les qualifier à présent. Sa seule certitude, c'est qu'ils excellent à une chose et une seule : tuer d'autres enfants.

Il est certain que chacun d'entre eux pourrait réduire en miettes un adulte en une fois. Leur meute entière lâchée aux trousses d'une seule victime est un acte tout à fait gratuit, L'Unique en est conscient. On dirait qu'il aimerait qu'on lui ramène Wisty en autant de petits morceaux que possible, songe Byron avec amertume.

Ses soldats revenus à l'état sauvage ont toujours faim et, au moindre mouvement, ils sont distraits car ils y voient une réserve de nourriture potentielle. Alors, au moment où l'étrange vol d'oiseaux carrés comme des boîtes glisse majestueusement en direction de l'horizon, les petits imbéciles partent en courant.

— Mais !... lâche Byron, stupéfait par l'énorme nuage qui se forme au-dessus de la ville.

Non pas des oiseaux, mais... des livres ? Des livres aux ailes battantes ?

Une seule explication à un spectacle aussi scandaleux. L'Unique a le pouvoir de libérer une bibliothèque au complet, mais jamais il ne ferait ça.

Donc, c'est signé Wisteria Allgood ; à part lui, elle seule en est capable. Elle en a non seulement le pouvoir, mais encore la volonté.

— Ils ne sont pas loin, chuchote-t-il.

Son cœur bondit d'abord à cette pensée. Il peut la sauver... si telle est sa destinée.

Puis l'engouement retombe. Sauver Wisty ne sert à rien en réalité.

— On se rapproche ! hurle-t-il à l'intention de son équipe, un doigt pointé vers la majestueuse volute dans le ciel. Trouvez-la !

Il n'y a plus d'espoir ni pour lui, ni pour ce monde, il en est persuadé. D'ailleurs, il en sait tellement plus que le reste des innocents du Monde Libre. Il mènera donc son plan à terme.

Byron Swain et Wisteria Allgood mourront tous les deux – ensemble – sous les coups de dents et de griffes de son armée de soldats.

Byron reste un peu plus en retrait que d'habitude. Il ne veut pas que les jeunes tueurs, bien que trop simplets ou inexpérimentés pour remarquer, le voient pleurer.

Son cœur... saigne tant.

CHAPITRE 75

WHIT

S'il y a une chose que nous avons apprise, ma sœur et moi, c'est que paraître et se sentir vieux n'est pas seulement très peu pratique, c'est problématique pour des prisonniers évadés tels que nous.

— C'est quoi ce délire ? J'ai l'impression que je vais avoir une crise cardiaque rien qu'à monter cette colline, déclaré-je, hors d'haleine, à plusieurs kilomètres de la ville où nous avons libéré les livres. Ne me dis pas que je vais être à ce point encroûté quand j'aurai soixante-cinq ans. Quand le charme va-t-il se rompre ?

— Tu parles déjà comme un vieux schnock ronchon, Whit. Si tu n'en peux plus, je te propose d'essayer une autre for...

Wisty s'arrête net, interrompue par le hurlement le plus strident que j'aie jamais entendu.

Et j'ai bien dit « hurlement ». Haut perché, frénétique – un régal pour un meurtrier.

Sachant que le meurtre n'a pas encore eu lieu, pensé-je en tournant la tête vers un essaim de silhouettes avachies qui galopent vers nous à vive allure. Je trouve déplorable que les millions de dollars dépensés à la conception de voitures de course ne suffisent pas, apparemment, à reproduire les qualités naturelles d'une meute d'animaux affamés aux trousses de leur proie.

— Dépêche ! dis-je en attrapant ma sœur par le bras.

Nous courons à toutes jambes... si on peut appeler ça courir...

Vous voyez, la course à pied quand on entre dans le troisième âge n'a plus rien à voir. On n'arrivera jamais à semer ces trucs, songé-je. C'est l'équivalent des meutes de l'enfer.

— Han ! Whit ! crie ma sœur hors d'haleine en constatant que notre magie, si elle nous a sauvés plus tôt dans cette ville, va peut-être désormais signer notre arrêt de mort.

Les effrayantes créatures poussent un terrible hurlement collectif qui provoque une décharge électrique le long de ma colonne vertébrale. J'attire Wisty sous un pont autoroutier. Bien que nous soyons hors de vue, derrière le rempart de pierre, les créatures vont malgré tout nous sentir.

— Bon, j'ai une idée, lancé-je à ma sœur.

En vérité, je n'en ai aucune, mais il va falloir que je prenne les choses en main sur ce coup-là : Wisty est bien trop intimidée pour se concentrer ou user de ses pouvoirs à cet instant.

Je jette un œil par-dessus le mur et découvre que... les drôles d'hommes ? les babouins ?... sont encore à un demi-kilomètre environ. Je repère également une silhouette derrière eux qui glisse sur un deux-roues électrique.

Même à cette distance, je reconnais sur-le-champ la posture pompeuse au dos droit comme un I.

— Byron !

— Quoi ? crache ma sœur, incrédule. Tu me fais marcher.

— C'est lui qui est derrière tout ça !

— Whit, on n'en sait rien. Comment peux-tu en être certain ? La dernière fois qu'on l'a vu, il nous a sauvé la vie.

— Rectification : la dernière fois qu'on l'a vu, il nous a jetés dans la cuvette des toilettes et il a tiré la chasse.

— Mais peut-être qu'il peut nous...

— Wisty, on n'a pas le temps pour les devinettes, d'accord ?

Les rugissements se rapprochent trop pour ne pas être inquiétants et je presse Wisty contre le mur afin que nous soyons le moins visibles possible.

— Écoute-moi bien. On va se changer en oiseaux. C'est notre seul espoir. Tout seul, je n'y arriverai pas, mais à deux...

Et c'est à peu près tout ce que j'ai le temps de dire avant que le rempart derrière lequel nous sommes cachés ne s'effondre et que Wisty et moi ne nous écroulions avec lui. Alors, tout devient noir.

CHAPITRE 76

WHIT

Jamais au cours de nos innombrables disputes dans le Monde d'En Haut, Wisty et moi ne sommes tombés accidentellement dans un portail. En général, ils s'ouvrent et se referment et, quand vous en empruntez un, vous avez parfois l'impression d'être au cœur d'un ouragan force cinq. Sans oublier que vous n'avez aucune certitude sur l'endroit où vous allez atterrir.

Cette fois, en revanche, je sais avec précision où nous sommes à la seconde où nous empruntons le passage. La température glaciale ne trompe pas. Elle ronge les os. Au Royaume des Ombres, on frissonne d'abord de l'intérieur avant de sentir le froid sur sa peau. Cela participe au charme de l'endroit.

Mon deuxième constat, c'est que nous avons regagné nos corps d'ados habituels. Les incantations ne résistent peut-être pas au passage d'une dimension à une autre.

Dans celle-ci, nous ne voyons que du gris, ne sentons qu'un sol dur et froid comme du marbre et n'entendons, les premières minutes, que notre propre respiration.

— Brrrrr... je meurs de froid. J'ai l'impression d'un retour en arrière dans le couloir de la mort de ce cher globe à neige de L'Unique, se plaint Wisty en comprenant où nous sommes.

— Mieux vaut avoir froid que de se faire démembrer par les Égarés, décrète-je en jetant des regards méfiants autour de moi.

— Oh, pas la peine de mentir, Whitford Allgood : avec moi, ça ne marche pas. Tu es content d'être ici.

Et voilà que ma sœur se remet à lire dans mes pensées. Eh oui – si jamais vous vous posiez la question –, j'ai déjà pensé à Celia et à la possibilité qu'elle soit dans les parages.

Ou plutôt non, je ne pense pas à elle... Je sens sa présence.

Maintenant, je sais : elle est tout près. Cette odeur... cette façon dont je frissonne en la sentant et ce magnétisme qui s'enclenche dans mon plexus solaire. Ma respiration s'accélère ; je fais quelques pas en direction de l'endroit où elle m'attire.

— Tu me jures que tu n'as pas fait exprès qu'on atterrisse ici, Whit ? veut savoir ma sœur. Sois honnête.

Pas le temps de répondre. Au même moment, j'entends une voix. La voix dont je rêve jour et nuit. Les paroles ne sont pas articulées, mais la musique et le rythme percent le brouillard à la manière d'une formation de harpes et de carillons.

— Celia ?

Je pivote dans toutes les directions. La revoilà. Je vais la trouver. Je sais que je vais y arriver : avec suffisamment de rapidité et si je suis mon instinct...

Mais parce que le Royaume des Ombres est un terrain vague sans traits marquants, froid et gris, les endroits où se repérer sont rares. C'est pourquoi, après quelques pas en direction de la voix, une main m'agrippe le bras avec une force suffisante pour me broyer les os. Je fais volte-face, prêt à me battre à mort avec un Égaré.

— Whitford Allgood ! s'exclame Wisty, les yeux exorbités et inquiets. Tu as failli partir sans moi ? Qu'est-ce qui te prend ?

— Il me prend que Celia va sûrement pouvoir nous aider. C'est déjà arrivé.

Je rappelle à ma sœur notre première évasion de prison. Pour toute réponse, Wisty se contente de lever les yeux au ciel à la manière d'un parent agacé par son enfant.

— Whit, ça t'ennuierait de te concentrer sur nous une seconde et d'oublier un peu ta petite amie très très très morte ?

Il n'y a pas si longtemps, je l'aurais engueulée pour moins que ça.

— Si tu essayais de trouver un moyen de sortir d'ici avant qu'on devienne des Égarés nous-mêmes ?

Alors, comme pour ponctuer sa remarque d'un point d'exclamation, un bruit atroce fend le brouillard derrière nous. C'est autre chose que le vagissement de détresse des Égarés. Cette fois, ça ne trompe pas : c'est un grondement affamé et meurtrier.

Les sales bêtes de Byron !

— Ce sont des Passeurs ? s'écrie Wisty.

— Et ils ont trouvé notre portail.

CHAPITRE 77

WHIT

Traverser le Royaume des Ombres revient à descendre une piste noire à skis, les yeux fermés : un moment de pure terreur. Nos poursuivants, acharnés et morts de faim, ont beau être aussi handicapés que nous par le manque de repères dans ce paysage sans forme, nous sommes encore plus désavantagés par leur odorat hyper-développé qui pénètre la brume sans aucune difficulté. Autrement dit...

Ma sœur et moi sommes à deux doigts de nous faire déchiqueter et dévorer à même le sol glacial du Royaume des Ombres.

Une longue plainte retentit soudain quelque part, non loin. L'espace d'une seconde, je suis perplexe ; je me demande si nous n'avons pas tourné en rond et que les étranges créatures sont à présent face à nous, prêtes à bondir pour nous engloutir.

Mais je me trompe.

— Les Égarés ! hurle Wisty.

C'est alors qu'ils apparaissent – des ombres au contour inégal, dessiné par leurs lambeaux, deux fentes étincelantes à la place des yeux. Il y en a par dizaines et leur cercle morbide se referme sur nous.

— Par ici, dis-je à Wisty. Dès qu'on aperçoit le jaune de leurs yeux, on prend à gauche. À gauche toute.

— Tout ce que j'espère, c'est qu'on ne va pas se jeter droit dans la gueule de l'autre loup.

— Moi aussi. Gauche puis droite. Reste bien derrière moi.

Les Égarés surgissent et se déploient en voyant que nous approchons, mais nous ne sommes pas encore assez proches pour agir.

— Pas tout de suite, lancé-je à ma sœur.

Je me prépare au choc thermique. Quinze mètres, dix, cinq... Nous

y sommes ! Le froid fait penser à un conteneur de glace qu'on renverserait sur nous.

— Maintenant ! hurlé-je en virant à gauche toute, le bras tendu vers l'arrière pour serrer la main de Wisty.

Il faut qu'elle tienne. Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept...

— Demi-tour, droite !

Alors, dans notre dos, les plaintes et les grondements se rencontrent, et c'est comme si la bataille du siècle faisait rage entre les momies et les loups-garous jamais inventés.

— Ça a marché ! m'écrié-je. Jusqu'ici en tout cas. Garde l'œil ouvert ! Pas une seconde de relâchement.

Mais ça continue ; jamais il ne m'est arrivé autant de choses en si peu de temps. Nous entendons brusquement Byron tempêter :

— Rappelle-les, imbécile !

— Rappelle d'abord les tiens ! rétorque une voix féminine au son de laquelle mon cœur s'emballe avant de se serrer, la seconde suivante.

— Il y a un portail ! crie Wisty en indiquant le tourbillon brumeux caractéristique, devant elle.

— C'était la voix de Celia ! soufflé-je, immobile.

— N'y pense même pas ! me menace ma sœur.

Alors, malgré mes cinquante kilos de plus qu'elle, sans compter les muscles et toute mon expérience de sportif, ma sœur me tacle derrière les genoux et je fonce tête la première dans le portail.

Bon, d'accord, ce n'est pas aussi simple que ça. Mais qu'est-ce qui l'est ?

CHAPITRE 78

WHIT

J'ignore quelle est ma position exacte mais, sans savoir pourquoi, cela ne m'inquiète pas plus que ça. Je suis avec Celia ; tout le reste ne compte plus.

— J'ai rêvé de toi, c'était super bizarre, lui raconté-je : j'essayais d'échapper à des dizaines d'Égarés...

— On a si peu de temps ensemble, m'interrompt Celia. Ne le gaspillons pas.

Elle pose la tête contre ma poitrine. Elle entend sûrement mon cœur la marteler. Elle m'a tellement manqué, à chaque seconde. La seule chose qui m'étonne, c'est qu'elle a mis trop de parfum. J'adore ce qu'il sent, mais il est si fort, là, que je dois lutter pour ne pas éternuer et mes yeux piquent.

— Je t'aime, m'empressé-je de lui chuchoter. Tu m'as atrocement manqué.

— On a si peu de temps ensemble. Ne le gaspillons pas.

Elle ne vient pas déjà de dire ça ? Oh, et puis qu'est-ce qu'on s'en fiche ! Dans les bras l'un de l'autre, c'est comme si nous ne faisons plus qu'un. J'adore ! C'est un sentiment incroyable. Elle et moi, deux nuages blancs qui se fondent en un sur un fond de ciel bleu éclatant.

— Tu as déjà ressenti ça ? lui demandé-je. Moi pas.

— On a si peu de temps ensemble. Ne le gaspillons pas.

Mais qu'est-ce que... Hé, attendez une seconde, je suis en train de rêver ? Oh, non ! Son visage est bizarre tout à coup. C'est... Non ! Noooooon !

CHAPITRE 79

WISTY

Un fracas me tire d'un sommeil si profond qu'il s'apparente au repos éternel. Je bondis aussitôt dans un éclat de flammes. *Où suis-je ? Dehors... Cet endroit me rappelle vaguement quelque chose...*

J'avance en trébuchant à la simple lumière des étoiles et me rattrape de justesse à un garde-fou. Ah, d'accord. Oui. Je suis sur le parapet d'une usine désaffectée que mon frère et moi avons trouvée après notre éjection par le portail aux abords couverts de détritrus du Monde Libre.

Et dire que j'étais censée monter la garde pendant trois heures, le temps que Whit récupère.

En dessous, j'entends un bruit étouffé. Halètement ? Grognement ? Oh, non ! Il faut que j'aille chercher mon frère.

Mais avant que j'aie le temps d'atteindre la porte qui mène au toit du bâtiment, Whit surgit, l'ouvrant à la volée de l'autre côté.

— Byron et sa meute enragée, ahane-t-il. Ils ont dû passer par le portail eux aussi. Ils vont remonter jusqu'à nous en suivant notre odeur. Il y a une sortie en bas ?

Je réponds non de la tête.

— Donc, c'est soit la carte de la magie, soit on se bat...

— Pas de bagarre, déclare subitement Byron Swain sur un ton hautain alors qu'il se glisse par la porte avec décontraction pour la refermer derrière lui.

Lui et sa manie du timing parfait !

L'écho de pas lourds résonne dans la cage d'escalier. Des poings martèlent la porte avec frénésie. Byron met son sifflet de commande en bouche et joue plusieurs notes puissantes qui semblent calmer les monstres. Whit, en revanche, se jette sur Byron pour le plaquer violemment contre la porte.

— On ne va nulle part sans se battre, Swain, le menace-t-il, la mâchoire crispée. L'espace de quelques minutes au TNM, j'ai cru que tu essayais sincèrement de nous aider. La chasse d'eau ? C'était pile ou face. Mais là, tu rappliques avec une horde de singes assoiffés de sang. Évidemment que tu ne veux pas nous venir en aide. C'est ta peau que tu veux sauver.

— Je suis vraiment navré de la situation, dit Byron en me fixant droit dans les yeux et je reconnais qu'il semble se retenir de pleurer. Pour être tout à fait franc, tu as à moitié raison, mais c'est tout récent. Mon équipe de tueurs (il hoche la tête en direction des bêtes derrière la porte) devait servir ma propre mort ainsi que la tienne.

Il pousse un gros soupir, comme si ce poids était trop lourd à porter.

Et le pire, c'est que moi aussi, je commence à le sentir. En temps normal, je me réjouirais de ses prévisions en matière de suicide, mais là, son fardeau, sa tristesse... ses sentiments pour moi, quels qu'ils soient... me pèsent tellement que j'ai du mal à respirer. Au lieu d'être effrayée et en colère, j'éprouve de la peine pour lui.

— Le seul qui mourra, c'est toi, lance mon frère avec hargne.

— La ferme, Whit, lui commandé-je. (Je me retourne vers la Fouine.) B., es-tu capable de me regarder droit dans les yeux et de répéter que tu avais l'intention de terminer la nuit en suicide-massacre ? Tu es complètement malade ? Moi qui avais finalement réussi à te faire confiance, au TNM.

Une lueur d'espoir s'allume dans les yeux de Byron pour s'éteindre aussitôt.

— Malade ? Je ne sais pas, Wisty. Je ne sais pas ce que je suis. Tu te souviens quand j'ai dit qu'aucune personne exposée au diabolisme de L'Unique pendant un certain temps ne pouvait demeurer inchangée ? J'ai vu des choses en lui, je sais certains trucs à son propos – et au sujet de ses victimes – qui m'ont poussé dans cette voie. Je n'ai pas d'excuse. Et... je peux dire sans détour qu'il vaut mieux mourir maintenant plutôt que de passer ta vie à ses côtés. C'est son objectif... et il va y arriver si on ne l'en empêche pas.

OK. Il a mon attention et celle de Whit maintenant. Mon frère relâche légèrement Byron, mais il continue à parler sur le même ton ferme.

— Tu ne crois donc pas une seconde au Monde Libre. Ni à la Résistance. Ni en nous.

Les pupilles de Whit sont si pleines d'aigreur que je crains qu'elles ne s'enflamment.

— Oh, mais si, rétorque Byron qui cesse enfin de me regarder pour fixer mon frère. Même toi, Suspensoir. J'ai lu ton journal. Passionnant. Je n'avais aucune idée que tu avais un don en particulier.

La remarque étonne Whit.

— Tu parles de l'écriture ?

Byron renâcle.

— Tu plaisantes ? La plupart des poèmes sont tout droit sortis des cours de Mme Magruder. Quant aux autres – eh bien, soyons francs –, c'est de la merde. (Le mec ne semble vraiment pas craindre que mon frère l'envoie au tapis, visiblement.) Tu essaies de me dire que tu n'as aucune idée de ton don ?

— Premièrement, Byron, je t'ai dit d'arrêter de parler de cette façon. (Sans l'intervention d'une femme, la conversation ne va pas aller très loin, c'est évident.) Deuxièmement, dis-nous seulement où tu veux en venir. S'il te plaît ?

— La preuve est là, avec un peu d'interpolation, poursuit Byron sur le même ton rigide, mais j'ai toute confiance en la clairvoyance de Whit.

CHAPITRE 80

WHIT

Je veux des preuves.

Parce que je sais que j'ai écrit des trucs plutôt macabres dans mon journal.

Notamment, mais pas exclusivement, au sujet de la mort de ma sœur.

— Cela t'ennuierait-il, raillé-je, d'*interpoler* cette remarque pour nous ?

— C'est même sans queue ni tête, commente Byron, agacé. Tu n'as pas dû bien écouter les cours de Mme Magruder. Mais pour commencer, tu veux peut-être expliquer à Wisty la raison pour laquelle tu savais que ce cher batteur des Bionics finirait les bras... amputés.

Mon cœur se soulève. Wisty me considère avec une expression d'horreur tandis que la Fouine poursuit son récit.

— En outre, visiblement, tu sais que L'Unique va bombarder tout le Monde Libre très bientôt. Les exemples ne manquent pas, mais je suggère que nous les gardions pour plus tard, à un moment plus opportun.

Un grognement nous dérange depuis l'autre côté de la porte ; Byron joue quelques notes rapides à la flûte. Les autres se calment immédiatement.

— Bon, on sait très bien que tu racontes n'importe quoi, Swain, alors si on passait au plan B ?

— Ouais, intervient Wisty à son tour. Moi, je vote pour le plan simple et gentil qui ne se termine pas en suicide collectif.

— Si tu commençais par me rendre mon journal ?

— Tu as de la chance, Whit, parce que figure-toi que ça fait partie

de mon nouveau plan.

Il se tourne alors vers ma sœur. Je n'en reviens toujours pas de l'intensité avec laquelle il la couve des yeux. On dirait que c'est... sa Celia à lui.

Waouh. C'est flippant comme perspective. Par réflexe de protection, j'enlace ma sœur d'un bras.

— Wisty, toi et moi, on est au courant qu'on pourrait faire des grandes choses ensemble, lui dit-il alors que je la serre plus fort. Tu l'as ressenti comme moi sur scène, à Stockwood. Ou lorsqu'on a fait de la magie au TNM. En plus, ta première transformation majeure, tu l'as accomplie sur moi, n'est-ce pas ? Des fois que tu l'aurais oublié, au début, ce n'était pas en fouine mais en lion. Il y avait... de l'électricité dans l'air.

Wisty reste sans voix. Son ventre doit se tordre bien davantage encore que le mien.

— Je sais que je ne compte pas à tes yeux, reprend-il – un euphémisme record ! –, mais tous les deux, on est tellement plus puissants que ton frère et toi ensemble. À ce propos, Wisty, je suis d'avis que nous sommes les enfants de la prophétie.

— La prophétie parle d'un frère et d'une sœur ! aboie-t-elle avec indignation.

— C'est un détail. Je comprends que tu ne veuilles pas te l'avouer, mais Whit et toi n'êtes pas encore parvenus au degré de puissance dont le Monde Libre a besoin pour combattre L'Unique. Lorsque ton énergie transite par moi, en revanche, elle s'accroît.

— Prouve-le ! ordonne ma sœur.

— Tu ne te rends pas compte de mon niveau d'implication dans ta vie et tes pouvoirs. Tu ne t'es même pas aperçue que j'étais là quand l'essaim de taons a débarqué dans la salle d'audience du juge Unger. Et rappelle-toi qui vous a donné l'autorisation de garder la baguette et le journal lorsque vous avez été capturés par le Nouvel Ordre.

Nous restons sans voix, rongés par la perplexité alors que nous tentons de donner un sens à tout ça.

Byron en profite et s'éloigne de quelques pas tandis que les grondements, derrière la porte, reprennent de plus belle. Des crisements s'y mêlent ; des crocs ou des griffes sur le métal ?

— Vous avez le choix entre deux scénarios, les Allgood : tous les trois, nous pouvons mettre un terme à cette quête vaine en tant que martyrs à la merci de l'équipe de tueurs ou... (il nous laisse le temps

de bien écouter les clameurs des bêtes qui se déchaînent) nous livrons Whit plutôt que Wisty à L'Unique. Je suis d'avis qu'il se contenterait de ton don, Whit, à défaut de celui de ta sœur.

— Tu n'en sais rien. Et puis d'abord, qu'est-ce qui te dit que j'ai un don ? Un don pour quoi ? De voyance ? Et Wisty ?

— Wisty et moi... eh bien... ensemble, nous conduirons le Monde Libre à sa victoire. (Je pouffe de rire, mais il se tourne très sérieusement vers ma sœur.) J'en suis certain, Wisty ! J'ai ce qu'il te faut... de bien des façons.

— Non ! s'écrie-t-elle. C'est n'importe quoi. Jamais je ne quitterai Whit.

Byron soutient alors mon regard avec une confiance accrue.

— Laissons ton frère décider.

— Que crois-tu que je dise, la Fouine ? rétorqué-je avec mépris. On a d'autres options que tu ne connais pas.

Je lance un coup d'œil à ma sœur qui signifie : « Pas vrai ? »

— Seulement, la dernière option est la seule que Celia approuverait.

Quoi ! Il est au courant ! De quoi au juste ?

— Elle t'a demandé de te rendre, n'est-ce pas, Whit ? Pour une bonne cause. La meilleure, sûrement : que vous soyez ensemble.

J'en ai parlé dans mon journal. Quel enfoiré. Mais il a raison. Dans ma tête, j'entends sa voix qui m'implore : *Il faut regarder plus loin que le bout de ton nez et voir ce qui est perdu pour les autres aussi.*

— C'était écrit, Whit. Il faut te résoudre à ta destinée. (Byron porte la flûte à sa bouche.) Wisty, j'ai besoin de connaître ta décision. Mes amis, là, dehors, ont très très faim.

— Non ! Non, non ! hurle ma sœur avec colère.

Néanmoins, elle me décoche un regard et je crois que je peux l'interpréter : elle a un plan et je suis pratiquement certain de savoir lequel. Peut-être que j'ai un don de voyance après tout.

— Whit ? presse Byron.

— Non. Tu repasseras mon vieux.

— Soit, répond-il sur le ton de la résignation. On en a fini alors.

Aussitôt, il envoie son signal au sifflet et la porte qui mène au toit sort littéralement de ses gonds pour voler en éclats.

CHAPITRE 81

WISTY

L'enchevêtrement de corps, de griffes, de dents, les hurlements, les grondements, la chaleur puante de leur haleine nous submergent. Impossible d'y échapper. C'est répugnant et, pourtant, je n'ai jamais été aussi concentrée de toute ma vie.

À la seconde où Byron souffle dans son sifflet, je bondis sur lui et c'est comme si nous étions deux aimants. Fille contre garçon, le combat ! Je lui arrache l'instrument des mains.

Je suis étonnée de la facilité avec laquelle il passe de ses mains aux miennes, mais j'arrive un dixième de seconde trop tard.

Déjà, je sens des griffes s'enfoncer dans la chair de mes cuisses.

À un moment, je me dis même que ma vie est sur le point de prendre fin exactement selon les prédictions de Byron : moi sur lui, m'agrippant pour échapper à la mort, ses monstres aux grondements rauques nous réglant d'un coup notre compte. L'image est insoutenable.

Heureusement, je me reconcentre rapidement et je ne sens plus tellement la douleur liée à la mutilation, quelque part sur mes jambes et mon dos. Les paupières closes, je joue quelques notes à la flûte, les mêmes que Byron a interprétées plus tôt pour apaiser ses brutes.

Jamais ton n'a été plus parfait. Je répète les ordres encore et encore jusqu'à ce que j'aie le courage d'intégrer ce qui est en train de se passer.

L'attaque des bêtes s'est achevée et je n'entends plus que les battements saccadés du cœur de Byron. Il est vivant. Je suis vivante. Et Whit ?

Sans cesser de jouer la mélodie, j'ouvre les yeux et me dégage du poids de la Fouine en roulant sur le côté. Whit n'est qu'à un mètre ou deux, sur le monstre qui s'en était pris à moi quelques secondes plus

tôt. Il le tient à la gorge. Mon frère est vraiment incroyable.

Du sang épais et visqueux nappe le sol, Byron, Whit et moi. Mais là où je flippe le plus, c'est en découvrant les créatures. C'est la première fois que je les vois de si près.

Ce sont des gamins. Des enfants humains. Qu'est-ce que le Nouvel Ordre leur a fait ?

Je sens monter en moi une colère justifiée, mêlée d'une énergie inédite. Après un coup d'œil au ciel et à mon frère, je nous transforme en oiseaux. Des oiseaux très rapides. En un battement de cils, nous devenons deux colibris qui disparaissent derrière la ligne d'horizon à la vitesse de la lumière ou presque. Le pipeau que j'avais gardé jusqu'à là tombe à pic vers le toit.

Loin, en dessous, la dernière chose que j'aperçois, ce sont les enfants féroces qui se jettent sur Byron.

CHAPITRE 82

WISTY

Le risque, quand vous vous transformez en créature vivante, c'est que vous êtes tout à fait capable d'être à des centaines de mètres dans les airs au moment où le charme se rompt. Heureusement, dans notre cas, nous ne sommes qu'à quelques mètres du sol, en fin de descente vers notre destination finale : l'entrée de chez Garfunkel.

Nous sommes accueillis au rez-de-chaussée du grand magasin par des visages marqués de douleur. Il s'est passé quelque chose d'affreux ici, je le sens. Le fait que Whit revienne d'une mission suicide sans être acclamé ni que Janine se jette dans ses bras me met la puce à l'oreille.

Au moins, Emmet m'enlace avant même que nous ayons le temps de dire « Hé ».

— Je n'en reviens pas que tu sois en vie !

Sa voix déraile. Il témoigne d'une sensibilité inédite.

— Et depuis quand suis-je mortelle ? plaisanté-je.

— Mais ça fait des mois ! (L'air absent, il passe les doigts dans mes cheveux qui ont désormais repoussé.) Que vous est-il arrivé ?

Whit et moi échangeons un regard, stupéfaits par la durée mentionnée par Emmet.

— Le portail ? devine mon frère en référence au fait que certains d'entre eux perturbent la temporalité.

Je scrute un à un les visages du groupe avant de hocher la tête à l'intention de Whit. En effet, plus de quelques semaines se sont écoulées. C'est clair. Et entre-temps, les visages de tout le monde semblent avoir pâli. Les cheveux sont plus hirsutes qu'auparavant, les dos voûtés. Les joues sont creuses, les yeux cernés. Emmet a l'air de quelqu'un qui fait la manche dans la rue.

— Où est Janine ? demande Whit d'un ton alarmé.

— Au rayon chaussures pour dames. Elle anime des groupes de thérapie pour les enfants traumatisés. Jamilla est avec elle. Mais elle n'est plus médecin ; elle tient le rôle de patiente désormais. On n'a pas eu la vie facile ici, les amis, raconte-t-il gravement.

— Allons au rayon accessoires pour continuer à discuter, décide mon frère.

— Pourquoi c'est si sombre ?

— Pénurie d'électricité, me répond Emmet. Trop de bombes, jour et nuit.

Sasha, au rayon accessoires, interprète une mélodie pleine de mélancolie à la guitare. Alors qu'il s'avance vers nous pour nous saluer, je remarque que sa confiance de fanatique a disparu. Dans les minutes qui suivent, le récit qu'Emmet et lui nous confient explique pourquoi.

Au cours du mois dernier, le Nouvel Ordre a instauré l'étape suivante de son plan de domination du monde. Une première vague d'enfants kidnappés et reprogrammés dans des établissements – ceux n'ayant pas été réduits en cendres en tout cas – viennent d'être relâchés dans la société, de sorte que leurs petits cerveaux de robots fassent des émules et prospèrent. Entre-temps, une seconde vague de kidnappings a commencé et les équipes d'espions du Nouvel Ordre se sont introduites plus avant encore dans le Monde Libre. Au moins une dizaine d'enfants de Garfunkel se sont fait kidnapper alors qu'ils cherchaient à manger, y compris des enfants déjà délivrés auparavant de prisons du NO par nos soins.

C'est ce qu'on appelle avancer de trois pas et reculer d'un.

Nous avons perdu nos maisons, nos enfants, nos familles – un monde entier. Et voilà que nous nous apprêtons à en perdre un nouveau.

CHAPITRE 83

WHIT

Janine vient à notre rencontre depuis le rayon des chaussures pour dames. Je pense que c'est celle d'entre tous qui a le plus changé physiquement. Elle a maigri – ce qui embellit davantage son visage –, mais elle est plus dure aussi.

Elle m'aperçoit et, bien qu'elle semble clairement stressée, elle parvient à me sourire.

— Whit, tu es revenu, finalement !

Elle se contente d'un rapide coup d'œil à ma sœur et de prononcer son nom en guise de salut. Je n'ai pas l'habitude d'accueils aussi froids ; je suis blessé, mais ne laisse rien paraître. Tout le monde a enduré de telles épreuves ici.

— Salut, Janine. Super content de te revoir. Vraiment ! dis-je simplement.

— Je suppose que Sasha et Emmet t'ont raconté les dernières nouvelles. C'est flippant, là, dehors. Le Nouvel Ordre a transformé certains enfants en... bêtes.

— Des monstres, acquiescé-je en hochant la tête. On sait, on les a rencontrés.

— Bien, alors, Wisty et toi pouvez sûrement nous filer un coup de main. Enfin, à moins que vous ne comptiez remettre les voiles.

Je suppose que je n'ai pas été ce qu'on pourrait appeler « fiable » dans le quotidien de Janine, dernièrement.

— Vous allez nous aider à préparer les autres, OK ? Qu'ils sachent à quoi s'attendre. Sans leur faire peur pour autant. (Elle lance un regard à son groupe de gosses en état de choc posttraumatique.) Et votre magie ? Vos dons ?

— Ça va, ça vient, répliqué-je. On a volé pour venir jusqu'ici, mais on s'est écrasés en arrivant.

— Alors, espérons que votre magie fonctionne aujourd’hui. On doit partir. Maintenant. C’était sympa de vivre dans un grand magasin, mais c’est fini tout ça, dit-elle en balayant du regard l’espace décati où les habitants du Monde Libre avaient élu domicile des mois plus tôt.

Des mois qui avaient paru une éternité.

Alors, Janine se met à frapper des mains et à crier des ordres.

— Écoutez-moi tous : nos équipes de renseignements nous ont informés que le Nouvel Ordre ferait une descente ici ce soir. Nous devons évacuer les lieux immédiatement sans exception. Même les blessés et les malades. Allez, au travail, tout le monde ! Nous avons un plan d’évacuation. Autant le mener à la perfection.

Elle s’arrête le temps de reprendre son souffle un instant et croise mon regard.

— C’est cool de te voir, Whit. Tu as l’air plus vieux. Ça te va bien.

Janine aussi semble plus vieille. Et ça lui va bien aussi.

CHAPITRE 84

WHIT

Maintenant que Garfunkel est sérieusement compromis, nous devons nous délocaliser dans un endroit sûr, mais personne ne sait exactement où. Janine, Sasha, Emmet, Wisty et moi discutons des options tandis que nous avançons dans le tunnel souterrain du magasin, autrefois célèbre pour son parrainage des équipes de football et sa parade de Noël.

— D'ici quelques heures, le Monde Libre sera soit bombardé, soit grouillant de patrouilles du Nouvel Ordre. Voire les deux. (Je me remémore les détails que Byron nous a donnés à Wisty et moi, à l'usine.) Il va falloir que nous retraversions la frontière pour pénétrer le territoire du Nouvel Ordre. Je propose qu'on se fasse oublier en la jouant profil bas.

— Mais où irons-nous ? s'inquiète Janine. Il y a si longtemps que nous vivons chez Garfunkel, nous sommes un peu coupés du reste du monde. C'est ce qui arrive quand on prend trop d'assurance.

— Pourquoi pas la fosse de Stockwood ? suggère Sasha.

— Trop risqué, dis-je. Les Bionics connaissent l'endroit et nous savons maintenant qu'ils travaillaient au service de L'Unique. (Je considère brièvement le visage triste de ma sœur.) La plupart, quoi qu'il en soit.

— Et pourquoi pas l'ancien hall des élections, Whit ? propose Janine.

— Trop risqué : l'ennemi l'a infiltré, répond Sasha.

— Alors, la Cité du Progrès ? avance Wisty. Garantie sans bombardement et peut-être que Mme Highsmith pourra nous aider avec les blessés et les malades.

Après discussion, nous arrivons à la conclusion que c'est notre meilleure solution. Nous tenterons une transformation collective une fois près du but – un groupe de médaillés d'honneur, chefs de secteur

par exemple. Les vieux tunnels ne conduisent pas jusque-là pourtant et nous sommes donc forcés de parcourir le reste du chemin à pied et à vue.

— Et s'il y avait un portail qui nous y menait ? imaginé-je.

— Mais oui ! Allons donc faire un petit tour par le Royaume des Ombres, raille Wisty. Ils nous déroulent toujours le tapis rouge là-bas. Surtout quand ils ont faim.

— Nous sommes tous exténués, intervient Janine. Nous marchons depuis des heures et un grand nombre d'entre nous n'ont pas dormi depuis plus de vingt-quatre heures. Reposons-nous un peu avant de lancer notre offensive.

Au même moment, les bombardements commencent, pires que jamais.

Le tunnel tremble comme attaqué par des centaines de marteaux-piqueurs. Impossible de savoir s'il résistera aux impacts et, par conséquent, personne n'arrive vraiment à se détendre et encore moins à dormir. Nous nous blottissons donc en silence les uns contre les autres, non pas pour nous réchauffer, mais pour nous sentir en sécurité.

Janine et moi, adossés au mur, nous nous reposons. Wisty a une main posée sur les genoux d'Emmet. Sasha serre sa guitare contre lui. Les autres enfants nous encerclent dans un groupe compact.

Qu'attendons-nous exactement ? Sinon de mourir ?

CHAPITRE 85

WISTY

Whit et moi nous risquons à un coup d'œil au-dehors. Le soleil brille haut dans le ciel lorsque les tirs du Nouvel Ordre cessent enfin. À quelques kilomètres, on aperçoit les tours de la Cité du Progrès, de l'autre côté du Monde Libre bombardé. Et maintenant, quel est le plan ?

Étant donné qu'aucun d'entre nous n'a vraiment dormi et qu'une randonnée de plusieurs kilomètres nécessiterait que nous ayons une importante réserve d'énergie, Whit et moi trouvons le moyen de faire apparaître un petit déjeuner digne de ce nom qui rassasie tout le monde. Au menu, œufs, bacon et gaufres. Un festin autrement plus grandiose que le tour de magie de Whit avec sa soupe populaire. Grande nouvelle pour nous et nos pouvoirs ! Nous ne sommes pas condamnés à nous nourrir exclusivement du chocolat aux noix de cajou de chez Garfunkel pour survivre.

Voici comment nous avons procédé : en prenant exemple sur ce que Whit et moi avons appris au Centre du TNM, nous nous sommes entraînés à faire de la magie de groupe, les mains jointes, et tout a fonctionné à merveille. Je commençais à croire aux théories abracadabrantes de Byron selon lesquelles la magie à plusieurs était plus puissante. Cette découverte était peut-être la clé de notre réussite...

Évidemment, les gaufres aident beaucoup aussi. Nous vivons dans un tunnel depuis une demi-journée, alors le soleil plus le petit déjeuner nous ravigotent.

Une bonne chose compte tenu qu'avant longtemps, nous repérons une formation en V d'une cinquantaine, au bas mot, de bombardiers filant droit sur nous. C'est la bataille que nous attendions : nous l'avons répétée. Dans la mesure où l'on peut répéter sa défaite face à un ennemi conquérant du monde.

Ainsi, plutôt que de rester cachés dans les gravats, nous nous tenons

fièrement debout dans le paysage aride, les yeux fixes, droits sur les avions.

— Prêts ? crie Emmet pour qu'on entende par-dessus le grondement de l'escadron.

Il me décoche un sourire plein de certitude et je réponds d'un hochement de tête.

— Bon, on se concentre, OK les amis ? Concentration, concentration ! hurlé-je à la manière d'une prof de GRS. Attendez qu'ils soient suffisamment proches mais pas juste au-dessus, en position de nous bombarder. Je vous donnerai le signal !

Alors, au parfait moment, Whit et moi nous mettons à diriger le chœur de voix.

*Que cette parole soit le signal de notre séparation, oiseau ou démon !
Rentre dans la tempête, retourne au ravage de la Nuit plutonienne !
Ne laisse pas ici une seule plume noire comme souvenir du mensonge que
ton âme a proféré !
Laisse ma solitude inviolée.*

Je ne peux soudain plus respirer ; certains autres enfants vont jusqu'à s'écrouler au sol sous le coup de l'effort ou de la décharge d'adrénaline...

Parce que, pour être honnêtes, nous ne sommes pas tout à fait sûrs de ce qui se passe.

Les avions piquent du nez – ça, c'est certain –, puis ils entament leur descente en vrille. Mais leurs ailes... semblent inexistantes.

— Ils vont s'écraser ! s'alarme quelqu'un. Sur nous !

— Encore une fois ! crié-je. Répétons la formule ! Tous ensemble.

Les bombardiers virent sur le côté et accélèrent vers nous tandis que nous n'avons plus suffisamment d'énergie pour nous mettre à l'abri – déjà qu'il faudrait pouvoir trouver un abri dans ce désert sans relief. Nous sommes quelques-uns à pouvoir joindre les mains pour réciter à nouveau l'incantation du début à la fin.

Les avions sont désormais complètement déformés, à mi-chemin entre la machine et la créature. Et ils continuent à filer droit sur nous.

— Regardez-les fixement ! hurlé-je. Et répétons encore une fois !

Disons une ultime fois. Si cela ne marche pas, nous serons bons à donner à manger aux crocodiles.

Un des bombardiers n'est plus qu'à une centaine de mètres. Il va m'étaler comme une crêpe. Je ferme les paupières en récitant le dernier vers.

Lorsque je les rouvre, je meurs de faim. Je ne vois rien dans le ciel... sauf une nuée de corbeaux qui tournoient. Visiblement, nous venons de transformer les avions en oiseaux.

CHAPITRE 86

WISTY

C'est hallucinant. Hal-lu-ci-nant ! Nous nageons en pleine bataille militaire, pas vrai ? Et nous n'étions même pas armés. En prime, nous avons gagné ! Nous, une bande de gamins face au NO !

Le frisson de cette victoire est suivi par une autre victoire et encore une autre. Nous avons sérieusement contribué à l'augmentation de la population de corbeaux du Monde Libre et notre niveau de confiance atteint des records.

Nous marchons à l'adrénaline pendant un temps alors que nous triomphons de la même façon lors de plusieurs batailles d'affilée. Pourtant, nous finissons par épuiser nos réserves, la magie ayant consommé jusqu'à la dernière calorie de notre petit déjeuner. Tout le monde est roulé en boule par terre, en train de récupérer.

— Nouvel escadron en vue ! annonce soudain Sasha dans un cri, un doigt pointé au loin.

Je pense que si je leur demande de se donner la main une fois de plus, ils vont fondre en larmes instantanément. Même Emmet, d'habitude si plein d'allant, a de grosses poches sombres sous les yeux.

— Wisty, m'interpelle-t-il, tu ne crois pas qu'il nous faudrait un autre plan ?

Je suis des yeux les avions.

— Ils ne viennent pas vers nous. Ils virent en direction...

— De là d'où on vient, termine mon frère en frissonnant. Garfunkel.

Nous ignorons si les espions du Nouvel Ordre se sont emmêlés les pinceaux, mais ils doivent croire que nous sommes toujours là-bas car, visiblement, ils ont décidé de lâcher tout l'arsenal du NO ou presque dans le centre de la ville derrière nous. Juste à l'endroit où se trouve Garfunkel.

Se trouvait, en tout cas.

Et où certains Résistants sont restés cachés, refusant de nous suivre, arguant que notre mission était du suicide.

Je regarde Whit qui plisse les yeux, retenant ses larmes au mieux. Nous regardons flamber le bâtiment et, si cela se trouve, les enfants avec lui.

Nous restons subjugués par le spectacle digne du bouquet final d'un feu d'artifice jusqu'au moment où Sasha nous appelle. Un bras levé vers la ligne d'horizon, masquée de plus en plus par un nuage noir... qui n'en est pas un. Mais plutôt une nouvelle nuée d'avions du Nouvel Ordre.

Et, sous le nuage noir, des rideaux gris qui rappellent la pluie qu'on aperçoit parfois derrière une formation orageuse. Sauf que dans ce cas, il ne s'agit pas de la pluie mais de... bombes.

Au moment où elles heurtent le sol, des flashes de lumière bleue nous aveuglent. La terre tremble sous nos pieds, malgré la distance qui nous sépare des bombes.

Est-ce le début de la fin ? Ou simplement la fin ?

CHAPITRE 87

WHIT

— Mettons tout le monde aux abris, sous terre ! hurlé-je à Wisty. J'ai vu une bouche d'égout tout à l'heure. On n'a qu'à s'y cacher.

Nous parvenons à replier le groupe au complet jusqu'à la bouche d'égout ; coup de chance : c'est en fait un ancien conduit de vapeur. L'air n'y est pas le plus frais du monde, mais le tunnel est logé assez profondément sous terre pour nous garantir la sécurité, loin des explosions et des éclats d'obus.

Une fois tout le monde à l'intérieur, Wisty me prend à part.

— À moins que tu n'aies une meilleure idée, je suis d'avis que nous allions tous les deux chez Mme Highsmith. Elle a beaucoup de pouvoir. Elle pourra peut-être nous...

Je ne suis pas certain que Wisty elle-même sache ce que la femme peut faire pour nous.

— Proposer des solutions ? conclus-je à sa place.

— Exactement, acquiesce-t-elle. Si ça se trouve, elle a des infos sur les parents. Quelque chose me dit qu'elle sait où ils se trouvent...

Au même instant, Janine s'avance vers nous, les yeux encore rougis par le spectacle de notre ancienne maison réduite en miettes.

— On fait quoi maintenant ? Vous avez une idée de génie ? De secours ?

— Janine, il faut qu'on aille chez Mme Highsmith. (Je pose les mains sur ses bras.) Ça ira, toute seule avec le groupe ?

— Oui, mais...

Elle baisse les yeux sur ses bottes de combat pour masquer son émotion.

Je relève doucement son menton, la forçant à me regarder. Ses pupilles vertes arborent toujours la même sagesse.

— Je ne peux pas m'empêcher de penser que c'est la fin. C'est la dernière fois que je te dis au revoir, pas vrai ? avoue-t-elle dans un murmure.

J'en ai des frissons partout.

— La dernière fois que tu me dis au revoir, oui, mais pas la dernière fois que tu me vois, je te le promets.

Elle n'arrive plus à retenir ses larmes. Les paumes sur son visage, je les essuie de mes pouces. Ses mains glissent de mes bras à mes poignets comme si elle ne voulait pas me laisser partir.

Je ne sais pas exactement ce que je ressens pour Janine, mais s'il y a une chose que je sais, c'est quoi faire, à cet instant.

Je l'embrasse avec tendresse. Assez longtemps pour lui dire tout ce que je veux sans parler – un mélange confus et fou d'admiration, de gratitude et d'attirance. Je ressens chacun de ces sentiments. Vraiment.

Mon baiser ne prend fin que lorsque Wisty a fini ses au revoir et qu'elle tire légèrement sur ma chemise en disant :

— Allez, Whit.

Je desserre mon étreinte et Janine se dégage avec un hochement de tête. Fini les au revoir. Wisty et moi gravissons les barreaux de l'échelle métallique du conduit pour remonter vers le champ de bataille.

CHAPITRE 88

WHIT

— Vous êtes en retard, déclare Mme Highsmith dans l'interphone.

La porte d'entrée de l'immeuble se déverrouille dans un bourdonnement avant même que nous ayons sonné chez la femme. Comment a-t-elle su ?

— On n'avait pas rendez-vous, si ? demandé-je à Wisty.

Je suis toujours aussi perplexe quand, après avoir grimpé les marches quatre à quatre, nous tombons sur sa porte d'appartement ouverte. Dans sa cuisine, le petit bout de femme ninja – qui, en vérité, ressemble davantage à une poétesse qu'à une ninja – se penche par-dessus un chaudron presque aussi grand qu'elle. Elle mélange un truc à l'odeur rance qu'elle goûte en manquant de s'étrangler.

Ça... c'est la femme qui va nous sauver la mise ? Nous sauver tout court ?

— Enfin, on se rencontre, Whitford. Dans ma boule de cristal, tu apparaissais toujours comme un beau jeune homme, mais, maintenant que je te vois de près, je constate que tu es ce qu'on appelle de nos jours un « canon ».

Rien de tel que de se faire mater et draguer par une vieille sorcière pour frôler la mort de honte ! Je passe d'une jambe sur l'autre.

— Une remarque tout de même : tu pourrais te tenir un peu plus droit, mon cher. Ça te grandirait aussi. À propos, vous avez fait bon voyage tous les deux ? demande-t-elle comme si nous nous étions promenés jusque chez notre grand-mère.

— Heu... c'était... comment dire ? Il y a la guerre là-bas, répliqué-je du bout des lèvres.

Wisty se lance dans le récit des trois dernières heures et demie.

— Disons seulement, madame H., que si jamais vous avez l'occasion, pour échapper à la mort, de sprinter sous un rideau de

bombes en train d'exploser et de se consumer dans une chaleur telle que les bâtiments, les trottoirs, les routes et même la terre fondent... eh bien, je vous conseille de revoir sérieusement vos options !

— Compte sur moi, Wisteria, répond-elle en riant. Ces vieux os ne courent plus nulle part de toute manière. (*Elle est sérieuse ?*) Oui, reprend-elle, ses yeux dans les miens comme pour signifier qu'elle est tout à fait capable de lire dans mes pensées. Il vous a fallu du cran pour venir jusqu'ici dans de telles conditions. Vos parents sont très fiers de vous.

— Comment le savez-vous ? la presse ma sœur.

— Vous avez des nouvelles d'eux ? demandé-je au même moment.

— J'en ai, oui. Et vous êtes sur le point d'en avoir aussi, mes chers enfants. J'ai répété ma technique holographique, et figurez-vous que vos parents sont apparus !

Wisty et moi échangeons un regard.

— Cela me rappelle les propos de L'Unique au TNM ! m'exclamé-je, d'abord avec étonnement puis avec horreur.

Si ça se trouve, cette étrange petite bonne femme est de mèche avec le type.

— Mais ce n'est pas réel... si ?

Wisty a espéré que la manifestation hallucinatoire de nos parents n'était que le produit du goût prononcé de L'Unique pour le théâtre.

— Oh que si, c'est réel !

Je fronce les sourcils à sa réponse. « Réel », ça veut encore dire quelque chose ?

— Venez ici, je vais vous montrer. Vite ! Je ne sais pas combien de temps ma magie va durer.

Nous contournons le chaudron pour nous installer à une table couverte de livres, de crayons, de papier, de bougies, d'allumettes et d'une batterie de cuisine bizarre.

— Hum ! Où est-elle encore passée ? Ah ! La voilà.

Elle soulève un torchon sale pour révéler – comme si elle cherchait à compléter le tableau de la parfaite sorcière – un truc qui a tout l'air d'une boule de cristal.

Ne me dites pas que la réponse à nos problèmes est là-dedans.

— Comment ça marche ? l'interroge Wisty.

— Demande à ton frère. (Mme H. me regarde et sourit avec complicité.) Vas-y, Whit. Place ta paume sur le verre.

Elle prend ma main et l'y pose avec la sienne. Le globe est chaud, telle une cafetière qui commencerait seulement à tiédir.

À mon contact, la boule s'éclaire vivement.

— Waouh !

J'ai senti un truc jaillir en moi – un truc puissant –, mais je flippe trop pour laisser ma main en place. Moi en diseur de bonne aventure ? Pas franchement non.

— Ben ? Liz ? Vous êtes encore là ? crie Mme H. comme si elle parlait dans un combiné téléphonique avec une mauvaise connexion. Vos enfants ont finalement décidé de se montrer. Je suppose que les bombardements les ont quelque peu retardés.

J'ai du mal à croire ce que je vois sous ma main. Des nuages et des formes tournent et tourbillonnent, se séparent et se rejoignent pour former... le visage de mes parents.

— Maman ! Papa ! nous écrivons-nous en chœur ma sœur et moi.

Ils semblent toujours aussi mal en point, mais, cette fois au moins, notre père a les yeux ouverts et tous deux sourient en entendant nos voix.

— Whit ! Je te vois très nettement, s'écrit notre mère. Wisty peut-elle s'approcher ? Il faut qu'on vous parle.

CHAPITRE 89

WHIT

Génial ! Nous essayons de gagner une guerre, nos parents sont condamnés à la peine de mort et ils ne trouvent rien de mieux à sortir que : « Il faut qu'on vous parle » ! La vérité, je vous la dis : aux yeux de nos parents, nous restons toute la vie des enfants.

Wisty me pousse doucement sur le côté.

— Je suis là, maman ! Papa ! Ça va ? On s'est fait tellement de souci pour vous, s'exclame-t-elle avec émotion.

— Ne vous inquiétez pas pour nous, répond notre père en éludant la question de Wisty. Nous n'avons pas beaucoup de temps, mais nous voulions vous donner des nouvelles de vous.

Je n'y comprends plus rien.

— Vous voulez dire qu'on *vous* donne des nouvelles de nous ?

Maman secoue la tête.

— Vous avez été tellement courageux tous les deux. Nous sommes si fiers de votre force et de votre état d'esprit. Vous avez traversé de sacrées épreuves, nous en sommes conscients, mais vous commencez à vraiment maîtriser vos pouvoirs magiques. En outre, vous avez récemment compris que la magie se partage, ce qui est primordial.

— En réalité, intervient notre père, nous sommes un peu à court de temps. Donc... nous voulions vous suggérer... d'accélérer un peu.

— Tu plaisantes là, papa ? s'indigne ma sœur.

Sacré p'pa, toujours à nous pousser à être les premiers et les plus rapides.

— Il se peut que vous deviez faire des choses qui ne vous paraissent pas... justes. Des choses auxquelles vous n'êtes pas habitués et qui vous mettent dans une situation délicate. Whit voit exactement de quoi je parle, pas vrai, Whit ? « Il faut casser le noyau pour avoir

l'amande. » Vous devrez parfois aller à l'encontre de votre intuition.

Wisty paraît perturbée par leurs propos ; quant à moi, je ne peux pas m'empêcher d'entendre la voix de Celia dans ma tête.

— Tu veux parler de... se rendre ? dis-je.

Ma sœur refuse en remuant la tête.

— Mais, m'man, on en a cassé des noyaux déjà ! Les blessures et les bleus partout sur nos corps le prouvent. (Sa voix tremblote à présent.) Vous êtes nos parents ! Vous devriez vouloir notre sécurité avant tout.

— Ma puce, il faut parfois laisser les questions de sécurité de côté pour accomplir de grandes choses, explique notre mère avec un regard triste. C'est la plus dure leçon que des parents puissent enseigner à leurs enfants ou que ces derniers puissent apprendre. Seulement, nous les Allgood sommes nés pour cela. Vous avez découvert vos dons ; à présent, il vous faut les transmettre.

— Les transmettre ? m'exclamé-je. Ça veut dire quoi ? Les transmettre à qui ? À L'Unique ?

— C'est n'importe quoi ! s'écrie Wisty, ce qui me rappelle aussitôt ses accès de rébellion au lycée.

— Je suis vraiment désolée, trésor, mais nous ne pouvons vous en dire plus pour le moment, reprend notre père. Parce que nous n'en savons pas plus. Nous vous aimons très fort et vous nous manquez énormément...

Les visages de nos parents sont de moins en moins nets, mais j'aperçois encore leurs sourires pleins de courage.

— Ne partez pas ! Pas déjà ! Maman ! Papa ! continue à crier Wisty. S'il vous plaît, ne partez pas !

Mme Highsmith lui demande de se taire.

— J'ai déjà assez de problèmes comme ça avec mes voisins ; inutile qu'ils se plaignent en plus de cris en provenance de ma cuisine.

— Mais on doit encore leur parler, insiste ma sœur. C'est important.

La vieille femme s'est replongée dans la préparation de son fichu chaudron.

— Ce qui compte, c'est que vos parents sont en vie pour le moment, même s'ils ont quelques ennuis, on peut le dire.

— Quelques ennuis ? Écoutez-moi bien, ma petite dame, dis-je sans me soucier qu'insulter une sorcière folledingue est probablement une mauvaise idée, on a risqué notre vie pour venir ici chercher des

conseils. Nos parents sont dans le couloir de la mort. Nos amis sont coincés dans un tunnel souterrain sous un champ de bataille. Le Nouvel Ordre a presque achevé son occupation du Monde d'En Haut et on ignore ce que L'Unique attend de Wisty ainsi que la façon dont nous sommes censés l'emporter contre ces dingos à l'ego de la taille d'un rhino.

Elle cesse un instant de remuer sa potion pour nous regarder avec un air amusé. Ça me rend fou quand les adultes jouent à ces petits jeux-là. Et le pire, c'est qu'ils font ça tout le temps.

— Juste ciel, les enfants. Tous les indices sont ici, sous vos yeux. Il suffit que vous observiez plus attentivement. Quant à ce que L'Unique attend de ta sœur, Whit, eh bien, il me semble évident qu'elle a quelque chose qu'il n'a pas, non ?

Le moment est le plus mal choisi pour qu'un vent de force huit ou neuf s'engouffre par les fenêtres de l'appartement pour le démolir. Et nous avec.

L'Unique nous a retrouvés !

— C'est vous qui nous avez dénoncés ! accuse Wisty en parlant à la vieille sorcière.

CHAPITRE 90

WISTY

Jamais je n'ai ressenti son pouvoir avec une force telle que maintenant.

Après avoir échappé de justesse à des éclats de verre, Whit et moi nous agrippons à un vieux radiateur en fonte, à l'abri des meubles, des couverts et des appareils électroménagers qui volent dans la tornade infernale ravageant l'appartement.

Mme Highsmith, à l'opposé de nous, résiste de son mieux à l'ouragan ambiant.

— Il a réussi à contrôler l'air ! crie-t-elle par-dessus le tapage. Étudiez chacun de ses gestes. Tirez-en des enseignements.

C'est déjà assez compliqué d'esquiver les grille-pain volants et les casseroles sans que le sol bouge sous nos pieds. Quand, tout à coup, le plancher semble se changer en un truc proche de la gélatine. C'est un bon vieux tremblement de terre signé L'Unique. Le bruit de ferraille, des meubles qui tombent et s'écrasent aggrave le niveau sonore au point que c'en est insoutenable. Ma tête me lance.

— Et il contrôle la terre aussi ! continue Mme Highsmith qui professe malgré le chaos. (Là, on dirait que L'Unique en profite pour illustrer son point suivant.) Il a également la maîtrise de l'eau !

Il pleut à présent. Il pleut dans l'appartement ! La pièce se remplit d'une eau tumultueuse qui monte rapidement et m'arrive déjà aux genoux.

— Il ne lui manque qu'une chose pour garantir sa domination présente et future et pour être entier. Son ego est démesuré. C'est ce qui fait sa force *et* sa faiblesse. Vous me suivez ?...

Alors, Mme Highsmith se met à léviter, probablement pour éviter d'avoir à nager dans sa propre cuisine, mais, à en juger par la terreur mêlée de colère qui se lit sur son visage, je m'aperçois que ce n'est pas volontaire. En une seconde, elle se retrouve épinglée au plafond, les

traits déformés par une agonie profonde. Là, ses yeux se mettent à gonfler, comme s'ils allaient sortir de leurs orbites.

Il va la tuer en l'écrasant !

— menteur ! hurle-t-elle inexplicablement. (Le silence retombe sur l'appartement.) Montre-toi !

Puis, comme si une paire de forceps invisibles avait pénétré dans l'appartement, elle est projetée dehors par une fenêtre brisée, emportée par un vent sifflant en rafales tandis qu'elle continue à hurler : « Montre-toi ! »

CHAPITRE 91

WISTY

Whit et moi sommes muets de stupeur. Difficile de trouver les mots après avoir été témoins d'un truc aussi étrange et affreux.

Pourtant, Whit retrouve enfin son sens pratique.

— Filons d'ici avant que L'Unique se pointe ! Ou qu'il nous envoie ses soldats.

Trop tard. Si on veut.

Nous n'avons même pas le temps d'arriver à la porte que j'entends un refrain familier et angoissant entrer dans l'appartement par la fenêtre cassée. Un refrain gravé dans ma mémoire pour toujours.

Le sifflet. Le sifflet de commande de Byron Swain pour être tout à fait exact.

Je m'approche de l'ouverture en ignorant les cris de mon frère :

— Wisty ! Non ! Reste ici !

En bas, sur le trottoir parfait de la Cité du Progrès, je reconnais la horde de créatures féroces, dirigée par – surprise ! – M. le Traître en personne.

Mais vous savez quoi ? Je ressens également une vague de soulagement, aussi spontanée qu'incontrôlable, à l'idée que Byron est en vie. Allez comprendre.

Whit se tient derrière moi dans un réflexe de protection, puis il bondit vers la porte d'entrée pour la barricader, au cas où tout ceci se termine, on ne sait jamais, vous voyez, comme lors de notre dernière rencontre avec B. et ses copains baveux aux mâchoires bien fournies.

— Dis-moi, Wisty, j'ai l'impression que tu n'as toujours pas compris, n'est-ce pas ? lance Byron d'une voix froide. Si tu avais agi convenablement – si tu avais écouté ce qu'on disait –, j'aurais peut-être pu t'aider. Sauf que tu n'en as fait qu'à ta tête, alors je ne peux

plus rien pour toi.

Sa voix se teinte de fureur. Il foudroie du regard Whit, revenu à mes côtés.

— Alors maintenant, je suppose que je vais devoir faire ce que Celia a dit.

— Qu'est-ce que tu baratines, Swain ? crie Whit. Je te défends de parler de Celia.

— Quand je vous ai suivis au Royaume des Ombres, je suis tombé sur ton ancienne petite amie. Enfin, disons plutôt que ses hommes ont rencontré les miens. (Je m'en souviens et je sais que Whit aussi.) Et je suis au regret de t'annoncer, don Juan, que c'est une Égarée à présent. Elle et ses nouveaux petits camarades s'apprêtaient à te consommer – autrement dit, elle allait te manger toi aussi.

Inutile de regarder mon frère pour sentir l'énergie qui irradie de son corps : il ne rêve que de se jeter sur Byron par la fenêtre.

— C'est impossible ! clame-t-il à pleins poumons.

— Qu'est-ce qui te prend, Byron ? hurlé-je à mon tour. Tu fais mine de tenir à moi, puis tu mens ; ensuite, tu passes aux menaces pour finir par me trahir chaque fois qu'on se croise...

— Je mens ? Wisty, donne-moi une bonne raison de mentir. Quelle est ma raison de vivre, d'après toi ?

Je dois avouer que je suis incapable de répondre à la question. Je n'ai jamais pu. Même à l'époque où Byron était en maternelle avec moi.

— Prouve-moi que tu as parlé à Celia ! lui commande Whit. Prouve-le !

— OK, Whitford, je peux faire ça pour toi. Dis-moi si cette réplique te rappelle quelque chose : « On a si peu de temps ensemble. Ne le gaspillons pas. »

Étant donné le gris auquel vire le teint de mon frère, j'en déduis qu'il a entendu ces mots auparavant.

— Tu as fait un rêve l'autre jour, pas vrai ? Et Celia portait beaucoup de parfum, hein ?

J'ai vu des cendres de cheminée plus colorées que le visage de mon frère à cet instant.

— Et tu sais pourquoi elle portait tant de parfum ? C'est parce que, même en rêve, elle pue tel un zombie en putréfaction, comme tous les

Égarés.

Whit, dans le déni, secoue la tête, dégoûté, horrifié.

— Que veux-tu dire ? demande-t-il.

— En vérité, l'accord qu'elle a conclu avec moi – raison pour laquelle on m'a accordé de rester en vie et de revenir ici – supposait que je lui promette de lui ramener ta sœur. Tout tourne autour de ça, Suspensoir !

CHAPITRE 92

WHIT

Je n'ai toujours pas digéré ce que Byron Swain vient de sortir. C'est forcément un mensonge.

Un plan, déjà, se forme dans ma tête mais, en attendant, je ramasse tous les objets qui me passent sous la main pour les jeter par la fenêtre à la figure de Byron et de ses bêtes. Des livres, des chandeliers, des ustensiles de cuisine, des cadres. Tout est bon.

Je suis doué au lancer mais, malheureusement, la sale petite vermine a de l'expérience pour ce qui est d'esquiver des projectiles.

— Wisty ! crie-t-il entre deux esquives. Je t'en prie : viens avec moi ! C'est ta dernière chance d'accepter mon offre. Et d'accomplir ce à quoi tes parents t'ont préparée toute ta vie !

À cela, je lui jette un lampadaire à halogène à la tête comme si c'était une lance. Il l'atteint sur le côté et le fait pivoter sur lui-même, mais il ne tombe pas.

Alors, Wisty me scie les jambes. D'une voix ténue, elle chuchote :

— C'est vrai que les parents... ont parlé de faire quelque chose... qui semble insensé.

— Ils ont dit des choses auxquelles on n'est pas habitués, pas des choses débiles ! crié-je à Wisty.

Je le regrette aussitôt mais c'est trop tard. Même Byron se déplie et, sorti de sa cachette défensive, il me fusille du regard.

— J'ai rêvé ou tu as traité ta sœur de débile, Whit ?

— Non. (Si on veut.) Je lui ai dit que te suivre serait débile. C'est la vérité.

— Sache que tu as dénigré Wisty pour la dernière fois de ta vie.

— Byron ! l'interpelle ma sœur sur un ton d'urgence. Tout va bien ! Je t'assure. Dans sa bouche, c'est gentil !

— Sayonara, Whitford Allgood, conclut Byron en me saluant avec raideur au garde-à-vous.

Puis il siffle un autre air au pipeau et son équipe de tueurs se jette à nouveau à mes trousses : ils grimpent tels des singes le long de la paroi du bâtiment et s'engouffrent par ce qui reste de la fenêtre.

Et nous qui pensions que le vent tournerait si nous venions chez Mme Highsmith. Visiblement, nous ne nous étions pas complètement trompés.

CHAPITRE 93

WISTY

Je ne suis pas du genre poule mouillée à crier pour un oui ou pour un non, mais deux tonnes d'enfants-singes qui rugissent et bondissent dans tous les coins d'un appartement grand comme un mouchoir de poche m'obligent naturellement à pousser un hurlement terrifiant.

D'ailleurs, même l'équipe de tueurs est saisie une fraction de seconde qui suffit à Byron pour siffler une nouvelle mélodie dans sa flûte.

Mon frère me plaque dans un angle de la pièce avant de faire barrage devant moi de tout son poids.

— Whit, ça ne va pas marcher !

Et en effet, ça ne rate pas. Les ennemis fondent sur mon pauvre frère et le piétinent en grognant avec une fièvre meurtrière. Heureusement, ils ne nous tuent pas. Ils nous ligotent Whit et moi avec diligence et hargne.

Alors, Byron Swain fait son entrée.

— Désolé pour les mesures de précaution, Wisty. (Il vérifie les cordes sur nos bras et bâillonne Whit.) Seulement, je ne peux me permettre d'être déconcentré si je veux honorer mes engagements ici. Des fois que vous penseriez que je n'ai pas les épaules... (Il m'enfoncé également un bâillon dans la bouche – un vieux chiffon au goût d'huile.) Je dois préciser que je ne vais pas demander à mes amis ici présents de déchiqueter Whit en mille morceaux sous vos yeux comme on me l'a ordonné. À la place, je vais vous envoyer tous les deux droit chez L'Unique. Je devine qu'il va vous mettre au même régime ultraminceur que vos parents. Alors, chose promise, chose due, ce sera l'heure de l'exécution des Allgood !

Il n'a pas vraiment dit ça, hein ? Il n'a pas décemment pu dire...

— Oui, monsieur. Cela promet d'être une exécution du tonnerre : ça va dépoter ! poursuit-il. Je t'avais prévenue, Wisty. J'ai essayé

d'empêcher tout ça.

Entendu, Byron, pensé-je. C'est très simple. Tu ne me laisses plus le choix. Il va falloir que... j'explose.

CHAPITRE 94

WHIT

Lorsque ma petite sœur s'enflamme parce qu'elle est en furie, elle se transforme en torche humaine, les flammes dansent autour d'elle et, dans ces cas-là, il est déconseillé de lui serrer la main. Le reste du temps, toutefois, elle est si brillante et canon que ça en devient presque dur de la regarder. Comme maintenant par exemple.

Byron, pourtant, commet l'erreur de la toiser. En vérité, il bave carrément d'admiration, comme si les performances de ma sœur dépassaient toutes ses attentes.

Les cordes et le bâillon de ma sœur fondent en une nanoseconde alors qu'elle bondit dans les airs et assène plusieurs coups terribles au troupeau de la mort de Byron. Ils ont au moins la sagesse de reculer lentement. Je parie qu'elle pourrait leur faire rôtir les fesses. Néanmoins, sans que je sache pourquoi, elle ne s'exécute pas.

Tandis que les enfants-singes s'écartent, Byron, lui, s'avance vers Wisty. On dirait qu'il est hypnotisé. Le regard vitreux, il lâche sa flûte sans même s'en rendre compte.

Wisty agite frénétiquement la main.

— Bouge de là, Byron ! Je suis bouillante – l'équivalent de cent fours en un. Si tu pars maintenant, je ne te ferai pas de mal !

— Tu ne peux pas me faire mal, Wisty. Plus maintenant.

Alors, il commet l'impensable. Ligoté et bâillonné, je suis totalement impuissant au moment où il se jette dans les flammes de ma sœur. Elle essaie de se pousser, mais il s'agrippe à elle comme un enfant aux jupons de sa mère, cherchant son secours.

Wisty avait raison. Nous ne sommes pas des meurtriers. J'ai beau détester ce gamin, je suis incapable de rester sans bouger à le regarder s'immoler.

— Byron ! Qu'est-ce que tu fabriques ! Arrête ! hurle ma sœur.

Arrête, arrête !

— Tu ne peux pas me faire mal, Wisty, répète-t-il, l'air songeur en dépit des crépitements et des sifflements des flammes autour de lui.

Il doit être en plein délire. Il est de toute évidence en train de se faire dévorer par le feu, mais il ne montre aucun signe de souffrance.

Les enfants sauvages, perplexes et ne sachant que faire sans leur maître aux commandes, se remettent à gronder. Byron, cependant, reste inconscient, son visage enfoui dans le cou de ma sœur, ses bras autour d'elle. À croire qu'il se nourrit de son feu.

Mais le pire... c'est qu'il ne brûle pas.

Il ne brûle pas !

CHAPITRE 95

WHIT

Récapitulons : voici les petits problèmes existentiels et vitaux auxquels nous sommes confrontés à l'heure actuelle.

1. Byron a viré dingue.
2. D'ici quelques minutes, son gang de sauvages est susceptible de passer du mode torpeur au mode tueur.
3. L'appartement de Mme Highsmith est proche du cas d'incendie au plus haut degré : les gigantesques flammes de Wisty ont déjà enflammé tous les rideaux, la moquette et le papier peint, recoloré en noir.
4. Je cours toujours le risque de finir entre les griffes de L'Unique si je ne reprends pas le contrôle de la situation.

Je dois trouver un moyen d'éteindre les flammes de Wisty. Seulement, je ne peux pas maîtriser un feu. Je le sais, je le sens. Ça, c'est le don de Wisty. En revanche, si je me concentre sur le chaudron de Mme H... Pourrais-je le déplacer ? Il est plein de liquide après tout ?

La meute grogne de plus en plus fort. Pas le choix : il faut agir.

En pur désespoir de cause, mais avec beaucoup de concentration, j'arrive à déplacer le chaudron de Mme Highsmith. Après, je lui intime de voler à travers la pièce.

Quelle qu'ait été la préparation de Mme H., je doute qu'elle ait été comestible car elle est aussi efficace que la mousse d'un extincteur et les flammes de Wisty s'éteignent immédiatement. Byron, quant à lui, s'écroule au sol, sans aucune trace de brûlure sur la peau ou les vêtements.

Wisty, dégoulinante, est un peu ébahie par ce qui vient d'arriver, mais elle a encore suffisamment de présence d'esprit pour savoir comment réagir. Elle me détache et retire mon bâillon sans quitter des

yeux les enfants-singes, clairement impressionnés par sa maîtrise du feu.

— Restez où vous êtes ou je vous fais frire ! les menace-t-elle.

Elle ponctue sa remarque en jetant quelques flammes fraîches et grésillantes du bout de ses doigts.

Ensuite, ma petite sœur m'aide à me relever ; c'est alors que je me rends compte qu'elle est nettement plus forte qu'elle en a l'air.

— Le délire ! commente-t-elle. Fichons le camp d'ici avant qu'il soit trop tard.

CHAPITRE 96

WISTY

Si hallucinante qu'ait pu être l'heure qui vient de s'écouler – entre le message bouleversant des parents, les bourrasques dignes d'un ouragan record, le spectacle mémorable de Byron Swain embrassant, aspirant, se nourrissant de mes flammes –, je quitte malgré tout le bâtiment avec un sentiment de puissance extraordinaire. J'ai appris quelque chose sur moi, même si ce n'est pas tout à fait clair, pas plus que la raison pour laquelle L'Unique veut ce quelque chose à tout prix.

Aussitôt sortis de l'immeuble de Mme H., Whit et moi sommes témoins d'une tempête qui ne peut signifier qu'une chose. Vous avez deviné laquelle. Plus rien ne m'étonne maintenant. L'Unique, même si ça me révolte de l'admettre, est omniprésent.

Je fais volte-face pour le confronter comme dans un duel. Lentement, il remonte la rue déserte vers nous.

— L'apothéose est arrivée, enfants Allgood ! nous prévient-il – un geste anormalement noble de sa part.

« J'ai donné à ce misérable rapporteur plus de chances qu'il n'en faut, poursuit-il en continuant sa marche. Je l'ai prévenu que s'il échouait dans cette mission, il allait souffrir... en te regardant mourir à petit feu de ma main, Wisteria.

« Mais étant donné que je suis particulièrement impartial, je vais te faire passer un dernier test. Et là, ça passera ou ça cassera pour ton frère et toi. Peut-être que vous survivrez tous les deux, ou seulement l'un de vous ou bien aucun. Vous êtes prêts, les enfants ? (Il n'attend pas que nous répondions.) Alors commençons !

Il frappe le sol de son pied et une énorme crevasse se creuse au milieu de la rue, filant droit vers nous.

— Je contrôle la terre ! crie-t-il à tue-tête. Vrai ou faux ?

Whit prend ma main et la serre. C'est incroyable ce qu'un contact

humain peut produire. J'avais besoin de cette impulsion.

— On pourrait voler, proposé-je.

— Ça vaut le coup d'essayer. Concentre-toi. On va y arriver.

C'est la métamorphose la plus rapide que j'aie jamais accomplie – double métamorphose même – et, en un éclair, Whit et moi planons dans les airs. Devenir des faucons requiert autrement plus de force que de se changer en colibris, mais je déborde d'énergie et je lâche tout. La poussée d'adrénaline est hallucinante. D'habitude, la présence de L'Unique anéantit mes pouvoirs magiques, mais, là, je me sens invincible et, avec mon frère, nous battons triomphalement des ailes au-dessus de la ville.

Mais cela ne dure que deux cents mètres environ... jusqu'à ce qu'un mur de vent nous rattrape. Nous essayons de surfer sur lui, mais sa force suffit à nous envoyer valser sur le côté puis à piquer du nez.

— Je contrôle le vent, je contrôle l'air ! braille L'Unique. Vrai ou faux ?

Whit et moi manquons de nous écraser contre la façade en brique d'un immeuble administratif, mais avant que j'aie le temps de paniquer, je nous transforme à nouveau, en tatou, le premier animal protégé par une carapace qui me soit venu à l'esprit. Deux tatous. Nous nous enroulons sous nos armures et rebondissons en toute sécurité contre le mur (au passage, c'est tout de même douloureux) avant de rouler par terre dans la rue.

Un nouveau gouffre, toutefois, s'ouvre devant nous, accompagné du rugissement de L'Unique.

— Je contrôle les villes et les rues. Vrai ou faux ? Allez, je vous donne un indice – cette affirmation est vraie.

La chaussée éclate tout à coup en blocs de pierre qui se métamorphosent instantanément en cristaux chatoyants – des obus tranchants comme des lames de rasoir propulsées dans toutes les directions. Si mon frère et moi ne quittons pas le niveau du sol d'ici une seconde, nous allons nous retrouver en rondelles.

Nous poussons de toutes nos forces et sautons plus haut que jamais jusqu'à ce que je ne sente plus que des ailes et des pattes. Nous sommes à moitié lions, à moitié oiseaux... le légendaire griffon des contes oraux.

Nous pouvons nous transformer en êtres sortis tout droit de l'imagination humaine ?

Les mots me manquent pour qualifier cette découverte stupéfiante.

À un instant, cependant, tout est oublié car l'endroit où nous nous trouvions juste avant explose dans un vacarme retentissant. Les deux bâtiments de chaque côté de la rue s'écroulent. Une onde de choc et une colonne de poussière s'élèvent à notre poursuite et nous envoient promener.

De quoi mettre le corps et le cerveau à l'envers. Notre pouvoir est immense, mais le sien l'est plus encore. Pourquoi est-il si puissant ? Qui pourrait contrôler la nature comme lui ?

Je pense soudain à un truc terrible.

Et si c'était Dieu ?

Le voilà. Plus grand que nature, les bras écartelés, les yeux rivés à nous, son costume noir impeccable. Sa bouche s'ouvre et se ferme à vive allure alors qu'il convoque dans le ciel un typhon qui tourbillonne vers nous.

La force herculéenne du vent et de la pluie qui martèle nos ailes est insupportable, et nous piquons tout droit sur le port, en dessous.

— Question subsidiaire ! vocifère L'Unique. Qui contrôle l'eau, les océans, les fleuves, les mers ? Oups ! Le temps est écoulé. Posez vos crayons. C'est moi !

CHAPITRE 97

WHIT

Je suppose que nous avons échoué à son examen. Nous ne nous rendrons pas pour autant. Ça ne se passera pas comme ça.

La force de l'impact avec l'eau aurait pu nous mettre K-O et nous noyer, nous tuer, si Wisty et moi n'avions été parfaitement synchro. Nous pénétrons la surface de l'eau en un trait droit parfait. En dessous, par contre, il y a beaucoup de remous qui remontent avec force des profondeurs de la mer.

Qui contrôle l'eau ? Qui d'autre ?

Le port dans son ensemble est submergé par une immense vague – digne du plus puissant des tsunamis – et nous surnageons avec difficulté en plein cœur de cette tempête. Plus ça va, plus la vague s'élève. Je n'ai jamais rien vu de tel. Et je parierais que personne d'autre. À moins de prendre le livre de la Genèse au pied de la lettre.

Wisty et moi ne pouvons nager à contre-courant. Le simple fait d'essayer de nager est inutile. Et quand la résistance est impossible, autant suivre le mouvement, pas vrai ?

Alors, je nous imagine... sur des planches de surf. Et ça marche !

— Tu as fait quoi ? s'écrie Wisty en prenant appui sur la planche.

— *Yes !* m'exclamé-je. Même si on s'écrase et qu'on coule, ce sera la descente du siècle !

Wisty me décoche un sourire de surfeuse un peu déjantée. Au même moment, la vague redescend... et nous avec.

CHAPITRE 98

WISTY

Dans environ une seconde et demie, mon euphorie passagère se changera en terreur. Tout à coup, cette vague démesurée gagne encore en hauteur. Nous approchons du rivage et nous sommes à quatre ou cinq cents mètres dans les airs. L'Unique va raser une bonne partie de la ville s'il ne stoppe pas immédiatement ce carnage. Cela signifie que des centaines – disons plutôt des milliers – de gens sont en danger d'être noyés.

Même si je suppose que la plupart d'entre eux sont des marionnettes du Nouvel Ordre, je ne peux pas m'empêcher de penser que ce sont aussi des êtres humains, qui respirent et qui vivent. Nous ne pouvons pas laisser cette vague géante – ni elle ni L'Unique – les écraser. Je crois que je sais ce qu'il me reste à faire. Pas le temps de consulter Whit, en revanche.

J'entends encore mes parents : parfois, pour le bien du plus grand nombre, nous sommes poussés à faire des choses qui dépassent de loin nos habitudes et nous mettent dans une situation inconfortable. Et ceci, chers lecteurs, dépasse de loin non pas mon stade d'inconfort, mais la limite de la santé mentale.

Par-dessus le grondement terrible de la vague, je hurle si fort que je redoute que la force des mots ne me déchire la gorge.

— Je vous donnerai ce que vous voulez ! Mon don si c'est ce que vous cherchez ! Mais arrêtez ce massacre avant que la vague frappe le rivage !

Comme par magie – ou plutôt devrais-je dire en toute magie –, la vague commence à se calmer et nous avançons doucement vers une bande de littoral sableuse.

Debout, sur le sable tassé, se tient Le Seul-L'Unique, un large sourire aux lèvres qui rappelle celui d'un père face à ses enfants prodiges.

— Quelle aventure ! Ah, comme j'envie votre jeunesse ! commente-

t-il tandis que la vague s'étale sur le rivage et que nous nous immobilisons.

— Je suis tellement heureux que tu sois revenue à la raison, Wisty. Malheureusement, j'ai peur d'avoir de tristes nouvelles. Vous avez échoué. Tous les deux. Tous les Allgood ont échoué. De toute évidence, je ne peux pas travailler avec vous et j'en déduis donc... qu'il va falloir que je me passe de vos services...

Il se tourne, dos à nous, les mains levées au ciel.

— Emmenez-les ! braille-t-il. Je n'ai que faire de cette sorcière et de ce sorcier.

Seulement, il n'y a personne pour l'écouter. Il parle dans le vide.

Alors, en un clin d'œil, telle une armée de criquets migrants envahissant la terre, des milliers de soldats du Nouvel Ordre et d'officiers s'éparpillent sur toute la crête de la colline et descendent vers nous.

Demi-tour. Nous sommes alors confrontés à une horde plus importante encore de militaires, debout, dans l'eau.

Le rempart ennemi est impénétrable.

Finalement, L'Unique pose les yeux sur nous.

— La morale de cette histoire, dit-il, c'est que des gens nés avec un don, on attend beaucoup. Emportez donc les vôtres au Royaume des Ombres, sorciers de pacotille.

ÉPILOGUE

CHOSE
PROMISE,
CHOSE DUE :
SHOW TIME !

CHAPITRE 99

WISTY

Je sais bien qu'il ne reste pas beaucoup de pages dans ce livre, donc vous vous demandez sûrement où est le *happy end* que vous attendez tous.

Je suis peut-être jeune, mais j'ai déjà compris que la vie ne tient pas dans une jolie boîte fermée par un beau ruban. En revanche, je peux vous promettre une chose : il y a de l'espoir, OK ? Ne vous avisez pas de m'appeler Wisteria Rose Allgood la rabat-joie. Peu important les atrocités que nous fait endurer L'Unique, je jure de m'accrocher de toutes mes forces à la petite étincelle de lumière au bout de ce long tunnel noir comme la suie.

Pour l'heure, je m'accroche aux gens qui m'ont donné la vie.

Mes parents !

Non pas des fantômes ou des hallucinations, mais des parents en chair et en os... bien que ligotés. Comme moi. Au moins, Whit et moi pouvons les voir et leur dire à quel point nous les aimons une dernière fois avant de mourir.

Mais pour ce qui est des retrouvailles familiales, on fait mieux ! Regardez-nous : victimes des railleries de la foule qui nous entoure, les laquais bottés du Nouvel Ordre nous poussant vers le podium du stade, les cordes autour de notre cou, les caméras de télévision fixes, rivées sur nos visages... Et, dans sa tour, pile-poil en face de nous... Lui ! Le Seul-L'Unique, suintant de fierté triomphante : il a gagné !

Et le fait qu'il se serve d'un vieil échafaud en guise d'estrade remue le couteau dans la plaie. La désintégration est sa méthode d'exécution préférée – pour cause, elle est très efficace –, mais les nœuds coulants constituent la cerise sur le gâteau de notre cruelle humiliation dans ce théâtre morbide.

Je voudrais tellement pouvoir m'enflammer de rage envers ce monstre qui a détruit notre vie et s'apprête à tuer toute ma famille. Je

veux que ma colère décuple ma puissance, qu'elle m'aide à renouer avec ma magie, à réduire cette affreuse estrade en cendres, à cautériser cet endroit de la planète.

Sauf qu'honnêtement, je suis bien trop terrorisée pour être en colère. Mon courage m'abandonne, ma lumière est en train de s'éteindre.

Pitié, je ne veux pas mourir maintenant. Ni moi ni ma famille.

Mon père porte toujours son masque de bravoure. Il essaie de nous encourager, Whit et moi. Ma mère a abandonné toute tentative de dissimuler ses émotions : elle pleure tout bas de douleur et de peur.

Whit, pour sa part, semble hors de lui, entre deux coups qu'on lui assène à l'arrière de la tête. Une demi-douzaine de fois, il a bondi pour essayer de faire céder ses cordes et, à chaque reprise, ses bourreaux cagoulés l'ont frappé avec leurs matraques, le faisant tomber à genoux puis le relevant jusqu'à ce qu'il rassemble la concentration et la force de recommencer.

La foule macabre se régale face au spectacle tragique de la mère éplorée, du père stoïque, du fils rebelle et de la fille qui, bien qu'ils aient fini par la prendre pour une sorcière puissante, en véritable poule mouillée, tremble comme une feuille.

L'heure est venue pour Le Seul-L'Unique de lever sa main aux doigts effilés pour leur signifier de se taire.

Il accomplit un nouveau geste avec les mains. Je le connais. *Ooooooh, je vous en supplie, ne le laissez pas...*

Une crevasse sombre déchire l'air devant lui et file jusqu'à nous. En tout cas, deux d'entre nous.

Et là, sans qu'on ait rien pu faire, les parents sont réduits en fumée sous nos yeux. Il n'en reste que des volutes. Ma mère. Mon père. Disparus.

CHAPITRE 100

WISTY

Whit et moi restons paralysés de terreur alors qu'un filet de cendres noires s'élève dans la brise pour se diriger vers la marée de badauds. Ils tapent des pieds, brandissent leurs poings et témoignent en grondant leur approbation face aux deux meurtres scandaleux qui viennent de se produire.

Le chagrin m'accable trop – sans parler du choc – pour me réjouir d'une manière ou d'une autre que nous soyons – incroyable mais vrai – encore vivants. L'Unique ne nous a pas tués. Non, il nous a épargnés. Tout cela n'a aucun sens.

Mais nous ne sommes pas au bout de nos surprises. C'est tellement surréaliste que j'ai l'impression d'être dans un rêve.

Le stade est soudain inondé d'une lumière éblouissante mais qui est aussi rafraîchissante – à supposer que cela existe. Imaginez un tsunami solaire qui balayerait un paysage de glace.

Et si j'étais morte tout compte fait ? S'il s'agissait de la lumière au bout du tunnel dont on entend souvent parler ?

À moins que ce ne soit la fin des temps ?

Une fois la lumière plus diffuse, j'aperçois Le Seul-L'Unique à genoux. Il est en train de hurler. Sauf que, je ne sais pas pourquoi, je ne peux pas l'entendre. D'ailleurs, je n'entends rien du tout.

Une explosion a-t-elle eu lieu ? Des mains s'emparent brusquement de moi ; des dizaines de mains, froides. Elles défont le nœud de ma corde. Un groupe de silhouettes en cagoule s'est réuni autour de Whit et de moi. Les gardes du Nouvel Ordre, alignés sur l'estrade, ont été renversés par le déferlement de lumière et d'énergie.

Aussitôt nos nœuds coulants retirés par les mystérieux personnages cagoulés, la trappe de l'échafaud s'ouvre et j'entame une chute dans l'obscurité.

C'est comme si on m'avait pendue. Sauf qu'on ne m'a pas pendue. Enfin, je ne crois pas... si ? Je suis tombée sur le dos.

Je suis affalée par terre avec la grâce et les atours d'une vieille poupée de chiffon. Je n'ai pas l'énergie de bouger. Je n'ai pas l'énergie de respirer. Je voudrais que tout ça se termine. Fermer les paupières et cesser d'être, aussi simplement que ça. Je prie pour que cela arrive.

Une nouvelle main froide m'entoure le bras afin de m'aider à me relever. Mes oreilles se mettent à siffler. J'entends autre chose : une voix. Je la connais.

— Va-t'en ! m'ordonne-t-elle alors qu'une porte s'ouvre et que la lumière du jour s'engouffre à l'intérieur. Ne reste pas là, Wisteria. Fiche le camp d'ici tout de suite... Prends tes jambes à ton cou !

Mon ouïe revient et les hurlements de panique qui s'insinuent par les tribunes font claquer mes tympanes. On a l'impression qu'ils suffiraient à démolir le stade.

Qu'ont-ils vu ? Qu'est-il arrivé à leur chef sans peur ?

En titubant, je me mêle à la foule affolée au-dehors, sur le terrain, qui court vers un des tunnels de sortie. J'ai déjà vécu ça : échapper à mon exécution. Cela paraît impossible et pourtant je m'en sens capable. J'ai appris à faire profil bas. À esquiver, à me faufiler. À rester concentrée dans une mer de panique aveugle.

Mais je n'ai pas parcouru cinquante mètres que déjà je m'arrête et mon cœur avec ou presque.

Whit ! Où est mon frère ?

Après une volte-face, je considère un instant la structure en contreplaqué de l'échafaud. Quatre nœuds coulants flottent au vent. Pas de trace de L'Unique.

Ni de Whit.

Je n'ai même pas encore eu le temps de pleurer mes parents, mais, là, je m'effondre par terre et me mets à sangloter tel un bébé. Dans l'océan de milliers de personnes, je suis seule.

Enfin, pas tout à fait. Une fois encore, une main se pose sur mon bras et j'entends une voix.

— Wisteria, va-t'en. Dépêche-toi. Tu dois quitter cet endroit maudit.

Ce coup-ci, en revanche, je résiste. Je me hisse sur mes jambes et remonte à contre-courant la marée humaine en direction de l'échafaud, le dernier endroit où j'ai vu mon frère vivant.

J'ai juste le temps de gravir quelques marches quand on – quelque chose – me projette par terre.

— Whitford va bien, dit-elle en me remettant debout et en me faisant pivoter. Réfléchis. Vous ne pouvez pas être réunis pour le moment. Ça leur faciliterait la tâche. On ne peut pas prendre ce risque.

La voix a été rationnelle, voire légèrement insistante jusqu'ici. Mais, à présent, elle semble vraiment pressante.

— Tu n'as pas le temps, Wisty. Pour l'amour de Whit, va-t'en ! Vite. Cours. Tu as le don. Tu es la seule à l'avoir. Sans toi, l'espoir mourra.

Et je dois courir, n'est-ce pas ? Je dois essayer de m'échapper. Ma vie est importante. Mon don compte. Alors je cours. Je fonce comme si la vie de mon frère en dépendait.

D'un coup d'œil vers l'arrière, je finis par apercevoir le visage de celle qui m'a secourue. C'est Celia. Celia !

La voilà, mon étincelle de lumière dans ce paysage sombre. Je vous avais dit que je la trouverais. Et que je m'y accrocherais de toutes mes forces. C'est exactement ce que je fais.

Je vais m'en servir pour retrouver mon frère. Et mes amis. Ainsi que mon chemin jusqu'au Royaume des Ombres.

Parce que...

Des vilaines méchantes sorcières douées de dons extraordinaires, on attend beaucoup.

À SUIVRE...

EXTRAITS DE
LA PROPAGANDE
DU NOUVEL ORDRE

*telle que diffusée
par le Conseil des « Arts »
du Nouvel Ordre*

OUVRAGES INTERDITS POUR LEURS PROPOS DIFFAMATOIRES

Tels que dictés par L'Élu qui Bannit les Livres

Les Bagarreurs : L'histoire d'une meute de chiens intelligents et sensibles – certains errants, d'autres domestiqués – cherchant à réaliser une « prophétie ». Fort heureusement, étant donné que les citoyens du Nouvel Ordre savent désormais qu'avoir un animal est tout à fait irrationnel ainsi qu'un fardeau pour la société (et que l'espèce canine ne devrait avoir pour rôle que de participer activement à la Traque), cette série présente très peu d'intérêt aux yeux de la population.

Gossip Ghost : Une série de livres qui suivent une horde d'adolescents vagabonds qui mentent, trichent et s'espionnent entre eux. Selon le Conseil du Nouvel Ordre en matière d'influences documentaires pernicieuses, les aspects propres au mensonge, à la tricherie et à l'espionnage étaient bien rendus, mais les éléments supernaturels étaient nocifs. Ces ouvrages furent parmi les premiers à être confisqués et brûlés lors de la Grande Purge de Livres.

L'Intéressante Traversée du chien dans le Monde des Ombres : Le récit basé sur l'histoire prétendument vraie d'un chien, plus aventureux que le reste de sa meute, et qui traverse le portail d'une autre dimension. Cet ouvrage a été interdit du fait de ses références ineptes à des dimensions alternatives.

Le Troisième Tournoi : Un ouvrage de fiction se déroulant dans un lieu privé d'eau et où le gouvernement a décidé de contrôler la population en utilisant les enfants en surplus comme gladiateurs. Après enquête scrupuleuse, le Conseil du Nouvel Ordre sur la Protection des Ressources a déclaré cet ouvrage comme illustrant une stratégie de rationnement de l'eau irréaliste.

Les Infortunés des pierres : Dans ce roman absurde, un groupe d'acteurs sont transformés en pierres lors d'un coup de publicité ayant complètement dérapé. Ils passent le plus clair de leur temps à contempler leurs corps de pierre et l'au-delà. Les références aux arts

obscur, au théâtre et à l'au-delà ont rapidement poussé le Comité du Nouvel Ordre pour l'Immolation des Livres à inscrire ce titre sur leur liste d'ouvrages répréhensibles devant être détruits.

Tout dans les bras : Un conte absurde où des enfants génétiquement modifiés sont munis d'ailes leur permettant de voler. Ainsi que Le Seul-L'Unique l'a mentionné avec esprit par le passé, quand les cochons pourront voler, le moment sera venu de lire ces livres.

PERSONNES RECONNUES COUPABLES DE HAUT TAPAGE DANS L'ANCIEN ORDRE

Telles que définies par L'Élu qui Contrôle les Stimuli Auditifs

Duchesse Go Go : Pop star ridicule ayant déferlé sur scène avec son premier *single* dangereusement contagieux *Five-Card Stud*. Propulsée en tête des ventes dès le premier jour, elle a utilisé ses talents d'actrice pour séduire les mass media afin qu'ils servent ses ambitions de célébrité. Elle a figuré parmi les premières célébrités de la musique à être condamnée par le Conseil du Nouvel Ordre sur les Normes Culturelles.

Dustin Beeper : Un chanteur propulsé dans le show-business grâce aux vidéos extraites de son premier album *Beepin' & Weepin'*, qui, après avoir été mises en ligne, se sont répandues telle une pandémie. Bien que sa musique ait été proscrite à des fins de loisir, le Nouvel Ordre l'utilise encore parfois pour faire sortir les Résistants du Monde Libre de leurs cachettes.

The Red-Eyes Sleazes : Un groupe de hip-hop dont les vidéos perturbantes illustraient le mauvais goût en excès, notamment des filles en bikini. Pourtant, les musiciens arboraient toujours cet air de vouloir aller se coucher au plus vite. Le Conseil du Nouvel Ordre sur les Normes Musicales les a bannis pour atteinte indirecte à la culture professionnelle du NO.

Smiley Pyrus : Star adolescente de la pop devenue célèbre en dupant son public, charmé par son sourire timide, avant d'exploser les records de vente de disques. Bien que moins dangereuse que la sorcière recherchée du nom de Wisteria Allgood, Smiley figure malgré tout parmi les fugitifs de la musique les plus menaçants du Monde Libre.

Swiftly Tailor : Star de la musique country, aussi célèbre pour ses boucles blondes et ses chansons de folk romantico-mélo ridicules que pour les nombreuses fois où elle a brisé le cœur de beaux acteurs de cinéma. Lors de l'avènement du Nouvel Ordre, elle a été

promptement incarcérée pour ses références incessantes au « romantique » et à l'« amour » dans ses chansons.

ARTISTES « VISUELS » AYANT FINI DE POLLUER LE MONDE

Tels qu'annotés par L'Élu qui Évalue les Stimuli Visuels

Pierre Pondrian : Bien que brièvement accepté par le NO en tant qu'exemple d'efficacité, ce minimaliste a tôt fait d'être banni lorsqu'on a découvert que son œuvre véhiculait des forces allant à l'encontre de l'ordre établi et glorifiant les « vertus » d'abstraction et de pensée libre.

Paulo Cezonne : Un peintre paresseux se réclamant de la veine « impressionniste » que le Nouvel Ordre a condamnée pour son entrave à la pensée claire et précise. Le mouvement s'est révélé extrêmement difficile à éradiquer, à l'instar d'une maladie infectieuse résistante aux antibiotiques.

Rancher Elfie : Artiste dévoyé de la culture « pop » qui a cru drôle de se moquer du Nouvel Ordre en imitant des déclarations, affiches et bannières officielles, ainsi qu'en remplaçant certains messages et icônes par des ersatz absurdes de son cru. Son sens de l'humour et lui-même n'ont plus leur place parmi nous.

Sandy Eyehole : Photographe ayant recouvert ses clichés de diverses célébrités et ses objets « commerciaux » de sable archicolorés. Par chance, son œuvre fut très facile à détruire.

Septembre Feynoir : Les représentations édulcorées de cet artiste dépeignent de jolis enfants, des femmes en longues robes, des paysages bucoliques et des scènes d'intimité. Leurs reproductions bon marché furent autrefois vendues à plusieurs millions d'exemplaires. Aujourd'hui, on en reconnaît le caractère nocif pour la santé, certaines études ayant même prouvé leur caractère cancérigène.

Thansky : Dessinateur de graffitis à la politesse louche qui, lors de la dernière bataille avant la Grande Ascension du Nouvel Ordre, a peint « Merci ! » sur les portes des établissements réceptifs à sa propagande rebelle. Plus tard, les marques de son passage se sont avérées bien utiles aux agents du Nouvel Ordre cherchant à éliminer

les éléments subversifs.

MOTS BANNIS DU DICTIONNAIRE POUR LEUR NON PERTINENCE EXTRÊME OU LEUR CÔTÉ SUBVERSIF

Tels que décrétés par L'Élu qui Corrige le Dictionnaire

Demi-Cerveau (nom) :

terme péjoratif utilisé pour qualifier les gens ayant le bon sens de prêter attention aux réalités quotidiennes qui ont de l'importance telles que les budgets, les rapports de performance et les statistiques municipales. < Exemple d'usage : Alors qu'elle se tenait sur la plate-forme d'exécution, la rebelle a hurlé son mépris à l'égard des nobles citoyens présents qu'elle a traités de « bande de Demi-Cerveaux ». >

Sulcaillou (nom) :

nom archaïque employé autrefois afin de décrire un homme privé de tous ses cheveux. < Exemple d'usage : Paradoxalement, le chevalier à l'épée traita son ennemi chauve de Sulcaillou alors que, une centaine d'années plus tard, la calvitie allait devenir le summum de l'attirance physique. >

Sandwich (nom) :

concept obsolète défini par deux tranches de pain entourant une garniture quelconque et dont la prononciation impossible a contraint Le Seul-L'Unique de prêter une partie de son nom pour le rebaptiser en foudunique. < Exemple d'usage : Toute personne appelant un foudunique un sandwich s'expose au risque imminent de goûter au menu rationné des détenus en prison. >

Marquombre (nom) :

mot stupide utilisé par les rebelles pour effrayer leurs enfants ; il fait visiblement référence à la marque laissée au sol par la victime d'un « Égaré », autrement dit l'une des créatures semblables aux zombies peuplant le royaume fantastique née du fruit de leur imagination. < Exemple d'usage : Terrifié par les histoires de marquombres, l'enfant ne trouvait plus le sommeil et sa productivité en usine en

pâtissait sérieusement. >

Wisteria (*nom*) :

plante grimpante décorative et parfumée dont les fleurs violettes éclosent en grappes. Pour des raisons évidentes, la référence à cette espèce de plante aujourd'hui disparue est formellement interdite.

< Exemple d'usage : Le jardinier arracha l'affreuse pousse de wisteria et planta à la place un févier cultivar Nouvelus Ordus A.42. >

Goufi (*adjectif*) :

expression désagréable employée, semble-t-il, par les rebelles pour caractériser une situation inconfortable (étymologie floue).

< Exemple d'usage : Mec, les types de la Résistance sont carrément goufis. Cassons-nous d'ici. >



REJOINS LE CLAN

WITCH & WIZARD

Discute avec tes amis,
remporte des défis
et donne ton avis sur

www.TIXMEE.com